

Décembre 2020



Dans le monde des apparences le visage virtuel

P. Léophonte
J. Cassigneul
Ch. Virenque
J.P. Bounhoure
R. Tolédano-Attias
F. Natali
Ch. Hebral
L. Pietra
J. Pouymayou
P. Carles
S. Krichewsky
E. Attias

Les fléaux infectieux, une fatalité
de la condition humaine

Covid-19 et médecine d'urgence

Site internet :
medecineetculture.com

Association Médecine et Culture :
9, rue Alsace Lorraine
31000 Toulouse
Directeur de la publication :
E. Attias

Sommaire

<i>Elie Attias</i>	
Editorial	5
<i>Paul Léophonte</i>	
Les fléaux infectieux, une fatalité de la condition humaine	7
<i>Jean Cassigneul</i>	
Petite histoire des grandes épidémies	43
<i>Christian Virenque, B.Combes, J.Oudet,P.Roucolle</i>	
Vivre, survivre, revivre	58
Covid-19 et médecine d'urgence	63
<i>Jean Paul Bounhour</i>	
L'apport de Claude Bernard à la physiologie et à la pensée médicales.....	69
Histoire de la cardiologie à Toulouse (2020).....	77
<i>Ruth Tolédano-Attias</i>	
Apparence et virtuel	110
<i>Florence Natali</i>	
Du visage au regard	120
<i>Charlotte Hebral</i>	
Le professeur et le visage virtuel	131
<i>Laurent Pietra</i>	
Le visage virtuel : une face dans la foule	140
<i>Paul Léophonte</i>	
Chronique : Philocalie	146
<i>Jacques Pouymayou</i>	
Nouvelle : Le bras de la pompe	156
Incipit : solutions.....	160
Poèmes du covid.....	164
<i>Pierre Carles</i>	
Simonetta Vespucci... Bellissima	169
<i>Serge Krichewsky</i>	
Le chant infini du sourd	182
<i>Elie Attias</i>	
A lire... Les Livres	213
<i>Nous remercions tous les intervenants</i>	251
<i>Sommaire de tous les articles de la revue</i>	255

EDITORIAL

Dr Elie ATTIAS

Pneumo-Allergologue – Toulouse

Directeur de la revue Médecine et Culture

Personne n'avait prévu qu'une pandémie - de Covid-19 - allait tout bouleverser. Nous vivons une période étrange, inattendue et déconcertante, une véritable catastrophe ! Il y a des morts tous les jours et nous sommes préoccupés par le risque d'infection, menacés par un ennemi insaisissable, dangereux qui met notre vie en danger. Nous devons rester prudents et respecter toutes les mesures obligatoires : le confinement qui nous éloigne des proches et du monde, le lavage répétitif des mains, la distanciation, le masque qui cache notre visage et nous irrite mais que nous portons par nécessité afin de nous protéger d'une éventuelle contamination

Le masque risque de rompre notre lien avec le monde extérieur en nous dépossédant d'une partie importante de notre visage. Il nous soustrait au regard d'autrui et dissimule ainsi une part de notre identité. Mais, pour Emmanuel Levinas « le visage ne s'identifie pas uniquement à la figure. Il nous rappelle notre fragilité, notre exposition à la maladie et à la mort mais n'exclut pas que l'autre ait un visage, c'est-à-dire qu'il soit singulier, porteur d'une fragilité, d'une mortalité et qu'il invoque notre responsabilité »¹.

¹ Corine Pelluchon, "*Quand on ne rencontre que des gens masqués, on a le sentiment d'être seul au monde*", Mis en ligne le 28/05/2020.

Dans un extrait d'*Éthique et infini*, E. Lévinas écrit :
« Je pense [...] que l'accès au visage est d'emblée éthique. C'est lorsque vous voyez un nez, des yeux, un front, un menton, et que vous pouvez les décrire, que vous vous tournez vers autrui comme vers un objet. La meilleure manière de rencontrer autrui, c'est de ne pas même remarquer la couleur de ses yeux ! Quand on observe la couleur des yeux, on n'est pas en relation sociale avec autrui. La relation avec le visage peut certes être dominée par la perception, mais ce qui est spécifiquement visage, c'est ce qui ne s'y réduit pas... Le visage est exposé, menacé, comme nous invitant à un acte de violence. En même temps, le visage est ce qui nous interdit de tuer »² .

Pour David Le Breton, le visage est le lieu de la reconnaissance de l'autre et où l'on doit aussi répondre de ses actes. Sans délégitimer le port du masque dans le contexte de cette pandémie, le prix à payer semble lourd. Il nous défigure et altère le lien social car chacun perçoit l'autre comme un danger, une menace pour sa santé. Il risque aussi de nous libérer de toutes nos responsabilités. Mais il ne mettra pas à mal la convivialité. « Certes, nos rites d'interactions sont bouleversés, mais nous en inventons d'autres. Nous gardons aussi un immense désir de retrouver une liberté de mouvement mais surtout de sortir indemne de cette crise sanitaire ».

Tous ces changements perturbent actuellement notre vie sociale et familiale. L'ambiance est anxiogène et les rapports humains ne sont plus les mêmes. Les jours passent et se ressemblent. L'optimisme est devenu un besoin !

Bonne et heureuse année 2021

² Emmanuel Lévinas (1906-1995), *Éthique et infini* (1982).

Les fléaux infectieux, une fatalité de la condition humaine

Paul LEOPHONTE

Professeur des Universités

Membre correspondant de l'Académie Nationale de Médecine



Les quatre cavaliers de l'Apocalypse (Albrecht Dürer)

Selon un mythe mésopotamien, une discorde entre les dieux fut à l'origine du fléau de l'infection épidémique. Ce mythe, daté d'environ 1750 avant JC, transmis par la première écriture en caractères cunéiformes sur des tablettes d'argile retrouvées à Sumer, est un des plus anciens textes littéraires de l'humanité, bien antérieur aux récits bibliques

et aux mythes grecs. Qualifié de mythe du *Supersage* il a été traduit et commenté par deux grands assyriologues, Samuel Kramer et Jean Bottéro.

Des dieux travailleurs assuraient depuis des millénaires la subsistance de dieux gouvernants. Las de s'échiner malgré leur essence divine, ils se révoltèrent et en appelèrent à Enlil, leur roi. Celui-ci prit conseil d'un dieu malin, Enki. Enki proposa de créer les hommes : faits d'argile humectée de la chair et du sang d'une divinité mineure immolée, ils assumeraient les tâches jusqu'alors dévolues aux dieux travailleurs. Mortels, ils étaient cependant doués d'une vie très longue de sorte que, proliférant à l'excès, il finit par s'élever de leur masse une rumeur croissante, incommodante, qui fit perdre le sommeil au roi des dieux. Furieux, Enlil décida de les décimer, inconsidérément au regard des tâches essentielles qu'on leur avait assignées. Il leur envoya un fléau : l'*épidémie* – autrement dit une maladie dévastatrice. L'intelligent Enki, conscient des conséquences fâcheuses de la bévue d'Enlil, prévint du fléau quelques hommes de sorte qu'ils ne furent pas tous exterminés... Après l'insuccès de l'épidémie, Enlil, en proie à de nouveaux accès de colère contre la rumeur bourdonnante des humains, leur enverra le fléau de la sécheresse et de la famine, puis le déluge ; jusqu'à ce que Enki trouve un moyen durable pour contenir leur prolifération, une solution malthusienne avant l'heure : la mortalité infantile, les maladies, la stérilité d'un certain nombre de femmes, qui auront pour effets conjugués de réduire la reproduction et la longévité de l'espèce. Elle ne dépassera plus désormais, au mieux, une centaine d'années.

Relevant de l'Histoire et non plus du mythe, les fléaux infectieux vont survenir avec les premières communautés sédentarisées, pesant désormais sur l'humanité et la dévastant de loin en loin, en même temps qu'ils suscitaient de graves désordres sociaux.

On considère avec Norbert Gualde, historien des épidémies et immunologiste, qu'il y eut quatre transitions :

1. La période néolithique qui voit se constituer les premières communautés et la cohabitation de l'homme avec des animaux domestiques (les zoonoses apparaissent) ;

2. Les premières civilisations (2500 ans avant JC) avec le commerce qui s'ensuit et les guerres qui marquent certaines périodes propices à des infections comme le typhus ;

3. Les colonisations européennes, en particulier la conquête de l'Amérique (1492), générant l'exportation et l'importation de micro-organismes pathogènes ;

4. La période pré-contemporaine avec la société industrielle au XIX^{ème} siècle (susitant une vie insalubre au sein du prolétariat) ; puis, au cours des dernières décennies, la mondialisation, facteur de dissémination rapide des épidémies.

L'avancée spectaculaire de la médecine couplée au bond en avant des technologies depuis un siècle ne nous mettent pas à l'abri de pandémies dévastatrices comme aujourd'hui la Covid-19, et comme ce pourrait être une éventualité demain avec la dissémination d'agents infectieux agressifs par mutation spontanée, ou de micro-organismes virulents inconnus apparus inopinément (tels le virus du SIDA ou le SARS-Cov-2). Une autre éventualité serait la dissémination intentionnelle, aux fins d'attentat ou de guerre, de micro-organismes rendus plus transmissibles et plus virulents par des manipulations génétiques. Le *bioterrorisme* est une menace qui n'a rien d'une fiction. On en eut une préfiguration indirecte par l'épidémie de charbon aux Etats-Unis peu de temps après le tragique 11 septembre 2003.

L'historien est un prophète tourné vers le passé, disait Sainte-Beuve. Sinon prophétiser, il peut conjecturer, anticiper, à partir de faits antérieurs ; et à défaut de prévention, fournir des indications visant à atténuer l'impact du fléau.

Définitions et limite du sujet

Les mots *infection*, *contagion*, *épidémie*, *fléau* doivent être situés dans leur contexte sémantique si l'on veut éviter des anachronismes ou des interprétations erronées.

Infection vient du mot *infectio*, substantif tiré du verbe latin *inficere*, signifiant imprégner, souiller. Le mot fait son apparition au XIV^{ème} siècle lors de *la peste noire*.

Longtemps on évoquera dans le genèse de l'infection la colère des dieux et la punition qu'ils infligent aux hommes ; puis à partir du monothéisme mosaïque la colère d'un Dieu unique (et atrabilaire). Les maléfices de Satan et des sorciers à sa dévotion auront leur part ; mais aussi les variations climatiques et certaines conjonctions planétaires... *Influenza di freddo*, *influenza di stelle*, disait-on lors des grandes pandémies de catarrhes infectieux fébriles... Ainsi le mot *influenza* a-t-il perduré dans les pays anglo-saxons pour désigner la grippe !

Littré publie son dictionnaire entre 1863 et 1873. La définition qu'il donne de l'infection est conforme à la perception qui a précédé l'ère de la microbiologie : *L'infection est, selon Littré, la corruption produite dans un corps par les substances ou miasmes délétères qui s'y introduisent. Les miasmes étant des émanations qui proviennent de substances organiques, qui se répandant en l'air et pouvant s'attacher à certains corps, exercent sur les animaux une influence pernicieuse ; particulièrement des effluves qui proviennent de certaines maladies contagieuses. Miasmes varioliques, pestilentiels.* Littré ajoute à sa définition : *l'infection produit souvent la contagion.*

La définition de Littré ménage deux théories : la doctrine infectionniste (ou aériste) et la théorie contagionniste.

La théorie de l'aérisme (dans le droit fil de l'enseignement d'Hippocrate) a été dominante jusqu'au

XVIIIème siècle. L'infection serait due à une corruption de l'air, conséquence d'influences malignes du ciel, de vapeurs empoisonnées, des miasmes remontant des étangs ou se dégageant des cadavres en décomposition.

La théorie contagionniste eut pour précurseur au XVIème siècle un médecin et humaniste de Vérone Girolimo Fracastoro. Il professe avec génie que *la contagion se fait par des particules qui ne tombent pas sous nos sens*. Sous le microscope de son invention, Van Leeuwenhoek va mettre en évidence dès 1674 des *animalcules microscopiques*. Mais l'idée d'une dissémination de micro-organismes pathogènes à l'origine des infections ne commence à se répandre que vers la fin des années 1860, à la suite des travaux de Pasteur et de Koch. Ainsi le Larousse du XXème siècle définit-il l'infection comme *la pénétration dans l'organisme d'agents pathogènes microscopiques et vivants à l'origine de maladies infectieuses, et par l'ensemble des manifestations cliniques et biologiques qui en résultent*.

De fait, il est établi que l'homme depuis ses origines a partie liée avec les agents infectieux, particulièrement les bactéries, lesquelles avant d'être des agents pathogènes furent et demeurent des précurseurs et des participants essentiels de la vie. Elles en furent le premier signe sur la terre. Elles en changèrent l'atmosphère, apportant l'oxygène ; lequel rendit possible le développement de la vie et la venue de l'homme. La colonisation microbienne du corps humain a accompagné l'espèce dans son développement (une flore bactérienne dite commensale, localisée sur la peau et les muqueuses, lui est indispensable). Ces bactéries résidentes sont 10 fois plus nombreuses que les cellules somatiques et germinales du corps humain (10^{14} versus 10^{13}).

Dans le même temps, soit défaillances des défenses de l'homme, soit changement de virulence de la bactérie, soit les deux, l'infection est survenue.

Contagion vient du latin *contagio* et de *tangere* qui signifie toucher. Le mot apparaît au XIV^{ème} siècle en même temps que celui d'infection. On distingue la contagion directe par le toucher et la contagion indirecte par les effets personnels et par l'air. Les deux théories convergeront pour stigmatiser le contagieux.

Epidémie vient du grec *epidemos* : qui circule dans le peuple (*démos*). Le mot est synonyme de *peste* au Moyen-Âge. La **pandémie** est ce qui saisit tout le peuple, soit par extension une épidémie de grande amplitude, étendue à toute la planète. Ambroise Paré au XVI^{ème} siècle a proposé le terme d'**endémie** pour désigner une affection sévissant régulièrement dans une région déterminée.

Dernier mot sur lequel s'arrêter, **le fléau**. Il se dit en latin *pestis*. La peste est l'archétype, le Mal, le fléau des fléaux ayant *le pouvoir d'exterminer sur le quart de la terre*. Elle est l'un des quatre cavaliers de l'Apocalypse dans la gravure célèbre de Dürer, en compagnie de la guerre, la famine et la mort.

La peste se dit en général des graves maladies contagieuses ou épidémiques, écrit Littré. Il faudrait parler *des pestes*. Au cours de l'histoire la peste désigne en effet toutes sortes de fléaux infectieux, bon nombre sans relation avec la maladie proprement dite, due à un micro-organisme spécifique, le bacille de Yersin. Encore aujourd'hui désigne-t-on en art vétérinaire la grippe du poulet sous le nom de *peste aviaire* ; il est aussi question de *peste porcine*. Il n'était pas exceptionnel de qualifier la tuberculose de *white plague*, la *peste blanche*. Sans parler des dérives métaphoriques telles que *la peste brune* désignant le nazisme.

Survol historique des fléaux infectieux

L'exhaustivité serait une gageure. On se limitera à quelques exemples emblématiques observés au fil de l'Histoire, sans les détailler, illustrant un aspect particulier du fléau infectieux.

I. Le fléau historique, archétype des fléaux infectieux : la peste (ou plus exactement les pestes)

On se souvient de la fable de La Fontaine *Les animaux malades de la peste*. Elle résume en quelques vers les ravages de la maladie ; et avant l'ère de la microbiologie, son étiologie supposée : les péchés des hommes et la colère de Dieu...

*Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre...*

Albert Camus, dans son roman au titre éponyme, jouant sur les deux tableaux de la peste véritable et de sa métaphore, la peste brune qui sévissait alors en Europe, en dresse en quelques lignes une vision historique saisissante :

Le mot ne contenait pas seulement ce que la science voulait bien y mettre, mais une longue suite d'images extraordinaires... les vieilles images du fléau, Athènes empestée et désertée par les oiseaux, les villes chinoises remplies d'agonisants silencieux, les bagnards de Marseille empilant dans des trous les corps dégoulinants, la construction en Provence du grand mur qui devait arrêter le vent furieux de la peste, Jaffa et ses hideux mendiants, les

lits humides et pourris collés à la terre battue de Constantinople, les malades tirés avec des crochets, le carnaval des médecins masqués pendant la peste noire, les accouplements des vivants dans les cimetières de Milan, les charrettes de morts dans Londres épouvanté, et les nuits et les jours remplis partout et toujours du cri interminable des hommes...

1. La peste aujourd'hui.

La peste est une maladie infectieuse due à un bacille identifié par Yersin en 1894 (*Yersinia pestis*). Le bacille est véhiculé par le rat (*Rattus rattus*) et transmis à l'homme par l'intermédiaire de puces infectées. Les rongeurs sauvages constituent le réservoir naturel du microbe. On distingue trois formes cliniques de la maladie : la peste bubonique, septicémique et pulmonaire. Les bubons sont des ganglions inflammatoires qui apparaissent généralement au pli de l'aîne ou dans les aisselles après la piqûre par une puce infectée. Ils s'accompagnent de fièvre et d'un grand malaise général. L'évolution est mortelle dans plus de trois-quarts des cas. La peste septicémique est une complication, elle est caractérisée par une invasion de tout l'organisme par le micro-organisme, d'évolution fulminante. La peste pulmonaire se traduit par une pneumonie hautement contagieuse, rapidement mortelle.

La peste est aujourd'hui inexistante en Europe mais elle sévit encore en Afrique et en Asie. On observe des cas sporadiques en Amérique du sud et dans l'ouest nord-américain. Le traitement est antibiotique.

2. Les pestes depuis l'Antiquité.

La peste est mentionnée chez les Egyptiens du II^{ème} millénaire. Elle est à maintes reprises évoquée dans *l'Ancien Testament*. Dans *le livre de l'Exode* Yahvé inflige au Pharaon les dix plaies d'Egypte ; la 5^{ème} plaie est une épizootie, la peste bovine. La peste décime les Philistins,

après qu'ayant vaincu les Hébreux ils se sont emparés de l'Arche d'Alliance... *Le Seigneur frappa les gens de la ville, petits et grands : il leur sortit des tumeurs...* *Le cri de détresse de la ville monta jusqu'au ciel, rapporte le livre des Juges.* En réparation, les Philistins durent rendre gloire au Dieu d'Israël en offrant des tumeurs en or et des rats en or ! Première mention des bubons et de l'animal vecteur ? Dans *Le livre de Samuel* le roi David est châtié par Dieu et doit faire le choix entre subir trois années de famine, trois mois de guerre ou trois jours de peste, il choisit la peste... *L'Eternel envoya la peste en Israël, depuis le matin jusqu'au temps fixé ; et de Dan à Beer Schéma, il mourut 70000 hommes parmi le peuple.* Dans le IIème livre des rois l'ange du Seigneur frappe le camp des Assyriens : 85000 morts. Selon Hérodote l'armée assyrienne aurait été envahie par des rats provoquant la peste dans le camp. Cet ange exterminateur on le retrouvera des siècles plus tard lors de *la peste de Justinien* (541-767) frappant Rome. Après que le pape Grégoire eut ordonné des litanies et organisé une procession, l'Ange exterminateur, apparu sur le môle d'Hadrien, rangea son épée ensanglantée, la peste cessant aussitôt (d'où le nom de Château Saint-Ange donné au mausolée d'Hadrien au sommet duquel on distingue un ange sculpté remettant son épée dans le fourreau).

On se souvient que la peste est évoquée au commencement de *l'Iliade*. Agamemnon refuse de rendre à Chrysès sa fille qu'il a enlevée au cours d'une razzia. Chrysès invoque Apollon. Le dieu entend sa prière et décoche ses flèches sur les Grecs leur envoyant la peste... Agamemnon se résoudra à rendre la fille à son père afin d'interrompre le fléau, se dédommageant avec la femme dont on a récompensé Achille, d'où la fameuse colère...

La première relation détaillée du fléau et de ses conséquences sociales figure dans le récit de Thucydide sur *la peste d'Athènes* en 430 avant JC (lors de la guerre du

Péloponnèse). Le texte magnifiquement traduit par Jacqueline de Romilly vaut qu'on s'y arrête :

Le mal vous prenait soudainement, en pleine santé. On avait tout d'abord de fortes sensations de chaud à la tête ; les yeux étaient rouges et enflammés ; au-dedans, le pharynx et la langue étaient à vif, le souffle sortait irrégulier et fétide. Puis survenaient, à la suite de ces premiers symptômes, l'éternuement et l'enrouement ; alors, en peu de temps, le mal descendait sur la poitrine, avec accompagnement de forte toux.

Ce tableau clinique fait discuter plusieurs maladies distinctes de la peste véritable : la dengue, la variole, la grippe ; l'hypothèse la plus plausible, selon les historiens, serait le typhus.

Quelles conséquences sur la cité ? Le texte qui va suivre met clairement en place la dramaturgie du fléau.

Les lieux sacrés où l'on campait étaient pleins de cadavres, car on mourait sur place : devant le déchaînement du mal, les hommes, ne sachant que devenir, cessèrent de rien respecter, soit de divin, soit d'humain (...) D'une façon générale, la maladie fut dans la cité à l'origine d'un désordre moral croissant. L'on était plus facilement audacieux pour ce à quoi auparavant l'on ne s'adonnait qu'en cachette : on voyait trop de retournements brusques, faisant que des hommes prospères mouraient tout à coup et des hommes hier sans ressources héritaient aussitôt de leurs biens. Aussi fallait-il aux gens des satisfactions rapides, tendant à leur plaisir, car leurs personnes comme leurs biens étaient à leurs yeux sans lendemain (...) L'agrément immédiat, et tout ce qui, quelle qu'en fût l'origine, pouvait avantageusement y contribuer, prit la place du beau et de l'utile. Crainte des dieux ou loi des hommes, rien ne les arrêtait : d'une part, on jugeait égal de se montrer pieux ou non, puisque l'on voyait tout le monde périr semblablement, et, en cas d'actes criminels, personne ne s'attendait à vivre assez pour que le jugement eût lieu et qu'on eût à subir sa

peine : autrement lourde était la menace de celle à laquelle on était déjà condamné ; et, avant de la voir s'abattre, on trouvait bien normal de profiter un peu de la vie.

A quelques nuances près les désordres que décrit Thucydide s'observeront, quasi stéréotypés au cours des divers fléaux infectieux frappant l'humanité dans les siècles suivants, les plus significatifs ayant été *la peste de Justinien* et *la peste noire* (ainsi dénommée en raison des plaques brun foncé dont se couvrait le corps des malades). La peste noire débuta autour de 1340 et continua de sévir par soubresauts jusqu'au XVIIIème siècle. Ce fut la pandémie la plus meurtrière, la plus emblématique au plan sociologique. Elle est la conséquence du premier acte bioterroriste de l'Histoire.

Au début de l'année 1347, les Gênois qui occupent un port de la mer noire, Kaffa (devenue Féodosia) sont assiégés par les Tartares. La peste se déclare dans le camp des assiégeants. Leur chef, le Khan Djanibek, furieux de devoir lever le siège fait catapulter des cadavres contaminés par dessus les murailles. Les Gênois s'enfuient emportant avec eux l'agent de la peste. Ils débarquent à Constantinople, Messine et Marseille. À partir de là, en quatre années, le fléau va s'étendre à tout l'Occident. Les flambées suivantes surviendront tous les dix ans en moyenne jusqu'en 1534, puis tous les trente ans jusqu'en 1683.

La première flambée (1348-49) survient en pleine guerre de cent ans, les deux fléaux conjuguant leurs effets en une effroyable synergie. Selon Fernand Braudel, le tiers à la moitié de la population de l'Europe va en quelques années disparaître. Emmanuel Le Roy Ladurie parle d'un *modèle Hiroshima*.

Boccace dans le *Décameron* décrit le caractère foudroyant de la peste à Florence. L'épidémie, écrit-il, *se propageant des malades aux personnes saines, comme le feu prend quand les objets secs ou gras en sont approchés tout près*. Il ajoute : *Que d'hommes valeureux, de belles dames et*

de gracieux jouvenceaux, dont Galien, Hippocrate ou Esculape eux-mêmes eussent jugé la santé excellente, déjeunèrent le matin avec leurs parents, leurs compagnons, leurs amis et, le soir venu, soupèrent dans l'autre monde avec leurs ancêtres.

Comme en écho à Thucydide, vingt siècles ayant passé, il décrit la décomposition des liens familiaux et la dissolution des mœurs :

Le désastre avait jeté tant d'effroi au cœur des hommes et des femmes, que le frère abandonnait le frère, l'oncle le neveu, la sœur le frère, souvent même la femme le mari. Voici qui est plus fort et à peine croyable : les pères et les mères, comme si leurs enfants n'étaient plus à eux, évitaient de les aller voir et de les aider. Il ajoute : S'adonner franchement à la boisson comme aux jouissances, faire le tour de la ville en folâtrant, et la chanson aux lèvres, accorder toute satisfaction possible à leurs passions, rire et plaisanter des plus tristes événements, tel était, selon leurs propos, le remède le plus sûr contre un mal si atroce.

Lors de flambées ultérieures, certains faits sociologiques saisissants valent d'être soulignés - ainsi, lors de la peste de Milan (en 1630) l'*Histoire de la colonne infâme*, que rapporte dans un récit enquête Alessandro Manzoni, l'auteur des *Fiancés*. On pouvait lire sur cette colonne érigée à Milan la longue inscription latine suivante : *Ici, où s'étend cette place, s'élevait autrefois la boutique du barbier Giangiacomo Mora, qui, ayant conspiré avec Guglielmo Piazza, commissaire de la Santé publique, et avec d'autres, pendant qu'une peste affreuse exerçait ses ravages, par des onguents mortels répandus de tous côtés, précipita beaucoup de citoyens vers une mort cruelle. C'est pourquoi le Sénat, les ayant tous deux déclarés ennemis de la patrie, ordonna que, placés sur un char élevé, ils seraient tenaillés avec un fer rouge, leur main droite tranchée, leurs os rompus ; qu'ils seraient étendus sur la roue, et, après six heures, mis à mort, brûlés ; ensuite, et pour qu'il ne restât*

aucune trace de ces hommes criminels, que leurs biens seraient vendus à l'encan, leurs cendres jetées dans le fleuve ; et, afin d'éterniser la mémoire de ce fait, le Sénat voulut que cette maison, où le crime avait été préparé, fût rasée, sans jamais pouvoir être réédifiée, et qu'à sa place fût élevée une colonne qu'on appellerait infâme.

Giancomo Mora et Guglielmo Piazza étaient innocents... Que s'était-il passé ?

La peste ravage Milan. On allègue une volonté céleste incitant les habitants à s'amender de leurs péchés ; mais une rumeur court : la peste serait répandue par des individus de sac et de corde par onction sur les murs, *les graisseurs* (cette croyance existait déjà dans l'Antiquité). Une femme de petite condition, Caterina Rosa, se trouve à 4 heures et demie du matin à sa fenêtre. Elle voit s'avancer dans la rue un homme vêtu d'une cape noire, son chapeau sur les yeux, qui, de distance en distance, témoigne-t-elle, *traînait ses mains sur les murs. Il me vint à l'idée si par hasard ce ne serait pas un de ceux qui ces jours passés mettaient quelque chose après les murailles.* Une voisine a le même soupçon. Et la rumeur de courir. L'homme est appréhendé. On retrouve sur les murs des traces qu'on qualifie de *matière onctueuse*. L'homme abasourdi lors de son interrogatoire se justifie mal, n'est pas clair dans son témoignage, paraît s'enfermer dans la dissimulation. Il est taxé de mensonge ce qui, en ce temps-là, ouvre la voie à la torture. On l'y soumet. Il avoue tout ce qu'on lui demande. Puis se rétracte. A nouveau soumis à la torture, mêmes aveux. Il a sûrement des complices, pense-t-on. On lui propose de lui épargner la mort atroce qui l'attend s'il dénonce ces derniers. Un barbier d'une rue voisine fabriquait un onguent pour se préserver de la peste. Il le dénonce comme le commanditaire. Celui-ci nie bien sûr toute implication mais sous la torture avoue à son tour tout ce qu'on veut lui faire avouer. Les deux hommes subiront le

sort affreux que mentionne le texte latin de la colonne. Leur innocence sera établie plus tard, *la colonne infâme* détruite...

On voit ce que la peur peut susciter d'effroyable dans les comportements en temps de fléau : le fantasme, la rumeur, le bouc émissaire, le cercle vicieux de la délation...

Lors de *la peste de Londres* en 1665 Daniel Defoe, l'auteur de *Robinson Crusoë*, remarquable journaliste, décrit dans son *Journal de l'année de la peste* des scènes d'horreur : les moribonds dépouillés de leurs vêtements et de leurs bijoux, les maisons pillées sous l'œil impuissant des malades, les surveillants ou gardes-malades volant ou assassinant, les cadavres puant et décomposés... *L'on a peine à imaginer les cas terribles qui se présentaient chaque jour au sein des familles : les personnes qui, dans la frénésie du mal et le supplice causé par les tumeurs, supplice vraiment intolérable, échappaient à tout contrôle d'elles-mêmes ; rendues folles furieuses, elles se portaient à des actes de violence sur leur propre personne, se jetaient par les fenêtres, se brûlaient la cervelle... les mères dans leur délire tuaient leurs enfants (...)* *Qu'il y ait eu bon nombre de vols et de mauvaises pratiques en une période aussi affreuse, je ne le nierai pas. Certains s'introduisaient, en particulier, en dépit du danger, dans les maisons dont toute la famille ou les habitants étaient morts ou enlevés ; et sans égard au péril de l'infection, ils retiraient les vêtements ou les couvertures des corps même, là où il en était encore qui gisaient morts.*

Autre témoignage édifiant, au cours de *la peste de Marseille* (1720)... *Des enfants que des parents inhumains, en qui la frayeur du mal étouffait tous les sentiments de la nature, mettaient dehors et ne leur donnaient pour tout couvert qu'un vieux haillon, devenant par cette dureté barbare les meurtriers de ceux à qui auparavant ils se glorifiaient d'avoir donné la vie.*

En contrepoint, il y eut des manifestations extraordinaires de dévouement et de courage. Telle l'action

de Monseigneur de Belsunce, infatigable auprès des malades, organisant processions et actions de grâce. Victor Hugo le cite en exemple dans sa défense de l'enseignement laïque. *L'enseignement religieux véritable*, écrit-il, *celui devant lequel il faut se prosterner, le voici...* Et de citer après saint Vincent de Paul *l'évêque de Marseille au milieu des pestiférés*. Autre héros de la peste de Marseille, le chevalier Roze qui organisa le ravitaillement de la ville, participa à l'évacuation des cadavres encombrant dangereusement les rues, créa un hôpital.

3. Quelles leçons tirer d'une première approche sociologique de cet archétype du fléau infectieux ?

Jean Delumeau en fait l'inventaire dans un ouvrage très documenté. Au commencement, il y a toujours *la rumeur*, l'imaginaire se combinant à la relation plus ou moins exacte des faits – c'est une épidémie dans l'épidémie, amplifiant, déformant, concourant à *l'angoisse* et à *la peur*, mais aussi au déni. *Le déni* une défense réflexe, l'attitude fréquente des gouvernants, soucieux de dissimuler la gravité potentielle. La peur et l'angoisse ensuite. D'abord sourdes, éclatant, se propageant avec le développement du mal. Avec pour conséquences *la panique* et *la fuite* : on s'éloigne le plus loin possible, ou l'on s'enferme chez soi en ne communiquant avec personne. Tous ceux qui le pouvaient quittaient les villes. *Cito, longe, tarde* – « aussitôt, au loin, longtemps » – conseillait Galien après Hippocrate. Il s'ensuit *une déchirure du tissu social*. Devoirs et fonctions sont abandonnés. Médecins et magistrats saisis de terreur laissent les malades sans secours et les pillards à l'œuvre. Contrastant avec la solidarité brisée, la contagion suscite aussi ou renforce *l'entraide*.

L'agressivité est une conséquence de l'effroi collectif. Elle se manifeste contre soi par *le suicide* ; et contre autrui. La stigmatisation de l'autre suscite *le phénomène du bouc émissaire* ; et l'agressivité contre les

pouvoirs publics, *l'émeute* (phénomène dont on retrouvera une illustration avec le choléra). C'est une constante des comportements collectifs, alors que surgit un fléau, de rechercher des victimes expiatoires. De la coutume biblique consistant à charger un bouc de tous les péchés d'Israël, qu'on chassait ensuite dans le désert, on a extrapolé à des personnes tenues pour responsables de toutes les fautes. Châtier les prétendus semeurs de contagion est invoqué comme un moyen de se débarrasser du mal. Qui sont-ils ceux qui incarnent le mal et doivent expier pour les autres ? Juifs, gitans, lépreux, vagabonds, prostituées, pauvres en général (certaines communautés instituent les chasse-gueux), individus suspects de sorcellerie parmi lesquels *les graisseurs*, soupçonnés d'enduire d'un produit mortifère les poignées de portes, les murs - brûlés ou lynchés. A Mayence 12000 juifs furent brûlés en quelques jours et *le feu fut si intense qu'il fit fondre le plomb des vitraux de l'église Saint-Quirus auprès de laquelle se dressaient les bûchers*. En 1349 à Strasbourg les habitants mécontents remplacent leurs magistrats qui s'opposent au massacre des juifs ; près de 1000 juifs, hommes, femmes, enfants, vieillards, sont brûlés dans une fosse.

Les incidences mystiques et religieuses sont indissociables de ces comportements. Jusqu'au Siècle des Lumières la religion imprègne fortement les esprits. Les prêtres ne se privent pas de tancer la population pour son irrégiosité, suscitant un sentiment de culpabilité générale. On invoque le Dieu vengeur de la Bible, le châtement divin ; ou la volonté du Diable. L'apocalypse alimente les prédictions millénaristes. Les sites miraculeux se multiplient, le culte marial se développe et la dévotion à certains saints (saint Sébastien, saint Roch, saint Charles Borromée). Les ex-voto prolifèrent ainsi que les manifestations d'un mysticisme fanatique tels les flagellants (ils seront interdits par l'Eglise au XVIème siècle). Paul Morand en fait la

description dans un roman éblouissant, *Le flagellant de Séville*.

Les aspects négatifs sont compensés par un élan mystique authentique. C'est un âge d'or pour les confréries, les institutions d'accueil et d'entraide mutuelle. On assiste au développement d'ordres mendiants divers (franciscains, dominicains).

La fureur de vivre est un autre aspect qu'évoquent en miroir à des siècles de distance les textes de Thucydide et de Boccace. Marc-Aurèle (mort de la peste) écrivait : *Tout faire, tout dire, tout penser en homme qui peut sortir à l'instant de la vie*. Dans l'esprit de l'empereur stoïcien ce raisonnement devait conduire au détachement et à la sagesse. Au pied de la lettre, la formule peut conduire à une attitude contraire : le déchaînement des égoïsmes, le débridement des mœurs, les exactions et bassesses de toute nature (paillardise, vol, meurtre). Tout est permis, puisque demain on sera peut-être mort ! Eros et Thanatos se donnent la main...

Les répercussions démographiques ont des conséquences considérables. La peste noire par la saignée dévastatrice qu'elle induisit dans la population en est l'exemple le plus achevé : la main d'œuvre est raréfiée, les ravages s'étendent aux médecins qui visitent les malades, aux prêtres qui administrent les derniers sacrements, aux notaires qui enregistrent les dernières volontés, aux préposés aux enterrements, submergés... Les médecins sont souvent remplacés par des charlatans, le renouvellement religieux se fait au détriment de la qualité. C'est ainsi que la médiocrité et la licence de ce clergé sans vocation vont faire le lit de la Réforme d'où s'ensuivront la Contre-Réforme, la Saint Barthélémy... On peut voir là une illustration de l'*effet papillon* de la théorie du chaos.

Le vide créé par l'effondrement démographique constitue un *appel à l'immigration*. Un afflux irrésistible s'ensuit pour les peuplades environnantes, moins frappées en raison de la dispersion de leur habitat. Il va se produire un

brassage des populations occidentales, un bouleversement de la société. L'éclatement des familles aboutit dans certaines situations à la concentration des biens sur un héritier, ébauche des grandes dynasties fortunées (telle l'ascension des Médicis).

Un vaste courant se développe d'une *vision hygiénique* du corps, de *mœurs plus policées* : distance, réserve, décence... pudeur et raffinement... On évite de cracher, on réprime les bruits naturels, on utilise la fourchette...

Des mesures sont prises pour protéger la santé, telle l'institution du contrôle des voyageurs. Ainsi à Milan légifère-t-on sur un isolement de 10 jours à l'extérieur des murs de la ville pour les personnes soupçonnées d'être atteintes. *La quarantaine* naît à Venise en 1374 en référence à la pensée hippocratique considérant que le 40^{ème} est le dernier jour possible pour les maladies aiguës comme la peste. Un *lazaret* (lieu clos où s'effectue la quarantaine) est créé dans une île de la Sérénissime en 1423 (San Lazzaro où se trouvait un monastère consacré à saint Lazare). Des *magistrats de santé* (1486) procèdent à l'examen des bateaux, prennent la décision des quarantaines, de la purification des marchandises, du contrôle des lazarets, de la propreté des villes, des citernes, des canaux, des comestibles, des auberges, des habitations des pauvres. Ces délégués sont mentionnés à Marseille dès 1472-73. *Les cordons sanitaires* naissent en Espagne au XVII^{ème} siècle. L'objectif est d'isoler par un cordon ininterrompu les régions infectées. C'est ainsi que fut créé le fameux mur de la peste en Provence qu'évoque Jean Giono dans *Le hussard sur le toit*.

II - Un fléau génocidaire : la variole

La variole ou petite vérole (de *varus* : pustule) est une maladie infectieuse d'origine virale très contagieuse et épidémique. Grâce à des campagnes de vaccination massives

sous l'égide de l'OMS, et d'une absence de réservoir animal, la maladie a pu être éradiquée de la planète en 1977 (mais le virus est conservé dans deux laboratoires, aux Etats-Unis et en Russie).

La variole est caractérisée par une fièvre avec éruption pustuleuse de caractère terrifiant, mortelle dans un cas sur trois ; la guérison s'accompagne de cicatrices grêlant le visage.

Dans le seul XVIIIème siècle la variole a tué 60 millions de personnes. C'est peu dire qu'elle a changé le cours de l'Histoire. Un exemple en apporte une illustration. Largillière a représenté sur un tableau célèbre de 1707 Louis XIV et sa descendance. On voit derrière le roi, son fils le Grand Dauphin, à sa gauche le fils aîné du Dauphin, le duc de Bourgogne, et dans les bras de sa gouvernante le fils de Bourgogne, le duc de Bretagne. Quatre générations réunies, la dynastie on ne peut mieux assurée. En moins d'un an les trois générations appelées à succéder à Louis XIV (lui-même fut atteint de la variole à 9 ans) succomberont : le Grand Dauphin à la variole, le duc de Bourgogne et son fils, le duc de Bretagne, à la rougeole. Le seul survivant sera le duc d'Anjou, futur Louis XV, frère du duc de Bretagne (qui mourra de la variole lui aussi ; mais à 64 ans.)

Les ravages que la variole infligea à une dynastie, elle les fit subir à un peuple. Elle fut (avec la rougeole) l'agent le plus redoutable de ce qu'on a appelé *le génocide non prémédité ; troisième armée*, dit-on, accompagnant les conquistadors.

Partis d'Hispaniola (aujourd'hui Haïti et Saint-Domingue), Cortès et sa troupe atteignirent le continent américain en 1518. Les indigènes étaient environ 100000 sur l'île en 1492 ; un siècle plus tard ils n'étaient plus que 200. Dans la seule année 1522 la moitié des habitants de Mexico mourront emportés par la variole. Le Mal épargnant relativement les Blancs, les Aztèques l'interprétèrent comme une faiblesse de leurs dieux par rapport au Dieu chrétien,

tandis que les envahisseurs voyaient dans leur triomphe la main de leur Dieu Tout-Puissant. Comme les Aztèques, les Mayas puis les Incas seront quasiment exterminés par cette troisième armée. Victimes des ravages cumulés de la guerre, de la variole, de la rougeole, du paludisme et de la fièvre jaune, on considère que plus de 90% des Amérindiens sont morts d'infection importée. Le Mexique avait au moment de la conquête 30 millions d'âmes, il y en avait 3 millions en 1568, 100000 en 1620. Une tragédie qui accrédite le constat célèbre de Paul Valéry : *une civilisation a la même fragilité qu'une vie*.

III - La syphilis (la vérole) : de l'épidémie à l'endémie

La syphilis, en tant que mal endémique, n'entre pas exactement dans le cadre du sujet. On ne peut toutefois la passer sous silence après avoir évoqué les ravages de la variole dans le Nouveau Monde. La syphilis, inconnue en Occident fut en effet, suppose-t-on, importée par Christophe Colomb et les Conquistadors (thèse de la plupart des historiens). Elle était à son début en Europe bien différente de la maladie torpide et chronique qu'elle va devenir par la suite en devenant un mal endémique. La vérole est apparue dans des populations vierges (naïves au plan immunologique) sous une forme aiguë pandémique désastreuse, le *mal français* ou *mal de Naples*.

Alors que le grand rêve des espagnols et des portugais est de conquérir des rivages inconnus, celui des rois de France (Charles VIII, Louis XII puis François Ier, jusqu'au coup d'arrêt de la défaite de Pavie) est de conquérir l'Italie. Charles VIII et Ferdinand d'Aragon après avoir été en conflit pour la possession du Roussillon conclurent un accord (le traité de Barcelone de 1493) cédant le Roussillon à l'Aragon, mais laissant au roi de France toute latitude pour conquérir le royaume de Naples. Charles VIII recrute des

mercenaires que Ferdinand vient de libérer dans la cité catalane (où l'on présume que les hommes de Christophe Colomb ont répandu l'agent de la syphilis – qu'on nommera après l'avoir caractérisé le tréponème pâle). L'armée de soudards de Charles VIII, au cours d'une conquête facile, va disséminer *le mal français* (en vérité *le mal espagnol*), lequel, après la démobilisation, va se répandre en Europe occidentale comme un feu de poudre (*le mal de Naples*). La maladie, très virulente, est responsable d'une mortalité élevée. La transmission par les rapports sexuels est vite établie. Elle va peu à peu se chroniciser pour devenir le fléau social que l'on sait (*le péril vénérien*) jusqu'à la découverte d'un traitement spécifique, la pénicilline.

IV - Le fléau infectieux et l'émeute : le choléra

Le choléra est pour l'Occident une maladie relativement récente. Il quitta le delta du Gange au début du XIX^{ème} siècle pour s'étendre en Europe en sept pandémies successives. C'est une toxi-infection entérique caractérisée par une diarrhée très abondante conduisant à un état de déshydratation et à la mort en quelques heures à 2-3 jours. L'agent infectieux, d'origine fécale, est transmis par voie orale ; il s'agit d'un bacille, un vibrion (le bacille virgule) découvert par Robert Koch en 1884.

Le choléra illustre un aspect particulier des phénomènes sociaux induits par les effets conjugués de la rumeur et du fléau infectieux : l'émeute. Le *choléra Morbus* sévit à Paris en février 1832. Chateaubriand parle de *cette grande mort noire armée de sa faux, venue nous écraser aux rives de la Seine sous les roues de son char...* On retrouve au début le déni. De la part des autorités : préfets et maires nient l'épidémie *pour calmer les imaginations, dissiper les bruits exagérés*. Et de la part de la population, comme l'illustrent les propos circulant à la porte des cabarets : *Le choléra ? Une invention du gouvernement et des médecins*

pour empêcher le peuple de s'amuser. À la mi-Carême on le parodie. Dupuytren, célèbre chirurgien, raconte qu'il vit arriver à l'Hôtel-Dieu des charrettes de Pierrots et de Colombines brutalement touchés en pleine fête. Certains furent enterrés dans leurs déguisements.

La rumeur se propage, la peur survient (telle qu'elle se peint sur le visage des cholériques cyanosés et déshydratés, *la peur bleue* dira-t-on - l'expression est restée). La panique s'ensuit. Les bureaux des Messageries sont assiégés. On s'arrache les médicaments supposés actifs, qui atteignent des prix exorbitants.

Le déni, la rumeur, la peur mais aussi la licence : *Puisque nous devons mourir demain*, dit-on comme il y a 25 siècles au temps de Thucydide ou de la peste noire quatre siècles plus tôt, *épuisons aujourd'hui les joies de la vie !* On chante dans les guinguettes :

Le choléra, dit-on, approche :
Hélas ! qu'allons-nous devenir ?
L'effroi gagne de proche en proche,
Avant le temps faut-il mourir ?
Bravons ses atteintes cruelles,
Disons nos dernières chansons !
Hâtons-nous d'embrasser nos belles,
Et débouchons nos vieux flacons !...
Que pas un tendron n'en réchappe,
Que tous les celliers soient taris...

Au sein d'une population profondément divisée au plan politique, la rumeur et des mesures gouvernementales mal comprises vont susciter l'émeute et le lynchage de boucs émissaires. *Les Trois Glorieuses* sont encore proches et les opposants à la *Monarchie de Juillet* nombreux : légitimistes, bonapartistes, républicains. Des mesures d'assainissement de la capitale vont susciter dans un premier temps ce qu'on appellera *la guerre des chiffonniers*. Ces derniers vivaient

des déchets des quartiers opulents. Du jour au lendemain ils sont privés de ressources par les entreprises de nettoyage. Colère des chiffonniers qui incendient les charrettes préposées au nettoyage. La maladie semble au début frapper les pauvres et épargner les nantis. On évoque un empoisonnement. On accuse les riches, les nobles, les bourgeois, non seulement de ne pas mourir comme les autres du choléra mais de *s'entendre avec les médecins et les prêtres pour empoisonner le peuple*. La rumeur enfle. Une rhétorique incendiaire est propagée par l'extrême-gauche révolutionnaire : *Le peuple est misérable, sans pain sans feu ni lieu... Il est attaqué, emprisonné, assassiné. Ce n'est pas tout : voilà maintenant que, sous le prétexte d'un fléau prétendu, on l'empoisonne dans les hôpitaux, on l'assassine dans les prisons...* Une ordonnance malheureuse du ministre de l'intérieur Gisquet enflamme l'opinion publique : elle recommande aux marchands de vin, aux laitières et jusqu'aux porteurs d'eau de veiller à ce que des malveillants ne viennent pas jeter dans le vin, le lait ou l'eau des liqueurs dangereuses ! On fait la chasse aux empoisonneurs comme on la fit naguère aux graisseurs. Bien des innocents vont payer de leur vie la rumeur folle. Un marchand de poissons juif des halles ayant ri d'une manière étrange est suspecté. On trouve sur lui de la poudre blanche. Il est massacré. On s'apercevra ensuite que la poudre blanche était du camphre. *Qui a vu l'émeute et le choléra s'embrassant comme frère et sœur, écrit le journaliste Philarète Chasles, et courir la ville échevelés, ne les oubliera jamais. La maladie morale de la nation paraissait plus digne de pitié que son mal physique.*

Bientôt le choléra frappe tous les quartiers (le riche faubourg Saint Germain n'y échappe pas), le fléau frappe en aveugle, c'est l'ange de la mort marquant de porte en porte le signe fatal. Les cadavres s'entassent. On manque de corbillards, on ne sonne plus le glas dans les églises, on enterre 24 heures sur 24 dans de larges fosses communes.

La comtesse de Boigne raconte dans ses Mémoires : *On ne sortait pas sans mettre ordre à ses affaires, dans l'attente d'être rapporté mourant de sa promenade. Ces craintes se confirmaient en voyant les corbillards stationner au coin des rues, en guise de fiacres, prêts à répondre à de trop fréquents appels, et en les rencontrant, allant au grand trot, chargés de plusieurs bières. Mais bientôt ils ne suffirent plus ; on leur donna pour auxiliaires des tapissières dont les rideaux noirs et fermés annonçaient les sinistres fonctions, et enfin de ces énormes voitures de déménagement remplies jusqu'au comble des victimes du fléau.*

Sur ce terrain un prétexte va déclencher une tentative de coup d'état. Victor Hugo en a fait le récit dans *Les Misérables*. *Au printemps de 1832, quoique depuis 3 mois le choléra eût glacé les esprits et jeté sur leur agitation je ne sais quel morne apaisement, Paris était dès longtemps prêt pour une commotion. Ainsi que nous l'avons dit, la grande ville ressemble à une pièce de canon ; quand elle est chargée, il suffit d'une étincelle qui tombe, le coup part. En juin 1832, l'étincelle fut la mort du général Lamarque. Une occasion pour les Républicains de tenter de renverser la monarchie. L'enterrement de celui qu'une chanson qualifie de *Duguesclin du drapeau tricolore* est une occasion de rassemblement d'une population exaspérée depuis des mois par le fléau. Le coup de force échouera mais la leçon est tirée. On s'en souviendra en 1848.*

Toujours lisant la comtesse de Boigne, une note plus optimiste : *Un seul médecin, dans la nombreuse faculté de Paris, profita d'un prétexte assez spécieux pour s'éloigner. Il n'a jamais pu reparaitre parmi ses collègues. Tous les autres rivalisèrent de courage et de zèle... Les ecclésiastiques allaient confesser les malades, s'enveloppant avec eux sous le même manteau afin d'obtenir l'isolement sans ralentir les soins que les infirmiers leur prodiguaient... Des succursales des hôpitaux s'improvisaient dans tous les quartiers. Les propriétaires de maisons inoccupées les offraient, quoique*

souvent élégantes... La charité semblait décidée à ne point se laisser dépasser par la misère du temps... Jamais je n'ai vu toutes les classes de la société réunies par un lien plus touchant.

Le choléra va peu à peu s'atténuer. Il reviendra en vagues meurtrières jusqu'à la fin du siècle.

V - De la phtisie à la tuberculose : de la maladie bien portée à la maladie honteuse.

La tuberculose contrairement aux fléaux plus visiblement dévastateurs lors d'une flambée pandémique évoluée, à l'exception de quelques formes aiguës gravissimes, sur un mode torpide et chronique. On ne saurait toutefois complètement l'exclure du sujet en raison de son caractère de fléau majeur et du rôle social considérable et changeant qu'elle a joué au cours des deux siècles précédents. Elle fut au premier rang de la mortalité à partir de la fin du XIX^{ème} siècle avec le développement du prolétariat des villes accompagnant l'ère industrielle.

La peste blanche, d'abord phtisie puis tuberculose après que Bayle puis Laennec en eurent décrit la lésion élémentaire (le tubercule) va voir son profil au sein de la société se transformer avec la démonstration de la transmission interhumaine et la découverte du bacille responsable.

On avait conscience que la phtisie, décrite par Hippocrate et Galien, était selon un auteur du Siècle des Lumières *une maladie des plus fréquentes et des plus nuisibles de l'espèce humaine*. Fracastor au XVI^{ème} siècle avait eu la prémonition de sa contagiosité, soit directe par le contact entre un malade et un sujet sain, soit indirecte par les objets et vêtements du malade véhiculant des germes infectants (ou *seminaria prima*). Les observations de Fracastor marquèrent durablement les esprits en particulier en Europe méridionale où les gouvernants ostracisaient les

poitrinaires et prenaient à leur égard des mesures contraignantes ; au contraire de l'Europe septentrionale où l'opinion prévalait d'une nature héréditaire de la maladie qu'on pensait, avec Laennec, sous-tendue par des *passions tristes*. C'est ainsi que Chateaubriand raconte que tous les meubles et vêtements de Pauline de Beaumont, sa maîtresse, venue mourir de phtisie près de lui à Rome, furent brûlés. George Sand raconte comment accompagnée de Chopin elle eut maille à partir avec un aubergiste à Barcelone, qui voulait lui faire payer le lit où avait dormi son compagnon poitrinaire, la loi l'obligeant à le brûler.

Avec la démonstration de la contagiosité par Villemin (1865) puis avec l'isolement de l'agent responsable par Koch (1882), le statut social de la tuberculose va changer radicalement. Fièvre de l'âme et inspiratrice, maladie bien portée voire revendiquée durant le période romantique, elle se révèle un fléau de la misère. Le personnage emblématique n'en est plus Marie Duplessis, l'Aiglon ou Chopin mais Mimi, l'héroïne de la Bohème ou Fantine, la malheureuse mère de Cosette dans *les Misérables*.

L'accent est mis désormais sur la misère, le logement insalubre, l'alcoolisme. Les premières études épidémiologiques démontrent l'ampleur du fléau : en France à la fin du XIXème siècle, 250000 décès annuels. Au début du XXème siècle 42% des français décédés entre 20 et 30 ans y ont succombé. La démonstration de la contagiosité de la maladie suscite les réactions habituelles face au fléau infectieux : la peur et l'engrenage du bouc émissaire. On redoute la panique, l'abandon des malades : *si la phtisie est contagieuse*, dit un membre de l'Académie de Médecine, *il faut le dire tout bas*. On jette l'opprobre sur les familles de tuberculeux, sur les déclassés vivant sans hygiène dans un habitat mal tenu, alcooliques le plus souvent ; propageant la maladie auprès de *victimes innocentes*, déplore-t-on dans les milieux aisés. Syndicats et partis de gauche dénoncent

l'exploitation capitaliste comme cause du mal. La tuberculose est vécue comme une maladie honteuse.

Les sanas marginalisent une population dont la réintégration sociale s'avère difficile : la longue maladie n'est pas propice à la reprise d'un emploi ; et les employeurs ne se bousculent pas pour embaucher un ancien tuberculeux. Telle sera perçue la tuberculose jusqu'à ces dernières décennies.

Aujourd'hui banalisée grâce au dépistage et au traitement efficace dans les pays industrialisés, elle demeure un problème majeur dans certaines catégories de la population (personnes âgées, migrants, malades du Sida) et dans les pays en développement où, aux premiers rangs de la mortalité, elle décime des populations entières, en *couple maudit* quelquefois avec le Sida. Le fléau n'est pas près de disparaître de la planète : 10 millions de nouveaux cas et 1,5 millions de morts en 2018 ; un quart de la population du globe infectée par l'agent causal, le bacille de Koch.

VI - La grippe espagnole et la censure

La grippe espagnole fut avec la peste noire l'un des épisodes les plus tragiques de l'histoire de l'humanité : le tiers de la population mondiale infectée ; 70 millions de morts d'après les estimations rétrospectives les plus récentes - *le plus grand holocauste médical*.

Non que la grippe fût une maladie émergente, elle évoluait sous forme de *catarrhe infectieux fébrile épidémique* depuis l'Antiquité. Dans les seuls quatre derniers siècles on compte une douzaine de pandémies. Mais elle n'atteignit jamais un tel niveau de gravité. Une gravité relativement occultée sur le moment, la raison principale en étant la censure en période de guerre.

Le virus fut apporté en Europe par les troupes américaines ayant débarqué à Bordeaux en avril 1918. Après une première vague en Europe, de gravité modérée, une

deuxième vague survint entre les mois d'août et novembre 1918, la plus meurtrière (faisant 40 fois plus de mort que la vague qualifiée d'avant-garde). Les enterrements étaient nocturnes, hâtifs, la presse discrète. L'impact ne fut évalué que bien plus tard. Il ne fallait pas que l'adversaire fût informé d'une situation de vulnérabilité (qui du reste le frappait lui-même, de sorte que la grippe eut un rôle non négligeable dans la décision d'armistice).

Cette censure appliquée de part et d'autre explique sa dénomination. La grippe qui n'avait rien d'espagnol (venue des Etats-Unis et probablement de Chine à l'origine) fut ainsi dénommée car l'Espagne où elle sévissait comme ailleurs en Europe n'était pas engagée dans la guerre. La censure ne s'y appliquait pas. Un deuxième facteur a occulté l'impact de l'épidémie au moment où elle était cependant la plus meurtrière : l'euphorie marquant la fin des hostilités. Le 11 novembre 1918 on accompagne au cimetière la dépouille de Guillaume Apollinaire, emporté en 3 jours par la grippe espagnole. Ce n'est pas le glas qui sonne mais le carillon de la victoire. La foule en joie dans les rues, rapporte la chronique de l'époque, crie : *à bas Guillaume !* S'agissant non du pauvre poète, mais de l'empereur d'Allemagne vaincu que l'on conspuait dans une joie frénétique...

La grippe, épidémique, va désormais revenir périodiquement à la saison froide, d'un hémisphère à l'autre, sans revêtir ce caractère apocalyptique, l'efficacité d'un vaccin renouvelé chaque année variable d'une saison à l'autre. Le risque pandémique demeure, épée de Damoclès sur la population mondiale, par suite du double risque d'une mutation virale ou de l'émergence d'un virus nouveau à partir du réservoir aviaire. Deux pandémies de moindre ampleur que la grippe espagnole sont survenues au XXème siècle : la grippe asiatique (1957-58) et la grippe Hongkong (1968-69) ; et une pandémie avortée (2009-2010).

VII - Une peste métaphore d'une époque : le Sida

Maladie due à *un virus étrange venu d'ailleurs*, apparue dans les années 80, le Sida a été vécu comme une maladie métaphore d'une époque qu'illustra l'un des slogans de la sédition de mai 68 : *vivre sans temps morts et jour sans entrave* ! Le sida se profila comme une maladie liée au sexe, au sang, à la drogue...

On retrouve dans son déroulement initial les comportements sociaux au cours des fléaux antérieurs. Le déni tout d'abord : ce nouveau mal qui sévit parmi les homosexuels, *le gay cancer*, est considéré comme une invention des médecins homophobes. On nie sa relation avec le coït anal. *Baiser est dangereux ? Et traverser la rue alors ?* s'écrie le président de l'association des médecins gays. Les responsables politiques et sociaux manifestent une incrédulité initiale. Dans la population on ne tarde pas à stigmatiser ceux qui en sont atteints. C'est une maladie de marginaux, dit-on, un mal qui ne met pas en danger *les honnêtes gens*, mais des individus ayant de mauvaises mœurs (homosexuels, drogués), *tarés* (sic) ou d'une origine ethnique primitive, des adeptes du vaudou (les haïtiens) ! C'est le syndrome des 4 H (homosexuels, héroïnomanes, haïtiens, hémophiles) selon une formule choc des épidémiologistes américains ; un cinquième H s'ajoutant quand fut établie la transmission bisexuelle, les *hookers* (prostituées). En France un homme politique emploiera, avec une connotation péjorative non dénuée d'un relent d'antisémitisme, le mot de sidaïques arguant en faveur d'un isolement dans des établissements spécialisés. Du côté des malades, l'égoïsme et l'irresponsabilité individuelle ne sont pas toujours absents (comme antérieurement avec la tuberculose et la syphilis). On en trouve une illustration avec le patient zéro de l'épidémie, qu'évoque Mirko Grmek dans son histoire du Sida : un steward informé de sa maladie continuera d'avoir des relations sexuelles non protégées

(plus de 250 partenaires par an jusqu'à sa mort à 32 ans !) Il avait pris l'habitude de dire après l'acte : *j'ai le gay cancer, je vais en mourir, toi peut-être aussi*. Une irresponsabilité comparable se retrouvera dans les organisations d'homosexuels où l'on craignait une entrave au libre exercice du droit à la sexualité. La quête du bouc émissaire est dans ce contexte une constance. Les américains vont accuser les haïtiens, immigrants illégaux, d'importer cette nouvelle peste dans *un pays propre et bien policé* ; invoquant le rôle de la misère couveuse de germes, les eaux sales, les parasites, l'alcoolisme, l'usage de la marijuana, et des pratiques apparentées à la sorcellerie ! Des peurs ancestrales vont déclencher des réactions quasi hystériques. On s'interroge : le contact des peaux et des muqueuses, un simple baiser, l'usage des verres et des assiettes pourraient-ils transmettre le Sida ? Il n'y a pas jusqu'à *la punition de Dieu* qui ne soit invoquée au sein de communautés religieuses de l'Amérique puritaine.

Après presque quatre décennies d'évolution pandémique, l'approche de la maladie est aujourd'hui moins chargée de fantasmes. Grâce à des traitements efficaces sans être cependant radicaux, elle s'est chronicisée et, dans une certaine mesure, banalisée, ayant infecté au fil du temps une centaine de millions de personnes dans le monde. Malgré les campagnes de prévention, le virus responsable, le VIH, infecte chaque année 1,5 à 2 millions de personnes, dont les deux tiers en Afrique où les fléaux infectieux (Sida, tuberculose et paludisme en particulier) se conjoignent à des maladies qui prévalaient jusqu'alors dans des pays industrialisés (BPCO, diabète, affections cardio-vasculaires notamment) ; ces pathologies particulièrement meurtrières dans un contexte de pauvreté et, dans certaines régions, de malnutrition.

D'après les dernières données épidémiologiques (2019), 38 millions de personnes dans le monde vivent avec le VIH, 700000 sont mortes de la maladie dans l'année (environ 35

millions depuis le début de l'épidémie). Nul vaccin n'est encore disponible pour entraver le fléau.

VIII - Un fléau infectieux à l'impact économique inédit : la Covid-19

Un virus a surgi sur un marché de Wuhan, une agglomération de plus de 11 millions d'habitants en Chine centrale, à la fin de l'année 2019 (le 17 novembre pour le patient zéro). Déjouant les barrières sanitaires, le virus s'est répandu dans le monde dès les premiers jours de janvier 2020 (l'épidémie fut déclarée pandémie par l'OMS le 11 mars 2020), emportant les uns en quelques jours par des troubles respiratoires aigus (pneumonie, embolie), infectant plus modérément d'autres (avec des symptômes tels que toux, maux de tête, fatigue, perte de l'odorat et du goût, diarrhée...) ou les colonisant sans symptômes mais avec un potentiel de contagiosité élevé.

Il fut rapidement établi que l'agent responsable était un coronavirus, une famille de virus responsable chez l'homme d'infections respiratoires bénignes, à deux exceptions près jusqu'ici. Un coronavirus (SARS-CoV) s'est individualisé par sa virulence, occasionnant une épidémie de syndrome respiratoire aigu sévère en 2002-2004 (8000 cas, 800 décès); un autre (MERS-CoV) est responsable d'infections pseudo-grippales sévères, d'évolution endémique au Moyen-Orient (2200 cas, 790 décès).

D'une toute autre ampleur est la pandémie due à une troisième coronavirus, SARS-CoV-2, responsable de la Covid-19 ravageant la planète, sans qu'on distingue à quel horizon une rémission est envisageable. À la mi-octobre 2020, l'OMS comptabilise plus de 39 millions de cas confirmés et plus de 1 million de décès (la plus forte prévalence aux Etats-Unis, en Inde et au Brésil; les pays européens représentent 24% des cas mondiaux); la progression est en hausse constante dans le monde. Ces

données sont considérées comme largement sous-évaluées ; on estime que plus de 10% de la population mondiale pourrait avoir été atteinte, ce qui relativise la mortalité réelle entre 4% pour les estimations hautes et 0,4%. La France a enregistré plus de 800000 cas et plus de 33000 décès (5% des français auraient été contaminés).

Bien que les formes graves soient l'apanage de personnes vulnérables par l'âge avancé, l'obésité ou une maladie chronique affaiblissant les défenses, des formes sévères ont été enregistrées à tous les âges de la vie (exceptionnelles néanmoins chez l'enfant).

Une particularité inédite est l'impact sur l'activité économique mondiale, occasionnant la récession la plus grave observée depuis près d'un siècle. Dans le genèse de celle-ci, l'arrêt d'activité total ou partiel durant plusieurs semaines de nombreuses entreprises avec pour conséquence une baisse considérable de la production, la chute des échanges transfrontaliers, des mesures drastiques de confinement sanitaire (plus de la moitié de la population mondiale concernée – d'une durée de plus de deux mois en France) avec pour corollaire la fermeture des commerces (autres que d'incontournable nécessité – alimentation, pharmacie), l'arrêt des activités sportives et socio-culturelles.

On aura observé une hétérogénéité dans la gestion de la crise sanitaire par les Etats. Chez la plupart, une attitude de relatif déni au départ, une impréparation et une improvisation surprenantes (en Europe et en Amérique en particulier) ; et si l'on se focalise sur la France, une imprévoyance des Pouvoirs publics se traduisant par une pénurie de moyens de lutte en première ligne (masques et solutions hydro-alcooliques), et un nombre insuffisant de lits de réanimation (ainsi que d'appareils de ventilation assistée), rançon d'une politique comptable et bureaucratique irresponsables depuis plusieurs décennies. Tout s'est passé comme si l'expérience du passé, les alarmes réitérées du

milieu médical, le simple bon sens n'indiquaient pas qu'une pandémie serait susceptible de survenir à tout moment.

Les conséquences mondiales de la Covid-19 sont à ce jour désastreuses, d'une portée finale encore imprévisible. L'activité économique dans les économies avancées devrait décliner de 7% avec de nombreuses faillites d'entreprises, une progression de la précarité, des répercussions psychologiques d'une ampleur encore indéterminée (suicides, dépressions, violences domestiques). Les économies de pays en développement devraient connaître pour la première fois en un demi-siècle une baisse globale du PIB. La baisse attendue du revenu par habitant va faire basculer des millions de personnes dans l'extrême pauvreté.

Dans le cas particulier de la France, la dette d'une année sur l'autre va passer de 98% à 120% du PIB ; un surcroît d'endettement, certes plus justifié que celui qui l'a précédé depuis plusieurs décennies, ayant permis de maintenir en survie nombre d'entreprises et de pallier les conséquences dramatiques du chômage partiel au sein de nombreux foyers.

Un retour à la normale de la vie économique mondiale pourrait prendre plusieurs années.

IX - En épilogue provisoire

L'analyse de la pandémie qui sévit depuis plusieurs mois, dont le terme demeure inconnu et l'ampleur des conséquences socio-économiques encore imprévisible, conduit à tirer plusieurs enseignements. On observe à la fois une relative stéréotypie de comportement des individus et des Pouvoirs Publics à l'instar de ce qui était observé avec les fléaux infectieux passés, et une approche inédite au sein d'une société mondialisée, technicisée à l'extrême, à la fois uniformisée et profondément contrastée.

Sur une planète dont on peut quasiment faire le tour en 24 heures, un virus (au double sens microbiologique et informatique) peut se propager avec une rapidité inédite.

Une épidémie qui mettait autrefois des semaines voire des mois à diffuser peut franchir en un rien de temps les frontières et les continents. Endigué quelques semaines par le confinement drastique mis en place dans la région de Wuhan, ce cordon sanitaire franchi, le SARS-CoV-2 fut isolé en quelques jours, simultanément, chez des malades vivant dans plusieurs pays distants.

La rumeur qui précède et accompagne les épidémies est aujourd'hui décuplée (sinon centuplée) par les réseaux sociaux. Concurrençant une information objective, plus lente afin d'être contrôlée, elle n'a pas manqué avec la Covid-19 sur des thèmes voisins de ceux qui avaient prévalu en 2009 avec la pandémie avortée du *virus grippal A(H1N1) variant* : une fuite accidentelle (ou délibérée) à partir d'un laboratoire (chinois en l'occurrence), une manœuvre criminelle par des firmes pharmaceutiques vénales... sans compter la flopée d'idées reçues - sur le mode de transmission (la monnaie ou les billets de banque par exemple), la prévention (par l'huile de sésame !) ou le traitement (par l'ail !), tout un florilège allant de la désinformation parée d'arguments scientifiques au gag pour gogo.

Le déni initial demeure une constante. Hier l'épidémie de Sida à son début était niée dans des pays comme la Chine ou la Russie, la grippe aviaire à son commencement occultée par la Chine, la Covid-19 considérée par beaucoup (et non des moindres parmi les scientifiques) comme une *grippette* surmédiatisée...

Un déni auquel les Pouvoirs Publics de France comme de nombreux autres pays (tels les USA) se sont un temps associés, considérant que l'infection demeurerait un mal chinois ; puis, quoique géographiquement proche, une infection qui demeurerait cantonnée à l'Italie !

La peur et l'angoisse sont indissociables du déroulé des épidémies, faucheuses de vies, inexorables et implacables. L'information largement médiatisée, les *fake news* des réseaux sociaux les nourrissent. Pendant des

semaines, jusqu'à ce que des signes de décroissance apparaissent, le Directeur Général de la Santé rapporta tous les soirs à la télévision, chiffres à l'appui, la progression de la Covid-19 et de ses conséquences, telles que le nombre de patients admis en réanimation et celui des décès.

La quête de boucs émissaires n'est pas à ranger aux rayons de l'Histoire : autrefois les juifs, les lépreux, les gueux ; hier les homosexuels et les haïtiens ; aujourd'hui qui ? Les Etats machiavéliques, les firmes pharmaceutiques, les experts accusés de prévarication, les Pouvoirs publics qui en font trop ou pas assez ?...

A l'insouciance et l'incivisme (tel le refus d'appliquer les mesures barrière par une partie de la population) se joint parfois l'agressivité. Les Pouvoirs publics, instruits d'un passé d'émeutes au cours des épidémies, n'ignorent pas les risques que pourraient susciter des mesures trop coercitives ou l'exploitation médiatique de déficiences. A vrai dire, l'impréparation et l'improvisation au début de la pandémie actuelle n'ont pas suscité les réactions violentes qu'on aurait pu redouter. Il s'en est fallu de peu que les hôpitaux soient au-delà de la saturation, que des patients meurent parce qu'il n'y avait pas assez de lits de soins intensifs, pas assez d'appareils de ventilation assistée, pas assez de médicaments sédatifs ; nul doute que des réactions violentes de la population auraient suivi.

Guizot disait à propos du choléra et de ses conséquences sociales : *La civilisation dort sur une mine immense de barbarie*. Il n'est pas de jour où l'on ne vérifie cette assertion dans un contexte d'*ensauvagement* croissant de la société ; mais aussi, au sein de notre étrange humanité, la fraternité demeure une rassurante réalité. On se souvient du constat encourageant de Camus à la fin de *La peste* : *On apprend au milieu des fléaux qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser*. C'est à de tels hommes et femmes qui au cours de la pandémie actuelle

s'illustrent par leur dévouement, leur héroïsme parfois, qu'il faut penser avec gratitude et optimisme.

Lectures

- *Jean Bottero et Samuel Noah Kramer. *Lorsque les dieux faisaient l'homme*. Gallimard. 1989
- *Norbert Gualde. *Comprendre les épidémies. La coévolution des microbes et des hommes* Seuil. 2006
- *J.Ruffié, JC Sournia. *Les épidémies dans l'histoire de l'homme. De la peste au Sida*. Flammarion. 1993
- *Richard Preston. *Les nouveaux fléaux. Ces virus qui nous menacent*. Plon. 2003
- *Pierre Miquel. *Mille ans de malheur. Les grandes épidémies du millénaire*. Michel Lafon. 1999
- *Frédérique Audoin-Rouzeau. *Les chemins de la peste*. Tallandier. 2007
- *Jean Vitaux. *Histoire de la peste*. PUF. 2010
- *Albert Camus. *La peste*. Gallimard. Pléiade. Théâtre, récits, nouvelles, pp. 1213-1474
- *Thucydide. *Histoire de la guerre du Péloponnèse*. (Traduction de Jacqueline de Romilly). Robert Laffont. 1990
- *Boccace. *Le Décaméron*. Le livre de poche. Bibliothèque classique. 1994
- *Alessandro Manzoni. *L'histoire de la colonne infâme*. Ombres. 1998
- *Daniel Defoe. *Journal de l'année de la peste*. Gallimard. Pléiade pp.885-1138
- *Jean Delumeau. *La peur en occident. XIVème-XVIIIème siècles*. Fayard. 1978
- *Paul Morand. *Le flagellant de Séville*. Gallimard. Pléiade. Romans. pp. 879-1173
- *René Girard. *Le bouc émissaire*. Grasset. 1982
- *Jean Giono. *Le hussard sur le toit*. Gallimard. Folio. 1951
- *Claude Quétel. *Le mal de Naples. Histoire de la syphilis*. Seghers. 1986
- *J. Lucas-Dubreton. *La grande peur de 1832 (Le choléra et l'émeute)*. Gallimard. 1932
- *Patrice Bourdelais, André Dodin. *Visages du choléra*. Belin. 1987
- *Comtesse de Boigne. *Mémoires*. 2 volumes. Mercure de France. 1971
- *M.Piéry, J.Roshem. *Histoire de la tuberculose*. Doin. 1931
- *Charles Coury. *Grandeur et déclin d'une maladie. La tuberculose au cours des âges*. Lepetit. 1972
- *Isabelle Grellet, Caroline Kruse. *Histoires de la tuberculose. Les fièvres de l'âme 1800-1940*. Ramsay. 1983
- *Patrick Berche. *Faut-il encore avoir peur de la grippe ? Histoire des pandémies*. Odile Jacob. 2012
- *Jean-Philippe Derenne, Bruno Housset. *Grippe A (H1N1). Tout savoir. Comment s'en prémunir*. Fayard. 2009
- *Mirko D. Grmek. *Histoire du sida*. Payot. 1989

Petite histoire des grandes épidémies

Dr Jean CASSIGNEUL

Gastro-entérologue – Toulouse

L'histoire des hommes est jalonnée d'épidémies qui ont provoqué des millions de morts et des catastrophes sanitaires et sociales.

L'histoire récente nous démontre que nous ne sommes pas débarrassés de ces fléaux malgré les progrès constants de la médecine. Un clou chasse l'autre. Malgré cela l'humanité croît sur notre belle planète.

Je vais vous rappeler ces grandes épidémies, sur le plan médical mais aussi historique, humain et parfois anecdotique.

Evolution de la population mondiale : En l'an 800 (Charlemagne) 200 millions d'hommes sur la terre, en 1515 (François Ier) 480 millions, 650 millions en 1789 (avant la guillotine), 1 milliard 750 millions à la veille de la guerre de 1914, 2 milliards et 300 millions à la veille de la deuxième guerre et 7,55 milliards le 1^o juillet 2017.

La Peste

A tous seigneur tout honneur. Voici la Peste avec un grand P, « la mort noire », le châtement de Dieu, la Septième plaie d'Egypte qui va tuer entre 20 et 25 millions de personnes entre 1347 et 1352.

C'est la peste de Justinien, empereur romain de l'époque, qui a débuté en Egypte en 541 pour se répandre ensuite sur le pourtour méditerranéen selon les voies du commerce.

Autres épidémies de peste célèbres : La peste antonine (empereur Antonin) avec près de 10 millions de morts entre 166 et 189, a considérablement réduit la population de Rome et

de l'Italie. L'empereur Marc Aurèle en mourut. La grande peste de Londres qui a tué entre 75 et 100.000 personnes durant l'hiver 1664-1665 soit 20% de la population. C'est une autre catastrophe, le grand incendie de Londres qui aida à éradiquer la maladie. Plus de 40.000 morts à Lyon et Paris en 1628. Depuis cette date et pour remercier la Vierge de Fourvière les Lyonnais placent des bougies sur leur balcon tous les 8 décembre. La peste de Marseille de 1720 est la dernière grande épidémie de peste enregistrée en France. Elle fut propagée à partir du Grand-Saint-Antoine, un bateau en provenance du Levant (région de la Syrie), accostant à Marseille le 25 mai 1720. Elle tua 40.000 des 90.000 habitants et 120.000 au total avec la Provence environnante.

Ce n'est que le 20 juin 1894, qu'Alexandre Yersin, médecin militaire d'origine suisse, élève de notre grand Louis Pasteur, isole à Hongkong le bacille de la peste. Ce bacille qui est une bactérie pathogène n'est pas un virus. Elle se transmet par des piqûres de puce à des rats puis à des hommes, expliquant les contagions « en trainée de poudre » surtout dans les quartiers insalubres.

Il y a plusieurs formes cliniques de cette affection. La peste bubonique, les bubons étant des ganglions infectés qui suppurent comme des furoncles dans un contexte d'infection généralisée devenant la peste septicémique avec déshydratation. La peste pulmonaire, la plus contagieuse transmise par la toux et les postillons et qui tue par défaillance respiratoire. La peste guérit spontanément dans 40 % des cas. Le traitement moderne repose sur les antibiotiques.

La peste a créé la Peur et son cortège d'excès. Avant d'avoir identifié *Yersinia pestis*, le coupable c'est le juif. Donc on le tue, on le brûle et on pille sa maison car il n'y a pas de petit profit. 40 juifs sont tués à Toulon le 14 avril 1348, la synagogue de Saint Rémy de Provence est incendiée, on en brûle à Serres (Dauphiné), on en jette dans les puits à Pont de Beauvoisin car « ils » empoisonnent l'eau des puits. En Es-

pagne, Allemagne, Pologne, Autriche ce sont des mêmes scènes de pillage et de massacre...

On se réfugie surtout dans la religion et la piété encadrés par un clergé qui réprovoe les excès comme les flagellations publiques en groupe (Les Flagellants) pour « expier ses péchés » ou les danses Maniaques comme la danse de Saint Guy où des groupes, souvent de femmes, dansent devant des tableaux de la Vierge jusqu'à épuisement.

Le Choléra « Entre la peste et le choléra ».

Le choléra est une infection intestinale due à une bactérie le *Vibrio cholerae* transmise par des aliments ou de l'eau souillée. Très virulente, elle entraîne des diarrhées profuses et parfois des vomissements suivis de déshydratation et du décès. La diarrhée souille les eaux qui transmettent la maladie.

La maladie se traite uniquement par la réhydratation orale ou intraveineuse, sans antibiotique, le malade se débarrassant lui-même de la bactérie par sa diarrhée, s'il ne meurt pas avant. Le traitement repose aussi et surtout sur l'hygiène. Le germe a été découvert en 1854 par l'italien Pacini mais sa découverte rejetée car la théorie des « miasmes » prédominait à l'époque. Il fut redécouvert en 1883 par Koch qui est aussi l'inventeur du bacille qui porte son nom, le bacille de la tuberculose.

Le choléra a toujours été présent dans l'histoire des hommes et a évolué en grandes pandémies. On en a compté sept. La première description est gravée sur un tombeau d'un officier d'Alexandre le grand en 323 avant JC. La première pandémie débute en 1817 conséquence des échanges commerciaux entre l'Angleterre et les Indes où elle était confinée jusqu'à présent dans le delta du Gange.

La deuxième pandémie sévit de 1829 à 1837. Elle emporte l'anatomiste Georges Cuvier (1832), le premier ministre Casimir Périer qui avait visité des malades à l'Hôtel Dieu

(1832) et le roi de France Charles X, dernier Bourbon à avoir régné comme roi de France, en exil en Italie (1836). Cette épidémie est la toile de fond du roman de Jean Giono « le hussard sur le toit ».

A Paris la presse d'opposition s'empare de l'événement et se sert du choléra pour dénoncer l'imprévoyance et l'incurie du pouvoir politique et fustiger certaines pratiques médicales proche du charlatanisme. C'est aussi l'occasion de condamner nos entreprises coloniales en Algérie et en Indochine ainsi que la guerre de Crimée. En Algérie le Maréchal Bugeaud, gouverneur de l'Algérie, faillit en périr mais deux généraux de Napoléon, Daumesnil (celui du métro) et Lamarque n'eurent pas sa chance.

La troisième pandémie en 1840 causa la mort de 160.000 français dont 20.000 à Paris, la quatrième eut lieu de 1863 à 1875 et la cinquième entre 1881 et 1896. En Russie, en 1892 et 1893, elle tua 400.000 personnes dont le compositeur Tchaïkovski en 1893.

En Afrique cette maladie était inconnue jusqu'à son introduction très récente en 1966 avec le *Vibrio El Tor*. Le choléra persiste à l'état endémique en Inde.

La Lèpre C'est la Solitude.

La lèpre est une maladie infectieuse peu contagieuse due à un germe, *Mycobactérium leprae* ou bacille de Hansen du nom de son inventeur le suédois Gerhard Hansen en 1873. C'est un germe proche du bacille de Koch, agent de la tuberculose. Elle atteint la peau, les nerfs périphériques et les muqueuses provoquant des infirmités sévères en particulier du visage et des membres. Elle n'est pas mortelle. On a retrouvé aussi le bacille chez les écureuils roux d'Irlande, Ecosse et Angleterre et chez les tatous d'Amérique centrale et du sud. Son traitement a longtemps reposé sur l'exclusion, et des onguents adoucissants comme l'huile de Chaulmoogra, mais actuellement elle est guérie par les anti-

biotiques. Il s'agit d'association de plusieurs antibiotiques, afin d'éviter les résistances dont la Rifampicine utilisée aussi dans la tuberculose. Les traitements sont longs de 6 à 24 mois.

Connue depuis l'Antiquité avec des premières descriptions vers 600 ans avant JC, elle sévit encore à l'heure actuelle. On la retrouve dans les civilisations antiques de Chine, d'Egypte ou de l'Inde. Elle arrive en France avec les sarrasins vers 720 et en 1225 s'étend de la Provence à toute la France. Les croisades participent à sa propagation en Europe, de même que la traite des esclaves vers les Caraïbes et l'Amérique du sud. Baudouin IV roi de Jérusalem à 13 ans, vainqueur du grand Saladin, était lépreux depuis l'âge de 9 ans et en meurt à 25 ans en 1185. Dans le film « Kingdom of Heaven », il est parfaitement représenté avec son masque d'argent. La lèpre disparaîtra de France en 1664.

Dès le moyen Age la lèpre est considérée comme une maladie contagieuse mais aussi une punition pour les péchés commis, comme en atteste un texte de Saint Thomas d'Aquin de 1250. En 583 le concile de Lyon interdit le voyage aux lépreux pour éviter la propagation de la maladie.

Le lépreux est exclu de la société. Après que le diagnostic porté par les médecins ait été confirmé par le juge ecclésiastique, le lépreux est emmené, revêtu de l'habit du lépreux, en procession à l'église où il entend la messe des défunts, puis au cimetière où a lieu un simulacre d'enterrement. Ensuite on lui remet la crécelle qu'il tournera pour avvertir les populations de son arrivée et il est conduit à la léproserie, ou maladrerie, à l'extérieur de la ville. Il ne pourra y revenir que pour les fêtes de Noël, Pâques, Pentecôte et Toussaint.

L'église a toujours été présente pour soigner les lépreux. L'ordre de Saint Lazare patron des lépreux, mais aussi l'ordre des chevaliers de Malte dont c'est une grande mission qu'ils assurent toujours. Enfin la Fondation Raoul Follereau du nom de ce journaliste (1903-1977) qui a créé en

1954 la journée mondiale des lépreux, le dernier Dimanche de janvier, et avait demandé à Franklin.D. Eisenhower et Nikita Kroutchev, sans succès, de lui donner le prix d'un bombardier pour guérir ce fléau.

Actuellement cette maladie de l'Antiquité que l'on sait guérir, sévit toujours en Asie du sud -est, Amérique du sud et Afrique. En 2016 l'OMS recensait 216.108 nouveaux cas

La Variole

Due au virus variolique, c'est une maladie très contagieuse qui se transmet facilement d'un individu à l'autre. Elle donne de la fièvre, des maux de tête, des vertiges, une grande fatigue et tue dans 30% des cas. Sur le visage des guéris, elle laisse des cicatrices indélébiles comme une autre maladie infectieuse, la Syphilis. Par opposition à la Variole ou grande variole, on a appelé la syphilis la petite variole ou « petite vérole ».

C'est la sixième plaie d'Egypte, présente en Chine et en Inde avant notre ère. Elle a été totalement éradiquée de notre monde dans les années 1980.

Décrite en 572 au siège de la Mecque elle atteint le sud de l'Europe qu'elle ne quittera plus avant le XXème siècle. Transportée en Amérique du sud par les conquistadors espagnols de Cortès et Pizzaro et portugais, elle y fait des ravages dans une population non immunisée, comme la syphilis d'ailleurs. Elle décime autant que les armes, les empires Aztèque et Inca. De 1517 à 1518 elle tue pratiquement toute la population des îles de Saint Domingue et d'Haiti. En un siècle elle tue 3,5 millions de personnes en Amérique du sud.

En France elle apparait au VIème siècle et n'est mentionnée dans les chroniques, que quand elle dépasse « sa mesure habituelle ». Les épidémies sont récurrentes tous les dix ans environ et chaque génération la subit au moins une fois. Elle tue à chaque fois 10 à 20.000 personnes. Au XVIIème siècle 20 % des nouveaux nés en meurent.

C'est la variole qui a permis la réalisation d'un immense progrès de la médecine moderne, grâce à un génial et observateur médecin de campagne anglais Edouard Jenner. Ayant remarqué que les vachers qui contractaient une maladie du pis des vaches, le cow-pox ou vaccine, n'était pas touché par la variole, il eut l'idée d'inoculer à un garçonnet de 9 ans James Phipps du pus de pustule de vaccine le 14 mai 1796, puis de lui inoculer la variole trois mois plus tard sans se soucier du principe de précaution, et le petit ne fût pas malade. La Vaccination était née et la variole vaincue.

En France, le dernier pic eut lieu en 1870 et durant la guerre Franco-Prussienne, on observa 23.400 morts dans l'armée Française contre 278 chez les Prussiens vaccinés. Parmi les morts célèbres, le grand Condé (1686), Madame de Sévigné (1696), Marie II d'Angleterre (1694), notre bon roi Louis XV (1774), Talleyrand (1838).

La dernière campagne de vaccination mondiale eut lieu de 1967 à 1977 et le dernier cas fut noté en Somalie. Exit la variole, mais le virus serait toujours conservé en culture (?) Guerre bactériologique (?)

La tuberculose : la Phtisie ou le mal de langueur.

Maladie contagieuse due au bacille de Koch (revoilà le génial médecin allemand 1843-1910) découvert en 1882, elle accompagne les hommes depuis l'Antiquité et sévit encore bien que l'on sache la guérir. Elle s'associe à la pauvreté et aux milieux insalubres. La tuberculose atteint les poumons entraînant toux, fièvre crachats de sang et insuffisance respiratoire fatale, mais elle atteint aussi tous les organes avec possibilité d'abcès tuberculeux dans les vertèbres (mal de Pott), les reins, les intestins, le foie, le cerveau... Au XVIII^e et XIX^e^{me} siècle c'était la grande maladie, le fléau, comme actuellement le cancer.

Découverte sur des ossements humains datant de 3000 ans avant JC, elle est décrite dès 2700 av JC par des médecins

chinois sous deux formes : toux et hémoptysies ou sueurs, pâleur (cf. le mal de langueur) et essoufflement. En Europe elle sévit surtout entre 1700 et 1850.

Parmi les morts célèbres Bruegel l'ancien (1569) Molière (1673), Antoine Watteau (1684), Frédéric Chopin (1849), Napoléon II l'Aiglon (1832), Blaise Pascal (1662), Champollion (1832) Alfred de Musset (1857), Eugène Delacroix (1863), Dostoïevski (1881), Emily (1848) Anne (1849) et Charlotte Brontë (1855), Tchekhov (1904), Alfred Jarry (1907), Kafka (1924), Sainte Bernadette de Lourdes (1879), Modigliani (1920), Vivian Leigh (1944) ... et la Dame aux Camélias alias Marie Duplessis, amour d'Alexandre Dumas fils. On estime à 10 millions le nombre de morts au cours du XIX^{ème} siècle.

Longtemps le traitement de la tuberculose resta cantonné aux incantations auprès des saints guérisseurs (saint Marcouf en Normandie, saint Ludovic à Toulouse, saint Louis IX), aux poudres et herbes diverses ou produits d'animaux. La main du roi, symbolisant la puissance divine fait des miracles et on se presse au « toucher du roi » sensé guérir les écrouelles.

Les premiers progrès apparaissent fin XVII^{ème} avec la colapsothérapie qui affaisse les cavernes tuberculeuses. Au XIX^{ème} Laennec invente le stéthoscope et meurt lui-même de la tuberculose en 1826. Un progrès important est la découverte de l'utilisation médicale des rayons X par Roentgen en 1895. En France, la lutte s'organise avec le développement d'organismes sociaux, les dispensaires anti tuberculeux, dont le premier fut créé à Lille en 1902 par Albert Calmette, autre élève de Louis Pasteur, dont la renommée tient à la mise au point entre 1904 et 1928, avec Camille Guérin, de la vaccination contre la tuberculose grâce au BCG.

Mais aussi la création de 250 sanatoriums entre 1900 et 1950 soit plus de deux par département. Le premier à Berck dans le Pas de Calais. L'architecture « héliotropique » favorise

l'entrée de la lumière, du soleil, de l'air marin ou des montagnes et permet d'isoler les patients contagieux.

Mais c'est l'antibiothérapie qui vaincra la maladie avec la streptomycine découverte en 1943 par l'américain Salman Waksman. Elle avait beaucoup d'effets secondaires et c'est enfin en 1952 que l'on découvre l'isoniazide utilisée, seule puis en association avec la rifampicine et le PAS. La tuberculose est guérie mais n'est pas vaincue car elle persiste sous forme endémique (En 2015, 1 758 cas de tuberculose confirmés ou probables ont été déclarés en Ile-de-France et 1 927 en 2017, soit une croissance de 9,6 %).

La Grippe « Je suis grippé ! » Quelle banalité.

La grippe est une maladie virale qui atteint le système respiratoire, caractérisée par sa grande contagiosité, son caractère saisonnier et la mutation des agents viraux responsables. Habituellement bénigne, elle peut entraîner la mort. Il n'y a pas de traitement antiviral mais une vaccination habituellement protectrice. Il y a trois types de virus mais le plus dangereux est le virus de type A (B et C ne donnent pas de formes graves) avec des sous-type classés H et N.

Les décès sont causés par des pneumonie de surinfection par baisse des défenses immunitaires ou par pneumonie primaire dite grippe maligne où les lésions seraient dues à une réponse immunitaire de défense inadaptée et excessive. Les décès surviennent habituellement chez les personnes âgées, les patients cardiaques, insuffisants respiratoire, immunodéprimés, populations qu'il est vivement conseillé de vacciner annuellement. Le virus se modifiant très fréquemment il faut adapter les vaccins aux nouvelles variantes des virus.

La première description de la grippe remonte à Hippocrate (400 avant JC.). Plusieurs épidémies ont marqué notre histoire par leur gravité.

La grippe « Espagnole » de 1918-1919 avec 50 à 100 millions de morts à travers le monde (dont Edmond Rostand) ce

qui est la plus grande catastrophe sanitaire de tous les temps avec la peste noire de 1347-1350. Elle n'avait d'espagnole que le nom car elle apparut au Kansas dans des camps militaires où on entraînait de jeunes recrues avant leur départ pour les champs de bataille de France. 50 à 70.000 individus auraient été contaminés. Le virus était de type H1N1 variante proche de celui de l'épidémie de 2009. Elle tua surtout de jeunes adultes, 90 % des décès étant survenus avant 65 ans.

La grippe asiatique en 1957-58, venue de la province chinoise de Guizhou était due au virus H2N2 et elle a tué entre 1 et 4 millions de personnes à travers le monde. La souche a évolué en H3N2 ou grippe de Hongkong responsable de 1 à 4 millions de décès en 1968-69. Plus proche de nous en 2009 le virus H1N1 tue entre 150 et 500.000 personnes.

Vous avez dit banal ?

Le palud ou Paludisme. La « fièvre des marais », la malaria.

Maladie infectieuse due à un parasite le Plasmodium qui est transmise à l'homme par la piqure d'un moustique de type anophèle. C'est la femelle qui transmet le parasite. Des variétés de plasmodium ont été mis en évidence chez les chimpanzés et les bonobos, mais c'est chez le gorille que l'on a découvert récemment la présence de *P. Falciparum* et les chercheurs évoquent une possible contamination originelle gorille/homme par le biais du moustique.

On retrouve la trace de fièvres mortelles qui pourraient être le paludisme dans un papyrus découvert à Louxor et datant de 1500 avant JC. Dans la mythologie chinoise, trois démons représentent les symptômes de la maladie, un marteau pour symboliser les maux de tête, un seau d'eau froide pour les frissons et le dernier, un four brûlant pour la fièvre. La malaria sévit dans les zones marécageuses où l'eau stagnante est propice au développement des anophèles. Le mot *Palus* signifie marécage en latin.

La fièvre « tierce » survient tous les deux jours et est due à *Plasmodium falciparum*, la fièvre « quarte » tous les trois jours, causée par *Plasmodium malariae*. Outre les accès de fièvre avec tremblements, frissons et sueurs on observe des formes graves mortelles dues à la destruction massive des globules rouges c'est « l'accès pernicieux » et la fièvre hémoglobinurique avec troubles neurologiques, insuffisance rénale, ictère et mort.

En 2017, selon le rapport de l'OMS du 19 novembre, 219 millions de personnes sont atteintes dans le monde et la mortalité est encore de 435.000 personnes. Actuellement 50% des cas sont concentrés en Afrique sous équatoriale.

Lope Garcia de Castro (1516-76), gouverneur espagnol du Pérou avait constaté l'effet spectaculaire sur les symptômes d'une poudre tirée de l'écorce du Quinquina. La préparation et la commercialisation de cette poudre devinrent le monopole des révérends pères jésuites. En 1820, deux pharmaciens français, Pelletier et Caventou extraient l'alcaloïde actif, la quinine. C'est au cours des deux guerres mondiales et de la guerre du Vietnam que les industries pharmaceutiques, en particulier américaine, améliorent la synthèse de traitements réellement efficaces : les antipaludéens de synthèse comme la Nivaquine.

Parmi les morts célèbres : Alexandre le Grand (323<JC), les rois Philippe Auguste (1223) et saint Louis IX (1270), Cromwell (1658), les poètes Dante (1321), Pétrarque (1374) et Lord Byron (1824). Louis XIV en fut atteint lors de la surveillance des travaux dans les fossés de Versailles et guéri par Lord Talbot grâce à l'écorce du quinquina.

Le Typhus. Maladie des guerres, maladie de la misère.
« L'autre peste ».

Plus de 100.000 hommes morts durant la retraite de Russie parmi les soldats de Napoléon, plus que les pertes dues à l'armée Russe, 150.000 hommes sur le front des Balkans

durant la première guerre mondiale, 3 millions de russes entre 1918 et 1922 lors de la guerre civile entre les Blancs et les Rouges. En Irlande entre 1816 et 1819, une terrible épidémie tue 700.000 Irlandais dans un pays de 6 millions d'habitants.

Insalubrité, saleté, malnutrition et promiscuité sont le terreau de cette infection.

La maladie débute par un syndrome grippal associé à des éruptions pustuleuses, un grand état de torpeur et des défaillances viscérales neurologiques et cardiaques qui provoquent le décès dans 30% des cas.

Charles Nicolle de l'Institut Pasteur découvre en 1909, à Tunis, que le vecteur de la maladie est le pou du corps. Le microbe fait partie du groupe des Rickettsies (HT Rickett 1910). De nombreux vaccins ont été testés dans les armées mais ce sont surtout les antibiotiques (Chloramphénicol 1947 puis les cyclines 1953) qui permettent une guérison rapide et totale.

Le DDT (ou dichlorodiphényltrichloroéthane), mis au point par Paul Hermann Muller (Prix Nobel de médecine en 1948) est le premier insecticide utilisé à partir de 1939 tant civilement que militairement pour lutter contre les arthropodes vecteurs du typhus. Il a été interdit à partir de 1970.

Le Sida ou AIDS

Suspectée dans les années 1970 au sein des communautés homosexuelles de New York et San Francisco, la maladie est appelée « gay pneumonia », mais en 1981 son caractère universel bi sexuel est avéré. Le rôle de la transmission par voie sanguine lors de transfusion est confirmé. La maladie est due à un virus, le VIH ou virus de l'immunodéficience humaine, rétrovirus découvert par le professeur Luc Montagnier, prix Nobel en 2008.

Le VIH provoque l'affaiblissement des défenses immunitaires de l'organisme, marquée par la baisse des globules blancs appelés lymphocytes T, ce qui favorise la survenue d'infections opportunistes comme la tuberculose responsable d'un tiers des décès, et le développement de cancer comme le sarcome de Kaposi.

Le VIH humain provient de la contamination de l'homme par le VIS du singe (chimpanzés et mangabeys) et est apparu dans le bassin du Congo dans les années 1920.

Le SIDA est une maladie effroyable. En 2018 37,9 millions de personnes sont séropositifs dont 1,7 million d'enfants de moins de 15 ans. En 2018 toujours, on dénombre 7 millions de nouveaux cas et 770.000 décès. En 2018 et depuis le début de l'épidémie, il y a eu 74,9 millions de personnes infectées et 32 millions de morts plus que les 25 millions de morts dus à la peste noire entre 1347 et 1352.

Il n'y a pas de vaccin contre le VIH mais les traitements antiviraux permettent une stabilisation de l'infection, une nette amélioration de l'état de santé et parfois la guérison totale. En 2018 24,5 millions de patients ont accès au traitement (sur 37,9 millions d'infectés). La prophylaxie est capitale basée entre autres sur l'utilisation des préservatifs et des seringues à usage unique.

Le virus Ebola. Le redoutable virus Africain et la contagion de la peur.

Il tue 50% à 90% des gens contaminés selon les épidémies, il est qualifié par l'OMS du titre avantageux de maladie la plus virulente au monde et ne connaît pas de traitement spécifique. Seule l'exclusion permet de contenir les épidémies. Un patient même guéri reste contagieux durant encore 7 semaines et une personne décédée reste encore contagieuse.

C'est au bord de la rivière Ebola dans le nord du Zaïre que l'on a décrit la maladie en 1976.avec une première épidémie

qui a atteint 318 personnes pour en tuer 280 en République du Congo et 151 au Soudan. Depuis les épidémies sont régulières au Gabon, au Congo, en Ouganda, au Zaïre, en Guinée, au Sierra Léone et au Libéria. Une autre épidémie en 2013-2015 a fait 11.300 victimes sur 29.000 cas recensés. Au total, plus de 15.000 morts depuis 1976 selon l'OMS pour laquelle le virus Ebola est une urgence sanitaire mondiale

Le réservoir naturel du virus est la chauve-souris qui peut le transmettre aux singes comme le chimpanzé et l'homme se contamine lors de l'abattage de l'animal, par exemple, puis la contamination est interhumaine.

La maladie débute comme une forte grippe avec fièvre, céphalées, douleurs musculaires, grande asthénie et se complique de diarrhées sanglantes, d'insuffisances hépatique et rénale amenant à la défaillance cardio-vasculaire terminale.

En 1992 la secte extrémiste japonaise Aum Shinrikyō, sous couvert d'une mission humanitaire au Zaïre a tenté de se procurer le virus à des fins terroristes. En 1995, ils diffusèrent du gaz sarin dans le métro de Tokyo.

Mais depuis 2019 nous possédons un vaccin efficace dans 65% des cas approuvé par l'OMS, l'Agence Européenne du Médicament en novembre 2019 et par la Haute Autorité de Santé française en mars 2020.

On peut enfin protéger l'humanité contre un des fléaux majeurs de ces dernières années.

Conclusion

Depuis la nuit des temps les hommes sont les victimes de grandes épidémies mortelles et de maladies endémiques. Le génie de l'homme a permis la disparition presque totale de la peste, du typhus, de la variole, du choléra, mais la lèpre, la tuberculose et la grippe persistent, et nous voyons régulièrement émerger de nouveaux périls comme le Sida et le virus Ebola.

La misère, la saleté, la promiscuité, la malnutrition sont toujours au rendez-vous de ces fléaux.

L'intervention des animaux est fréquente dans la transmission de la maladie à l'homme. Retour de bâton pour tous ces animaux que nous massacrons ?

Malgré cela, et les millions de morts qui jalonnent notre histoire, la population mondiale croit, de deux cents millions à l'époque de Charlemagne à plus de sept milliards et demi d'habitants actuellement. Il ne fait pas si mauvais que cela pour la race humaine sur notre bonne vieille terre qu'il faut protéger.

Post Scriptum

Durant la Terreur de 1792 à 1794 il y a eu 35.000 morts en France, la guerre de 1914 a provoqué la mort de 1.5 millions de soldats et 5 à 10 millions de civils, et la seconde guerre mondiale a entraîné la mort de 10,87 millions de soldats et de 45 millions de civils.

L'homme est aussi un grand microbe ou virus, très dévastateur

Vivre, survivre, revivre

Christian VIRENQUE

Professeur émérite Université Paul Sabatier

Tout être humain (comme tout être vivant) est en mesure de se maintenir en vie et de se reproduire ; pourtant, même si l'espérance de vie ne cesse de s'accroître et dépasse maintenant les 80 ans dans notre pays, tout être humain finit, inéluctablement, par mourir.

En pratique, la « bonne santé » est constamment menacée : à tout instant et en tout lieu, elle subit des attaques qui, en l'absence de mesures efficaces, peuvent provoquer une mort prématurée.

Très souvent, c'est la détresse d'une ou de plusieurs des grandes fonctions - circulatoire, respiratoire, ou neurologique - qui aboutit à une mort imméritée, mort qu'auraient pu, souvent éviter, des manœuvres simples de secourisme et plus largement, l'utilisation de techniques de médecine d'urgence.

Il est clair, aujourd'hui, que dans 75% des cas de mort subite, la pratique d'un massage cardiaque externe, associé à l'utilisation d'un défibrillateur automatique externe pourrait éviter la plus grande partie de ces morts dites « injustes ».

Intégrés dans une structure - chaîne de secours - et sans cesse optimisés, ces moyens thérapeutiques, désormais praticables par tout un chacun et donc « n'importe où et par n'importe qui », relèvent d'une simple pratique citoyenne et permettent, généralement, aux patients de retrouver leur place dans leur famille et dans la société.

Cependant, lorsque le risque de perte de bonne santé touche, non plus quelques individus, mais tout un collectif de personnes, au point de voir dépassés les

moyens de réponse disponibles au quotidien, on est contraint de recourir à la médecine de catastrophe.

Celle-ci vise à adapter les moyens aux besoins, au profit, non pas d'une victime isolée, mais du plus grand nombre. Le principe est d'identifier rapidement, les victimes « vraiment graves » qui vont devenir prioritaires pour l'application des soins et de les séparer des victimes moins lourdement atteintes et donc susceptibles d'être traitées plus tard. Catégorisation indispensable, mais qui implique aussi, hélas, l'abandon des « cas désespérés » soit, les victimes dont les lésions sont jugées irréversibles et les chances de survie pratiquement nulles.

C'est au plus tôt, sur le terrain, puis dans une structure *ad hoc*, le « Poste médical Avancé » PMA, l'« Hôpital de campagne », des médecins militaires que s'effectue cette démarche de base.

Dans les années 1985, un enseignement universitaire de médecine de catastrophe en a précisé les différents aspects : stratégiques, tactiques et logistiques. Les autorités politiques ont, par la suite, fixé un cadre réglementaire à ces interventions. Il s'agit des « Plans de secours » qui coordonnent secours et soins. Ces plans sont systématiquement mis en œuvre, même si, en pratique, le caractère très polymorphe des collectifs de victimes impose des dispositions spécifiques adaptées à chaque cause de catastrophe.

De plus, des exercices réguliers ainsi que la mise en place préventive des plans de secours à l'occasion de grands rassemblements (matches, concerts, festivals...), permettent, sous l'autorité préfectorale, l'entraînement des équipes d'intervention (sapeurs-pompiers, associations de secourisme, transporteurs sanitaires...) et de soins (SAMU,

services d'accueil des établissements hospitaliers) tout en contribuant à la sensibiliser la population.

Lorsque la cause de la catastrophe perdure, notamment dans le cas d'accidents causés par des radiations ou par des agents bactériologiques, les membres des équipes d'intervention sont susceptibles d'être eux-mêmes atteints et de devenir eux aussi des victimes, ce qui rend alors indispensable la mise en place de moyens de protection et de procédures sécuritaires, voire d'actions de décontamination.

De plus, l'aspect invisible et insaisissable de l'agent agressif peut perturber l'état psychologique des secouristes tout comme celui des victimes. D'où le recours à des Cellules d'Urgence Médico-Psychologiques (CUMP) susceptibles de limiter l'impact du stress ainsi engendré.

A l'échelon régional, les Agences Régionales de Santé - ARS- supervisent et coordonnent les actions médico-sanitaires et médico-sociales tandis que le ministère gère les renforts nationaux.

Initialement, la pandémie de COVID-19 a relevé de la médecine de catastrophe : régulation médicale du SAMU, indépendante de celle du quotidien (jusqu'à 2000 appels quotidiens à Toulouse), accueil délocalisé de proximité dans les centres d'accueils libéraux, interventions primaires et secondaires protégées, accueil suffisant en réanimation (en isolation), et aussi, soutien psychologique précoce aux soignants et aux intervenants. Le tout, sans implantation de PMA, sans objet en raison de la dispersion géographique des cas et du déroulement chronologique de la pandémie.

C'est, en fait, la dimension politique qui a, d'emblée, pris le dessus de ce qui est ainsi devenu une crise sanitaire.

Ne disposant pas d'un traitement étiologique, les politiques ont imposé pour tenter de ralentir la progression de l'épidémie, gestes barrières, port du masque, confinement, télétravail... Le déclenchement des secours n'étant pas nécessaire, le Plan Rouge, plan pré-hospitalier, n'a pas été déclenché, seul, le Plan Blanc, dispositions prises par les établissements d'accueil, a été utilisé et il s'est installé dans la durée et dans tous les établissements tant privés que publics. On a aménagé le maximum de structures de réanimation et de soins intensifs de façon à pouvoir accueillir tous les cas graves de COVID19 au détriment des structures qui permettaient, jusque-là aux établissements d'effectuer leurs activités de routine. Activités programmées, sacrifiées, alors même, qu'au bout de quelques semaines, il est clairement apparu que le nombre d'admissions en réanimation de malades atteints du COVID19, s'était effondré.

Les conséquences notamment psychosociales, à court ou moyen et probablement long terme se révèlent très préoccupantes. Soit, dépressions, tentatives d'autolyses, divorces, séparation, états de stress post-traumatique, autant de blessures invisibles de la COVID-19. Ainsi, malgré l'énorme élan d'entraide et de solidarité bénévole auquel nous avons assisté, apparaît une véritable « **confinopathologie** », à laquelle les plus fragiles, celles qui ont perdu leur emploi et les plus mal logés paient aujourd'hui le tribut le plus lourd. Après le déconfinement, et devant l'importance du prix à payer, on peut donc se poser la question du maintien de notre mode de vie « d'avant ».

Dernier point important, l'absence, pour l'instant, de tout débriefing. Certes, la pratique du retour d'expérience

(RETEX), n'est pas dans la culture politique des crises sanitaires et le nombre important de plaintes visant les autorités n'incite pas celles-ci à un examen critique des conséquences des décisions qui ont été prises. Pourtant, on ne devrait pas en faire l'économie et, pour intéressants qu'ils soient, les historiques tels que le livre du professeur Christian Perronne, « *Y-a-t-il une erreur qu'ils n'ont pas commise ?* » ne sauraient en tenir lieu. Non plus que le Ségur de la santé qui apparaît pourtant comme une « récompense » reconnaissant implicitement les inadéquations du monde de la Santé à ce type d'événement.

Avec, en France plus de 30 000 décès et 170 000 personnes infectées et avec, dans le monde, plus de 600 000 morts et plus de 14 millions de malades, cette pandémie constitue une **catastrophe à moyens dépassés totalement inédite**, dont, de plus, on a du mal, à l'heure où sont écrites ces lignes, à connaître l'issue.

Pourra-t-on un jour, comme on l'a fait après l'explosion de l'usine AZF à Toulouse, tirer au plan national et surtout mondial, de vraies leçons sanitaires de ce triste événement ?



Covid-19 et médecine d'urgence

Christian VIRENQUE

Professeur émérite Université Paul Sabatier

Barbara COMBES

Responsable de la Cellule d'Urgence Médico Psychologique (CUMP)

Julie OUDET

Praticien Hospitalier SAMU 31 pour la formation

Pierre ROUCOLLE

Praticien Hospitalier au SMUR

Après le tremblement de terre d'EL Asnam en 1980, l'explosion de l'usine AZF en 2001, les hôpitaux de Toulouse et leurs services d'urgence ont affronté un type de catastrophe dont les effets et les conséquences n'étaient plus présents dans nos mémoires, mais qui a ponctué pourtant l'histoire de l'humanité à de nombreuses reprises : les épidémies.

Le retour d'expérience de la prise en charge de l'épidémie COVID-19 par la médecine d'urgence toulousaine que l'on peut en faire conforte sa caractéristique de base, à savoir son adaptabilité aux circonstances. Comme lors des trois premières situations d'exception, l'imprévisible n'était bien évidemment pas prévu et la **planification stratégique** des équipes d'intervention pas davantage rédigée.

En effet, les dispositions NRBC réglementaires n'avaient anticipé ni l'ampleur de la vague virale, ni sa durée. Face à l'importance de la contamination, il est apparu, à Toulouse, comme ailleurs, que, d'emblée, le gradient entre les besoins et les moyens disponibles pour y faire face risquait d'être important et que l'épidémie pouvait devenir une catastrophe à moyens dépassés et ce pour une durée imprécisable.

Compte-tenu des conséquences physiopathologiques attendues (détresses respiratoires), le manque, lui, anticipé de ressources techniques (oxygène, respirateurs) et opérationnelles (lits, personnels) a impacté considérablement

les décisions des responsables. Le Plan Blanc traditionnel qui, logiquement, permet de gérer la catastrophe tout en continuant à assurer le fonctionnement de base du système de santé est apparu immédiatement comme inadapté. On a donc décidé d'une tactique inédite : consacrer l'ensemble des moyens « santé » aux victimes du COVID, en déprogrammant totalement l'activité quotidienne.

Le confinement imposé à partir du 17 mars a abouti, en fait, à dissimuler les pathologies en cours. Les patients qui en étaient atteints ayant une possibilité d'accès aux soins très limitée.

De plus, induite par un agent pathogène inconnu, un virus, ennemi invisible, la gestion de cette situation a été, dès le début, celle d'une **catastrophe mettant en jeu la santé, voire la vie des soignants** : en quelque sorte, les intervenants étaient victimes de la catastrophe ! La déficience grave des moyens de protection des personnels, moyens jamais utilisés auparavant, a pu être rattrapée et une formation accélérée mise en place.

Malgré l'absence de traitement étiologique, secouristes et soignants se sont fédérés et ont accompagné les différentes phases chronologiques de la lutte contre le COVID pendant plusieurs semaines.

Dans les premiers jours du mois de mars, la **régulation du SAMU 31** est submergée par un afflux d'appels, plus de 400 par jour ! Le délai d'attente au décroché dépasse 10 minutes. La situation est intenable aussi bien pour les répondeurs que les appelants. Une régulation spécifique est alors « inventée » : aménagement dans les salles de cours en centre de réponse, élaboration puis mise en place d'une formation spécifique à un système de réponse à 4 niveaux au profit de plus de 1800 étudiants en médecine volontaires, par ailleurs privés de stages. Démarrée le 13 mars, elle fonctionne 7 jours sur 7, de 7 heures à minuit. Au total, ce sont plus de 1000 personnes qui sont mobilisées ; outre les

étudiants en médecine et en santé, des élèves Assistants de Régulation Médicale (ARM) et des médecins généralistes s'inscrivent sur le planning. Ces personnes bénéficient d'une assurance souscrite par l'administration et, les étudiants en médecine reçoivent une petite indemnité.

La réponse est décomposée en 4 niveaux. Le niveau 1 est celui des appels « a priori ». Le niveau 2 apporte des précisions pour les personnes présentant des manifestations cliniques légères. Dans les cas plus sérieux, ce sont des médecins spécialisés prennent en compte l'appel (niveau 3). Au niveau 4, un superviseur, urgentiste du SAMU, a en charge le dispatching de la salle. Cette régulation COVID a traité jusqu'à plus de 2000 appels par jour et fait disparaître les temps d'attente. Elle sera « exportée » dans un certain nombre de SAMU et diffusée sur les réseaux sociaux et une Dropbox. Dès le début avril, le nombre d'appels et de dossiers revient à la normale. La cellule COVID est inactivée.

Cette régulation COVID, indépendante de la régulation habituelle, s'est articulée avec les accueils COVID mis en place par la plupart des mairies avec les médecins locaux, ceux des groupes Whatsapp : « Bénévoles Covid Pyrène » et « Corona Psy CUMP ».

Outre la réponse téléphonique, il est mis en place un **système d'évaluation sur le terrain**. Un médecin généraliste part à bord d'une voiture légère conduite par un ambulancier SMUR et équipée d'un matériel d'urgence. Cette « VL-MG » effectue un tri sur place puis décide de l'éventuelle hospitalisation et du vecteur retenu.

Le SMUR se diversifie. Une équipe dite « VL JUNIOR » composée de jeunes médecins urgentistes thésés, en formation fonctionne pendant 2 mois. Plusieurs équipes de transferts sont déployées. Une équipe paramédicalisée « TIHP » (Transport Inter-Hospitalier Para-

Médicalisés) pour les patients ayant une seule défaillance, non intubés et stables au plan hémodynamique. Deux équipes médicalisées « TIM » armées par des médecins extérieurs au SAMU (anesthésistes du privé, anciens internes du SAMU...) pour les patients graves, embarqués dans les Ambulances de Réanimation (AR). En tenue protégée contexte COVID, (Equipement Protégé Individuel comprenant sur-blouse, charlotte, masque, gants, lunettes), les ambulanciers privés, les équipages sapeur-pompiers des Véhicules de Secours Aux Victimes (VSAV), les secouristes de l'Association Départementale de la Protection Civile (ADPC) transportent les malades dans les établissements hospitaliers publics et privés où un référent COVID gère l'admission. Ce dispositif a perduré plusieurs semaines. Il a fonctionné plus de 300 fois par jour puis a diminué alors pour laisser place aux pathologies classiques devenues prépondérantes, en particulier douleurs thoraciques.

Quant aux **hélicoptères**, un aménagement est réalisé pour protéger la zone pilotage. Ils effectuent quelques transferts inter-hospitaliers et leur activité se maintient: une vingtaine de vols par semaine.

En retour de mission, les opérations de désinfection des divers vecteurs se révèlent très chronophages.

De façon innovante, à trois reprises, **des avions** militaires et civils ont transporté, à Blagnac, 18 patients provenant d'hôpitaux surchargés du grand Est. Des équipes « hors cadre » du SAMU ont pris en compte ces malades pour les diriger dans des services d'accueil privés et publics de la zone Ouest de la région Occitanie.

L'arrêt des activités programmées a largement permis l'accueil tant en réanimation qu'en hospitalisation classique. Ces **hospitalisations** se sont effectuées au CHU dans 55% des cas. Quand aux établissements privés, ils reçoivent les patients COVID dans les mêmes conditions que celles du CHU. Dès la fin du mois d'avril, toutes les activités

« COVID » ont considérablement diminué, permettant aux personnels un rythme de vie plus adapté et la possibilité de récupérer. Leur moral avait été fortement soutenu par de nombreux témoignages de sympathie du public.

Comme au cours de tous les types de catastrophe, il y a eu aussi des **blessures silencieuses et invisibles médico-psychosociales** de la population confinée chez elle, dans les EHPAD et les services de psychiatrie du CHU et de l'hôpital Marchant. Une nouvelle pathologie est apparue, la confinopathologie, conséquence de la peur face au virus pour soi et pour les autres, des perturbations de la vie scolaire, de la crainte du chômage et de la perte de liberté. Inquiétudes, colères, dépressions, violences conjugales, tentatives de suicide et décompensations de pathologies préexistantes se sont multipliées avec une grande ampleur, y compris chez les soignants souvent épuisés physiquement.

Un **dispositif de Soutien Psychologique et Traumatique (DSPT)** a été mis en place pour l'Occitanie, coordonné par la Cellule d'Urgence Médico-Psychologique (CUMP) sous l'autorité de l'Agence Régionale de Santé (ARS). Les associations de secourisme (Croix-Rouge, Ordre de Malte, Association Départementale de la Protection Civile...), les soignants des services de psychiatrie, le Service de Santé des Armées (SSA), les réservistes, le rectorat ...ont apporté une aide significative à ce dispositif.

En réponse à plus de 1000 appels, des réponses téléphoniques ont été données à un n° dédié par des répondeurs professionnels.

Des interventions ambulatoires ont eu lieu grâce aux véhicules et ambulanciers du SAMU. Le soutien psychologique a été assuré dans les EHPAD, auprès des pensionnaires comme de leur famille et du personnel, tous en grand besoin. De même, une attention particulière a été

portée aux patients consultants et hospitalisés dans les structures d'hospitalisation publiques et privées.

Citons, enfin, l'action de l'Association des Carabins Toulousains pour le Rugby (ACTR) qui a assuré en ville, bénévolement, de nombreuses missions sociales.

Au total, nous avons eu affaire à une catastrophe hors norme, vite transformée en crise sanitaire. Le confinement, imposé par les autorités, a créé des blessures psychologiques invisibles et évolutives, en quelque sorte iatrogéniques, qui majorent et continueront de majorer dans le temps les effets somatiques de la pandémie. Pour y faire face, la médecine d'urgence et, plus généralement, le système de santé ont su s'adapter et innover. Malgré le gradient, heureusement étalé dans la durée entre des besoins sanitaires considérables et des moyens limités, il n'a pas été nécessaire de procéder à un tri et une sélection des patients, démarche qui est, pourtant, à la base de la stratégie face à une situation de catastrophe.

L'apport de Claude Bernard à la physiologie et la pensée médicales

Jean Paul BOUNHOURE *

Professeur Honoraire à l'Université Paul Sabatier

Membre de l'Académie Nationale de Médecine

Dans les années 1840 débute la carrière scientifique d'un chercheur et d'un médecin exceptionnel qui jouera un rôle déterminant dans l'histoire de la médecine et des sciences. Claude Bernard formulera en quelques années les principes généraux de la physiologie moderne qui devint sous son impulsion une science rigoureuse fondée sur des règles fondamentales de l'expérimentation animale et humaine. Il a ouvert une ère nouvelle dans l'histoire de la biologie et de la médecine. Claude Bernard tirera de ses travaux de recherche et de ses découvertes des conclusions qui feront sortir la médecine de l'empirisme et des raisonnements théoriques pour publier les bases d'une médecine scientifique. Ses découvertes ont ouvert de nouveaux domaines, et ses idées novatrices ont été particulièrement fécondes. Parmi plusieurs dizaines de publications aux Académies de Sciences et de Médecine, des dizaines de publications au Collège de France dont la diversité souligne le champ très large de ses réflexions et de ses recherches, nous retiendrons les travaux suivants qui contribuent à la pérennité de ses œuvres :

- sa définition du milieu intérieur : il fut le premier précurseur du concept appelé en 1932 par Cannon l'homéostasie, système complexe qui permet au corps humain de maintenir la régulation d'éléments principaux, le degré d'hydratation, la chaleur animale, le taux d'oxygène dans le sang, des constantes biologiques essentielles. La constance du milieu intérieur est la condition d'une vie normale, libre et indépendante. Le milieu intérieur crée par l'organisme est spécifique à chaque être vivant.

- La fonction glycogénique de foie. Il découvre du sucre dans le sang de chiens nourris exclusivement de viande. Les hydrates de carbone ne proviennent pas obligatoirement des substances ingérées. Son expérimentation sur le rôle du foie dans l'organisme est déterminante : stocké sous forme de glycogène le sucre est libéré en fonction des besoins de l'organisme. Cette découverte est le résultat de travaux expérimentaux remarquables qui sont une étape essentielle dans la connaissance du métabolisme des hydrates de carbone.

- Après avoir rappelé toutes les théories scientifiques ayant tenté de définir la vie, son origine, son évolution, il a clairement montré que le vivant est caractérisé par un certain nombre de fonctions. L'édifice organique du vivant est le siège de phénomènes chimiques de combustion et de destructions organiques.

- Bien d'autres publications sont remarquables, le rôle du sympathique dans la vasomotricité, l'intoxication oxycarbonée, les effets du curare, l'anesthésie, les transfusions intra-artérielles etc...

Claude Bernard est né à Saint-Julien dans le département du Rhone. Son père, vigneron, possédait une petite propriété dans le Beaujolais près de Villefranche sur Saône. Issu d'une famille aux revenus modestes, C. Bernard garda un profond attachement pour cette maison simple et pittoresque. Il fit ses études primaires à l'école du village mais en plus le curé lui donne des leçons de latin et de calcul. Ses parents l'envoyèrent au collège de Villefranche jusqu'à l'âge de 16 ans. Travailleur et appliqué, consciencieux, il échoua tout de même au baccalauréat. Désireux de gagner sa vie il trouva un emploi près de Lyon chez un pharmacien qui lui assura le logement et la nourriture. Comme préparateur il portait les médicaments à l'Ecole Vétérinaire pour soigner les animaux malades. Il avait été chargé de la préparation de la thériaque,

composition faite de produits divers, le plus souvent gâtés. Il entra en conflit avec le pharmacien à propos de l'utilité et de la dangerosité de cette composition dont il doutait de l'efficacité et de l'innocuité. Ces faits peuvent expliquer les doutes que Claude Bernard avait sur la médecine de son époque. Il songeait à une carrière plus brillante d'auteur dramatique et il fit représenter à Lyon un vaudeville Rose du Rhône qui eut un certain succès. Il composa une tragédie, un drame en cinq actes Arthur de Bretagne, qu'il soumit à un critique parisien, Saint Marc Girardin et il partit pour Paris. Ce critique lui conseilla d'abandonner la voie de la composition de choisir un autre métier, de poursuivre ses études et de faire la médecine. Il reprit ses études, eut un succès au baccalauréat, put alors s'inscrire à la Faculté de Médecine. Reçu à l'externat, il entra d'abord dans le service de Magendie à l'Hôtel Dieu. En 1839 il fut nommé Interne des Hôpitaux entra dans le service de Rayer puis put poursuivre son internat dans le service de Magendie, personnage éminent, titulaire de la chaire de Médecine expérimentale qui était aussi Professeur au Collège de France. L'influence de Magendie sur la carrière de Claude Bernard fut considérable et dès le début de son stage il considéra son patron comme un grand scientifique. Au cours d'une séance de dissection, voyant l'habileté, les connaissances de C. Bernard, Magendie le prit comme préparateur au Collège de France et c'est ainsi qu'il entra dans cet établissement où il devint plus tard un maître éminent. En 1842, Claude Bernard fit paraître sa première publication, « Recherches anatomiques et physiologiques sur la corde du tympan ». Il soutint sa thèse de médecine sur le rôle du suc gastrique dans la nutrition, ayant fait de nombreuses études sur la digestion en utilisant une fistule gastrique chez le chien. Il se présente en 1844 à l'agrégation section anatomie et physiologie mais il ne fut pas nommé. Cet échec fut heureux car C. Bernard décida alors de s'adonner tout entier à la recherche physiologique et de se

consacrer sans relâche à l'expérimentation. Il eut une activité scientifique intense avec de très nombreuses publications. A partir de 1848, il rapporte des travaux majeurs sur les aspects chimiques de la digestion. Il réussit à prélever du suc pancréatique chez le chien et montra que cet organe jouait un rôle majeur dans la digestion des graisses. Il étudia les effets des substances toxiques et médicamenteuses sur le corps animal, le mécanisme de l'empoisonnement par l'oxyde de carbone qui bloque la fonction respiratoire des globules rouges en chassant l'oxygène de l'hémoglobine. Surtout il fit de nombreuses expériences avec le curare démontrant qu'il abolissait les mouvements en agissant sur la jonction neuro-musculaire.

Il eut une carrière universitaire très brillante dont les étapes principales sont sa nomination en 1854 à la chaire de physiologie générale de la Sorbonne, en 1855, sa nomination de Professeur au Collège de France et en 1854 son élection à l'Académie des Sciences, suivie de son élection à l'Académie de Médecine en 1861. L'Académie française l'accueille dans ses rangs en 1868 et par décret du gouvernement il devint sénateur en 1869.

Il fut comblé d'honneurs à l'étranger : Académie des sciences de Berlin et de Saint Petesbourg, Société scientifique royale de Londres, Académie des Sciences de Vienne. Resté très modeste il demeurait très abordable par ses étudiants, toujours disposé à leur apporter des éclaircissements. Hélas, sa vie familiale ne fut pas une réussite. Il avait épousé Fanny Martin, fille de médecin, qui était hostile à ses travaux sur l'animal. Elle eut souhaité que son mari exerçât auprès d'une clientèle riche et respectable et attendait des revenus importants. Sacrifiant pour ses recherches sa vie de famille il creusa entre son épouse et lui un fossé qui ne devait jamais se combler. Très aigrie, l'accusant de vivisection, du sacrifice inutile d'animaux, elle rendit sa vie de couple impossible et ils se séparèrent en 1869. Il se lia par la suite avec une de ses patientes, madame

Raffalovich qu'il soignait avec le Professeur Richet. Auditeur libre aux cours de physiologie du Collège de France elle était un personnage remarquable et séduisant dont la culture littéraire et scientifique, l'amitié, devaient le soutenir jusqu'à ses derniers moments.

En 1865 des ennuis digestifs à type d'entérite, associés à une atteinte de son état général l'écartèrent de son laboratoire et il alla se rétablir dans sa maison natale dans le Beaujolais. C'est pendant sa longue convalescence qu'il acheva son œuvre princeps, « L'introduction à l'étude de la Médecine expérimentale. »

Aux vacances de 1877, il partit comme il le faisait chaque année pour Saint Julien, ce qui lui donnait l'occasion d'écrire, de travailler dans le calme de la campagne et des vignobles du Baujolais. Maladie et solitude lui permirent de réaliser son œuvre princeps physiologique et philosophique. « Le temps de réfléchir m'avait manqué la maladie m'a permis de retracer ce que j'avais conçu et de commencer une ère nouvelle ». En Décembre dans son laboratoire désuet du Collège de France il prit froid. La fièvre s'installa et il se plaignait de céphalées violentes et de frissons très éprouvants. Ses forces déclinèrent rapidement l'obligeant à rester alité. Il reçut le Père Didon un jésuite fidèle très assidu à ses cours et travaillant dans son laboratoire. Il lui aurait dit « mon Père par mes travaux je n'ai jamais voulu porter la moindre atteinte à la religion. » Claude Bernard s'éteint le 10 Février 1878, et c'est D'Arsonval son élève et ami qui annonça aux membres de l'Académie son décès. On a écrit « En suivant la voie physiologique, Claude Bernard avait la ferme conviction de travailler au perfectionnement de la médecine. »

Dans l'histoire de la pensée médicale revenons sur les apports de Claude Bernard. L'un de ses mérites est d'avoir créé le concept de milieu intérieur, assurant l'autonomie des êtres vivants vis-à-vis des conditions extérieures. « C'est le

milieu de vie de tous nos tissus, le liquide dans lequel baignent toutes les cellules et dans lequel circulent tous les signaux permettant le contrôle de nos principaux organes. » Ce milieu intérieur représente un véritable tampon entre l'environnement variable voire agressif et les tissus qui ont besoin de conditions définies pour vivre. Sa constance est un ajustement physicochimique permanent sollicité par les variations continues du milieu extérieur. Les variations externes sont à chaque instant compensées et équilibrées. Il permet une adaptation permanente et dynamique de l'organisme considéré comme un tout. Ses variations sont neutralisées par les régulations qui assurent sa constance. Son action permet les conditions nécessaires à la vie de l'organisme, l'hydratation des tissus, l'oxygène, la thermo-régulation, les réserves, les sécrétions hormonales qui sont adaptées en permanence.

Proposant une définition des caractéristiques de la vie, Claude Bernard fait un long rappel des définitions antérieures partant d'Aristote mais citant surtout Bichat dont la définition avait eu un grand retentissement et qui était acceptée par le monde scientifique et médical ; « La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort, ce qui est vivant mourra, ce qui est mort a vécu. » C'est en fait plus qu'une définition une constatation fondée sur le bon sens. Pour C. Bernard deux ordres de phénomènes caractérisent le vivant : la création vitale, système d'organisation complexe et la mort, phénomène de destruction organique. La vie comporte un double mouvement interne de composition et de décomposition général et continu. Cinq caractères généraux des êtres vivants caractérisent la vie :

- l'organisation, résultat d'un mélange de substances complexes réagissant les unes sur les autres ;
- la génération, la faculté de se reproduire ;
- la nutrition, trait distinctif caractéristique de la vie, un courant de matière traverse l'organisme le renouvelle de sa substance et réalise une continue mutation des particules

qui constituent l'être vivant. Cette rénovation est insaisissable nous en voyons le début et la fin.

- L'évolution, trait remarquable qui est un changement continu des tissus et des fonctions, mutation qui apparaît, s'accroît et favorise la mort.

- La vie est un conflit, ses manifestations résultent de l'intervention de deux facteurs : des lois pré établies qui règlent les phénomènes de composition dans leur succession, leur harmonie et des conditions physicochimiques déterminées qui sont nécessaires à l'apparition du phénomène vital.

On peut décrire trois formes de vie : la vie latente non manifestée pour les végétaux et certains animaux, la vie oscillante à manifestations variables dépendant du milieu extérieur avec la nécessité de réserves, la vie constante mais transitoire, à manifestations indépendantes du milieu extérieur.

L'introduction à l'étude de la médecine expérimentale expose les principes méthodologiques de l'expérimentation. C'est un des ouvrages majeurs de la philosophie scientifique du XIXème siècle qui analyse le raisonnement expérimental et montre les rôles respectifs des idées, de l'intuition, de l'observation, souligne le rôle du doute et du jugement critique des résultats. L'expérience scientifique doit servir à contrôler des hypothèses. Chez les êtres vivants les faits physiologiques sont soumis à un déterminisme inflexible aussi rigoureux que celui des faits physiques et chimiques comme pour les corps bruts. Les conditions d'existence de tout phénomène sont déterminées de manière absolue. La science a le privilège de nous apprendre ce que nous ignorons en substituant la raison et l'expérience au sentiment, mais en nous montrant les limites de nos connaissances actuelles. La physiologie est une science indépendante régie par un déterminisme absolu. La médecine scientifique ne peut progresser que par la voie

expérimentale, c'est-à-dire par l'application immédiate et rigoureuse du raisonnement aux faits que l'observation et l'expérimentation fournissent. La médecine expérimentale n'est rien qu'un raisonnement à l'aide duquel nous soumettons nos idées à l'expérience des faits mais les vérités de la science ne sont que partielles et provisoires nos connaissances n'étant que temporaires.

« La médecine est dans les ténèbres de l'empirisme, le merveilleux et la superstition y jouent un grand rôle, il faut soumettre l'autorité des hommes à celles de l'expérience et de la nature ». Seule l'expérience peut permettre de corriger des théories et les conceptions sans fondement scientifique fruits de l'imagination.

Au terme d'une étude biographique et du rappel des œuvres de Claude Bernard on a souvent posé la question, fut-il un grand médecin ? Il faut rappeler qu'il ne pratiqua la clinique et la thérapeutique qu'au cours de ses fonctions d'interne et d'assistant au tout début de sa carrière et ce fut une expérience trop brève pour autoriser un jugement. Mais ce qui est certain c'est qu'il souhaitait l'union étroite entre la médecine clinique et la recherche expérimentale. Paul Bert son élève et successeur au Collège de France, dans son éloge funèbre, a conclu en disant : « Il n'a pas fait de la médecine, il a fait la médecine. »

Histoire de la Cardiologie à Toulouse (2020)

Pr Jean Paul BOUNHOURE

Professeur Honoraire à l'Université Paul Sabatier*

Membre de l'Académie Nationale de Médecine

Pr Michel GALINIER

Pôle cardiovasculaire et métabolique - Hôpital Rangueil - Toulouse

Le terme de Cardiologie fut employé pour la première fois par Christopher Lawrence en 1847. Cet auteur englobait dans cette dénomination le diagnostic et le traitement des maladies du cœur et des vaisseaux. Ce cadre fut élargi plus tard à l'anatomie, la physiopathologie, les pathologies et toutes les méthodes d'exploration de l'appareil cardiovasculaire. Mais la discipline n'est pas née à cette date et ce serait faire injure à d'éminentes personnalités médicales que d'ignorer leurs travaux magistraux, bien antérieurs, sur les maladies du cœur et des vaisseaux.

Les Fondateurs de la Cardiologie française

En se limitant aux auteurs Français, Vieussens, Sénac, Corvisart, Laennec furent des précurseurs. Mais sans les avancées technologiques survenues au cours des cent cinquante dernières années, la cardiologie n'aurait pas atteint son prodigieux développement actuel. L'essor des techniques d'exploration, une meilleure connaissance de la physiologie cardiaque, les acquisitions de la biochimie moléculaire et de la pharmacologie, l'épanouissement de l'imagerie, ont donné une accélération vertigineuse à la discipline. Les grands noms qui ont profondément marqué la Cardiologie française sont Bouillaud, Potain, Marey, Vaquez. Le plus éminent et le plus connu des cardiologues Français fut pendant longtemps, Charles Lauby qui consacra des travaux remarquables à

l'angine de poitrine, l'hypertension artérielle, aux malformations congénitales. Ce sont les travaux, les livres et la renommée de C. Laubry qui ont guidé la vocation de Paul Meriel. Une Histoire de la Cardiologie Toulousaine, c'est en fait plusieurs histoires à la fois, celle de la naissance de la discipline dans la ville rose aux environs de 1938, son expansion en plus de 50 ans dans les deux Centres Hospitalo-Universitaires toulousains et dans un établissement privé la Clinique Pasteur et celle des personnalités qui l'ont animée. Cette émulation entre les divers établissements avec des équipes très riches en personnalités talentueuses, a placé la Cardiologie Toulousaine à un très haut niveau d'excellence comme en témoignent les classements publiés chaque année dans la Presse.

Les Fondateurs de la Cardiologie Toulousaine

Paul Meriel

Paul Mériel fut incontestablement, le socle sur lequel s'est construit la cardiologie Toulousaine. Issu d'une famille médicale, il avait fait des études brillantes, gravissant rapidement les échelons de la carrière universitaire : à 38 ans, il était nommé Médecin des Hôpitaux et Professeur Agrégé de Médecine. Après une formation neurologique, il décida de se consacrer à la Cardiologie et il accomplit sa spécialisation à Paris, dans le Service du Maître Parisien incontesté de la cardiologie mondiale, Charles Laubry. Il s'attacha rapidement à l'étude de l'électrocardiographie, technique en plein essor, s'intéressant tout particulièrement aux troubles de la conduction et aux diverses arythmies. Paul Mériel était un homme modeste, simple, froid au premier abord mais chaleureux par la suite, très fidèle dans ses amitiés. C'était un excellent clinicien et la finesse de son oreille lui faisait découvrir à l'auscultation des souffles diastoliques et des bruits de galop qui avaient échappé à l'examen de ses assistants. Elu Vice Président de la Société Française de

Cardiologie et du Premier Congrès Mondial de Cardiologie en 1950, il avait eu l'honneur de prononcer de nombreux discours qu'il avait trouvés contraignants. P.Mériel avait une passion pour la vectocardiographie, technique tombée aujourd'hui en désuétude, dont il possédait toutes les finesses, ce qui lui permettait de mieux interpréter les ECG difficiles. Esprit curieux, il portait une attention particulière aux troubles électrolytiques apparus dans l'insuffisance cardiaque, à la pathogénie des œdèmes et il fit faire une thèse à son élève fidèle, Fernand Galinier sur le rein cardiaque. P. Meriel avait une vision claire de l'avenir de la médecine : il avait saisi l'importance des explorations physiologiques et métaboliques dans la pathologie cardiaque. Véritable précurseur, il organisa avec une lucidité louable son service de Clinique Médicale et Cardiologique en différents secteurs bien différenciés. Le nombre croissant de patients atteints de problèmes néphrologiques incita P.Meriel à individualiser un Pavillon d'hospitalisation, le Pavillon Rayer. Dès 1952, P.Meriel avait organisé un secteur de soins intensifs où les patients étaient placés sous surveillance électrographique continue. Ce fut une avancée majeure, c'est là que se faisaient les réductions de fibrillation auriculaire ou ventriculaire par choc électrique externe, qu'étaient hospitalisés les patients atteints d'infarctus les plus graves.

A son départ à la retraite, en Septembre 1970, au cours d'une réunion regroupant ses élèves, ses nombreux amis et ses successeurs, Paul Mériel, très ému, fit un bref discours plein de sagesse et d'humanité, remerciant l'ensemble de ses collaborateurs, expliquant la fierté qu'il avait d'avoir contribué à la nomination de trois agrégés, Jean Michel Suc, Michel Salvador et moi-même. Il souhaitait vivement la nomination future de son fidèle collaborateur Fernand Galinier.

Pierre Calazel

Calazel est la personnalité brillante, séduisante, internationalement reconnue, qui fut à l'origine d'une cardiologie novatrice et résolument moderne, fondée sur la confrontation des données cliniques et les données de toutes les techniques d'exploration, permettant de mieux fixer les traitements et les indications opératoires des patients. Après son Internat et son clinicat dans le service du Professeur Roques, bénéficiant d'une bourse de recherches et d'études du CNRS, il partit aux Etats-Unis en 1947. Il travailla avec deux personnalités importantes de la Cardiologie américaine d'alors, au John Hopkins Hospital, à Baltimore, dans les Services de R.J.Bing et d'Hélène Taussig, la plus grande spécialiste mondiale des cardiopathies congénitales. R.J. Bing était professeur de Physiologie à la Columbia University of New York. Poursuivant de nombreux travaux en Physiologie cardiovasculaire, R.J.Bing demanda à Pierre Calazel de pratiquer de multiples explorations hémodynamiques complétées par des études angiographiques, dans les diverses cardiopathies valvulaires post rhumatismales. Ayant mis au point la technique de mesure du débit coronaire, technique minutieuse et difficile, Pierre Calazel fut un des premiers à étudier le métabolisme du muscle cardiaque.

Au John Hopkins Hospital consultait une personnalité exceptionnelle : la « Mère de l'étude des Cardiopathies Congénitales », Helena Taussig. P. Calazel avait été fortement impressionné par la culture, l'intelligence et les connaissances dans ce domaine, de cette remarquable cardiologue. Elle travaillait avec le grand chirurgien Blalock qui exigeait, avant toute opération, des indications précises sur le type de malformations. P.Calazel assistait comme Fellow de recherche aux réunions médico-chirurgicales toujours très fructueuses. Doté d'un sens pédagogique exceptionnel, P Calazel, dès son retour à Toulouse, organisa toutes les semaines des réunions similaires. Il créa et dirigea avec brio un Service d'exploration des maladies cardiovasculaires qu'il réussit à faire équiper

d'appareillages modernes et performants. Il y pratiqua les premiers cathétérismes du cœur droit à Toulouse. C'était un organisateur, un maître remarquable qui sut attirer autour de lui un groupe d'élèves lui vouant une admiration sans bornes, lui étant liés de manière indéfectible. Chef d'école talentueux, toujours disponible pour guider son équipe, il a toujours encouragé ses collaborateurs à aller de l'avant. C'est avec enthousiasme que nous assistions aux réunions très enrichissantes fondées sur la confrontation des données cliniques, hémodynamiques, angiographiques, et permettant de porter avec l'équipe du Professeur Enjalbert, les indications chirurgicales. Dans un service, nous pratiquâmes plus de mille cathétérismes du cœur droit, des centaines d'angiocardiographies globales ou sélectives pour les diverses cardiopathies acquises ou congénitales. En plus de la routine, il conservait un intérêt particulier pour le métabolisme du cœur et le débit coronaire. L'hypertension pulmonaire des sténoses mitrales, l'étude des cardiopathies congénitales de l'adolescent et de l'adulte permirent des publications originales de son équipe à la Société Française de Cardiologie ou au Congrès Européen de Cardiologie.

L'essor de la chirurgie cardiaque incita les cardiologues à explorer le cœur gauche et plusieurs techniques virent le jour. Le cathétérisme artériel rétrograde couramment pratiqué dès 1970 permit de porter des indications de la chirurgie valvulaire aortique. L'angiographie sélective coronaire, soit par voie humérale, soit par voie artérielle fémorale rétrograde avec des cathéters préformés devint une exploration de routine, pratiquée des centaines de fois dans le laboratoire d'hémodynamique de P.Calazel. Ce fut un progrès majeur pour fixer les indications de la chirurgie coronaire.

Autres personnalités

Pour clore ce rappel de la Cardiologie au CHU de Purpan il faut citer quelques cardiologues :

- En premier, **Fernand Galinier**, médecin accompli, cardiologue d'une activité débordante doté d'une capacité de travail impressionnante. Clinicien remarquable et thérapeute avisé, il a organisé et animé à Toulouse de nombreuses réunions de Formation Médicale Continue. Ce fut un grand médecin consultant apprécié de tous et talentueux. Il avait étudié le débit rénal dans l'hypertension artérielle, l'hibernation, l'insuffisance rénale aigue. Sa thèse sur le rein cardiaque est un travail original qui lui valut de nombreuses félicitations. Ami généreux, fidèle, homme de foi, méritant l'estime de tous, c'est avec une immense joie que nous le vîmes accéder au Titre de Professeur agrégé de Médecine interne dans le Service du Professeur Ribaut.

- On ne peut évoquer l'Histoire de la cardiologie Toulousaine sans parler de l'extraordinaire personnalité de **Jean Cassagneau**, cardiologue de l'équipe du Professeur J.Tapie en Médecine Sud. Jean était un cardiologue très cultivé, formé à Paris. Il pratiquait avec une grande habileté toutes les formes de cathétérisme cardiaque droit et gauche. J.Cassagneau était doté d'une force de caractère, d'un courage qui ont marqué toute sa vie. Opposant de la première heure au régime de Pétain, il eut une conduite courageuse et exemplaire se faisant remarquer par des faits très louables de résistance pendant l'occupation allemande. Très ferme dans ses convictions de chrétien, grand amateur de sport, il était l'animateur de nos réunions de travail chez Pierre Calazel. Son fils Bernard et son petit fils prolongent cette dynastie cardiologique brillante avec un grand succès à la Clinique Pasteur.

- **Le Professeur P. Dardenne** succéda au CHU de Purpan au Professeur Paul Mériel, en 1970. Sa formation médicale avait été initialement neurologique et il avait été un élève du Professeur Riser. Celui-ci l'avait orienté vers des recherches sur l'Hypertension Artérielle qu'il devait poursuivre en Allemagne dans le Service du Professeur Fahr. Mais la guerre

survint et P.Dardenne, fit un stage prolongé dans le service du Professeur J.Lenègre à l'Hôpital Boucicault. A Toulouse, il avait la responsabilité d'un Service de Médecine Interne à l'Hôpital de la Grave. Il s'intéressa rapidement à la cardiologie du sujet âgé et aux techniques d'explorations non sanglantes du cœur. C'était une personnalité très originale, très attachante : très bon pédagogue, il était célèbre à l'Internat pour des accès de colère brefs et tonitruants, mais éphémères, suivis de phases d'une très grande gentillesse à l'égard de ses collaborateurs. Arrivé en Médecine Nord, il sut s'entourer d'une équipe très soudée et rapidement performante avec M.Salvador, J.Marco, JJ.Couderc, Simone Delsol et de jeunes collaborateurs très dévoués et compétents que nous ne pouvons pas tous citer.

- **Le Professeur Michel Salvador** fut un des chefs de clinique les plus éminents du Professeur Meriel. Il joua un rôle prépondérant dans l'organisation des soins intensifs, de la réanimation cardiaque. Médecine Nord vit l'épanouissement d'une Cardiologie moderne et Michel en fut un des acteurs principaux. Il vécut les débuts de la réanimation, la pratique des chocs électriques pour les arythmies auriculaires et ventriculaires, l'implantation des pace makers. Médecin réfléchi, exigeant, il avait publié sur les altérations électrolytiques constatées dans l'évolution de l'insuffisance cardiaque, les hypo et hyperkaliémies, les effets secondaires des traitements diurétiques. Il s'orienta vers l'étude de la maladie hypertensive, fit des publications remarquables sur les hyperaldostéronismes primaires. Devenu Professeur de Thérapeutique en 1977, à la tête d'un service de Médecine Interne et d'Hypertension Artérielle, il fut élu au Conseil d'Administration de la Société Française d'Hypertension artérielle. Il devint un chef d'école estimé dispensant un enseignement empreint de rigueur, de bon sens et de sagesse. Avec son élève et ami Bernard Chamontin, il participa très

activement aux travaux de la Société d'Hypertension artérielle dont Bernard devint le Président.

En synthèse, la Clinique Médicale Nord du Professeur Paul Meriel, où était localisé le premier Service de cardiologie de Toulouse, fut le berceau pour notre Université, de la cardiologie moderne.

Toute l'équipe du Professeur P.Mériel a participé à l'épanouissement de la discipline. C'est dans l'unité de soins intensifs que furent institués les débuts de la réanimation cardiaque, la surveillance électrocardiographique et hémodynamique continue des patients hospitalisés à la phase aigüe d'un infarctus. Surtout la détection rapide des arythmies nous permit de pratiquer les premiers chocs électriques réalisés à Toulouse pour réduire les tachycardies ou fibrillations ventriculaires en extrême urgence. Pour les patients atteints de blocs auriculo ventriculaires, l'utilisation d'un entraînement électrosystolique par sonde endocavitaire fut un progrès extraordinaire.

Dans le Service de P.Meriel nous eûmes la possibilité et le privilège d'étudier les effets de nouvelles classes thérapeutiques qui ont bouleversé le traitement des principales cardiopathies : le Propranolol, premier bêtabloquant mis sur le marché, de nouveaux diurétiques, Furosémide, Thiazidiques, l'Aldactone qui ont transformé le traitement des patients atteints d'insuffisance cardiaque. Plus de 200 patients atteints de sténoses mitrales, de lésions aortiques, 45 patients atteints de péricardites constrictives furent confiés au PR Enjalbert. Dès 1950, le Service de Médecine Nord placé sous l'autorité du Professeur Meriel contribua largement à l'essor du service de Chirurgie Cardiaque de l'Hôpital de Purpan.

La Cardiologie au Pavillon SENAC

Nommé Professeur de Cardiologie Clinique et expérimentale, P.Calazel prit ses fonctions dans un pavillon nouvellement

construit, portant le nom d'un des premiers cardiologues français, Jean Baptiste Sénac. L'équipe était constituée de deux maîtres de conférence (P.Bernadet et moi-même), de deux chefs de Clinique, les Docteurs Jean Marie Fauvel et Jean Pierre Donzeau.

Ce service de cardiologie nouvellement créé comportait, deux ailes d'hospitalisation, un service de soins intensifs de six lits. Nous disposions d'une salle d'explorations échocardiographiques, technique débutante, en plein essor qui allait s'imposer comme un moyen majeur d'investigation une salle réservée aux épreuves d'effort et une salle d'électrophysiologie. Une excellente ambiance régnait au Pavillon Sénac, c'était les débuts du plein temps hospitalier.

JM. Fauvel s'occupait des soins intensifs. JP Donzeau, passionné par les arythmies réalisa les premiers enregistrements endocavitaires permettant l'étude physiopathologique des divers troubles du rythme. L'interprétation des angiocardiographies, des coronarographies, des arythmies complexes était réalisée à la réunion médico chirurgicale du mercredi matin. Nous manquions de lits, de locaux, de matériel mais confiants dans la réalisation de projets annoncés, nous attendions avec impatience l'ouverture de l'Hôpital de Rangueil et la création d'un grand Service de Cardiologie.

Les chirurgiens cardiaques

Le Pionnier de la Chirurgie Cardiaque fut à Toulouse le **Professeur André Enjalbert**, Chef de Clinique Chirurgicale et du Cancer de 1946 à 1950, Chirurgien des Hôpitaux en 1956, il devint Professeur Agrégé de Clinique Chirurgicale en 1958. Intégré dans l'équipe du professeur Joseph Ducuing, celui-ci le dirigea rapidement vers la chirurgie cardiovasculaire ; il se forma dans cette discipline à Lisbonne, puis au cours de divers stages aux Etats-Unis à Atlanta, à l'Emory University, à Philadelphie auprès du Pr Gibbon et à

Chicago auprès du Pr Potts. Il revint plusieurs fois aux Etats unis compléter sa spécialisation dans les services du Pr Lillehei, à la Mayo Clinic auprès du Pr. Kirklin et à Houston auprès du célèbre Professeur De Bakey.

Après avoir fait beaucoup de chirurgie vasculaire, A. Enjalbert se consacra à la chirurgie du cœur et des vaisseaux. Ses travaux principaux concernent la chirurgie des sténoses mitrales avec principalement 250 commisurotomies à cœur fermé et plus tard des commisurotomies à cœur ouvert. Il put aussi opérer diverses cardiopathies congénitales, ligatures de canaux artériels, sténoses de l'isthme de l'aorte, fermeture des divers types de communications interauriculaires avec ou sans hypothermie profonde. Il avait réuni autour de lui une équipe brillante constituée du **Professeur Eschapasse**, opérateur talentueux et des jeunes chirurgiens. André Enjalbert, d'un abord quelquefois difficile, était un maître exigeant, rigoureux qui avait le souci constant de travailler en symbiose avec l'équipe de cardiologie médicale de Pierre Calazel. Il sut donner une grande impulsion à la chirurgie cardiaque et s'entourer d'élèves et de chirurgiens remarquables en particulier Pierre Puel, Alain Cérène, qui allaient développer la chirurgie cardiaque au CHU de Rangueil.

Très Brillant tout au long de ses études médicales, major de l'externat et de l'internat, **Pierre Puel**, très attaché à son Rouergue natal, s'orienta rapidement vers la chirurgie cardiaque prenant la suite de son maître, le professeur Enjalbert. Il fut chef de clinique assistant des hôpitaux pendant quatre ans pour devenir, au terme de son clinicat, Professeur de chirurgie au CHU de Rangueil et Chef de service de chirurgie. Il avait effectué plusieurs stages dans le service à Paris du Professeur Dubost, établissant des liens amicaux très étroits avec les Professeurs Carpentier et Deloche. Pour parfaire sa formation, il effectua des stages prolongés aux Etats-Unis à la Mayo Clinic et à Houston, dans le service du Professeur De Bakey. P.Puel est un homme

chaleureux d'une grande simplicité, très cultivé, abondant avec succès tous les domaines, connaissant en particulier l'Histoire des religions qu'il traita à l'Institut catholique. Tourné vers l'avenir, enthousiaste et tenace, il comprit rapidement la place qu'allait occuper la revascularisation myocardique dans le traitement de la maladie coronaire et pratiqua avec succès des opérations de Vineberg. Sa grande habileté fit rapidement de lui un opérateur exceptionnel, un expert dans la chirurgie des pontages veineux aortocoronariens. Il fut le créateur de la chirurgie coronaire à Toulouse, opérant avec succès les premiers patients atteints d'insuffisance coronaire que les divers cardiologues ou services de cardiologie lui adressaient. Affable, d'une grande disponibilité, d'humeur toujours égale, calme et sachant écouter et prendre l'avis des autres, P. Puel fut un très bon organisateur, un enseignant rigoureux. Après la retraite du Doyen Enjalbert il devint un Doyen efficace de cette Faculté. Tous ses amis et confrères regrettèrent son départ pour des fonctions administratives, certes prestigieuses, mais qui selon l'avis de tous, l'éloignèrent trop tôt de la chirurgie cardiaque.

Le dévouement, la compétence, la rigueur de sa technique faisaient d'**Alain Cérene**, un remarquable chirurgien cardiaque, qualifié pour tous les types d'intervention de la chirurgie cardiovasculaire. A.Cerene a eu l'immense mérite de réaliser à Toulouse la première transplantation cardiaque, le 31 Mars 1986, avec un très grand succès puisque ce patient eut une très longue survie. Excellent organisateur, il avait mis sur pied une équipe de chirurgiens, d'anesthésistes, d'infirmières, formée aux exigences de la transplantation cardiaque. Seulement freiné par la rareté des greffons, Cérene a poursuivi cette activité de transplantation au rythme de 4 à 5 par an avec d'excellents résultats. Ces succès étaient favorisés par sa remarquable technique mais aussi par l'étroite collaboration avec les réanimateurs, les spécialistes des traitements anti rejet et les cardiologues du service de Rangueil. Il passa le flambeau de la greffe cardiaque à de très compétents

collaborateurs qui pratiquent des transplantations avec beaucoup de réussite.

- Le Professeur **Gérard Fournial**, formé à la Chirurgie Cardiaque en Suisse auprès des Professeurs Faidutti et Hahn, impressionnait par sa maîtrise, sa pondération, sa dextérité, sa sagesse dans ses indications opératoires et par sa culture cardiologique. Il avait été un élève du Pr Eschapasse et avait débuté sa pratique chirurgicale à Purpan avant de rejoindre le CHU de Rangueil en 1984. Il participa à des études importantes l'une en particulier concernant un nouveau traitement des sténoses aortiques orificielles avec l'implantation de prothèses valvulaires. Il participa aussi à des travaux sur les sténoses du tronc coronaire gauche et publia son expérience à propos d'une technique novatrice en cardiologie, la recanalisation par laser des occlusions totales de l'artère coronaire droite .

- Le Pr **Yves Glock**, élève direct du Pr Puel, chirurgien cardiaque et vasculaire, spécialisé dans la chirurgie carotidienne, est actuellement à la tête de la chirurgie cardiovasculaire à Toulouse où il dirige une très brillante équipe avec les Professeurs Marcheix, Dambrin, Léobon et les Docteurs Cron et D.Roux. Praticiens Hospitaliers.

Le Service de Cardiologie de Purpan-Pierre Bernadet

Pendant 60 ans, une amitié sans tache, une affection sincère, profonde me lièrent au Professeur Pierre Bernadet qui succéda au Professeur Dardenne dans le Service de Cardiologie de Purpan.

Nous nous étions connus à l'Hôtel Dieu en 1954, à la préparation de l'Internat et une grande estime réciproque s'était établie. Notre vocation cardiologique commune et notre formation dans l'équipe de notre maître, Pierre Calazel, nous permirent de connaître des moments exceptionnels. Nous préparâmes ensemble les publications, nous rédigeâmes conjointement nos articles et cette étroite collaboration s'est

poursuivie tout au long de notre carrière. Ces moments passés ensemble, ce travail réalisé en commun a été un des moments les plus fructueux de notre vie hospitalo-universitaire et a créé des liens amicaux inaltérables,

Clinicien averti, P.Bernadet fut un chef d'école aimé de tous, un maître admiré par ses élèves, son personnel et ses malades. Il a créé à l'Hôpital de Purpan, dans des locaux désuets, une équipe cardiologique très brillante, performante dans tous les domaines de notre discipline. Son service occupant les bâtiments de l'ancien sanatorium de Purpan, inadaptés à la cardiologie actuelle, P.Bernadet mena une dure bataille pour créer un service moderne, bien équipé dans tous les domaines. Il poursuivit avec de moyens limités des études dans la pathologie coronaire et publia des travaux importants à propos de l'infarctus du myocarde du sujet âgé. La réadaptation des patients atteints de cardiopathies ischémiques fut un de ses objectifs principaux et il s'entoura de médecins spécialisés dans cette branche naissante mais importante de la cardiologie. Surtout il s'efforça d'organiser, dans la région Midi Pyrénées, la prévention de l'athérosclérose, la lutte contre les facteurs de risque. Nous eûmes des carrières parallèles, Pierre Bernadet présidant la Fédération de Cardiologie, moi-même, la Société Française de Cardiologie, mettant la cardiologie toulousaine à l'honneur. Son activité au sein de la Fédération démontra ses qualités d'organisateur, sa vision lucide de l'avenir de la discipline, créant des Journées Nationales de Prévention, organisant la Journée et le Parcours du cœur, manifestations qui sont encore de grands succès.

Il s'entoura de nombreux élèves très compétents, au premier rang desquels il faut citer **Philippe Douste Blazy**, dont les travaux sur les dyslipidémies, l'athérogénèse, la place croissante des statines, eurent une portée internationale. Les autres membres principaux de son équipe **Didier Carrié, Jean Ferrieres, Meyer Elbaz, M.Delays**, surent animer les divers secteurs de la cardiologie et donnèrent à ce service nouvellement créé dans des locaux peu adaptés, une

renommée régionale et nationale importante. D.Carrié devint un spécialiste avisé et réputé de l'angioplastie dans les diverses formes de la maladie coronaire. Ses publications lui ont donné une place importante dans le groupe de Cardiologie Interventionnelle de la Société Française. D.Carrié est devenu un expert faisant autorité dans le traitement de la maladie coronaire, participant à des études multicentriques internationales dans l'évaluation de nouveaux modèles de stents coronaires. Jean Ferrieres a effectué des travaux sur les diverses formes de dyslipidémies, les effets thérapeutiques des statines, sur la nécessité de la prise en charge rigoureuse des facteurs de risque modifiables. Son expérience est reconnue au niveau national et international et il dirige actuellement un service très actif de prévention de l'Athérosclérose.

Le Service de Cardiologie de Rangueil

En 1975 s'ouvrit sur la colline dominant Toulouse, l'Hôpital Universitaire de Rangueil. Simone Weil, Ministre de la Santé Publique vint inaugurer l'Hôpital en présence de Pierre Baudis, maire de Toulouse, du Directeur général des Hôpitaux, du Pr Enjalbert et du Professeur G.Lazorthes, ancien Doyen, qui était à l'origine de la conception de ce nouvel Hôpital. Contrairement à ce que pensait Madame Weil, ce nouveau centre Hospitalier était un établissement en miroir de l'hôpital de Purpan, mais il devait permettre le regroupement des locaux hospitaliers, des laboratoires de recherche et des locaux universitaires. Le service de cardiologie occupait le 6^{ème} étage à proximité du Service de Chirurgie cardiovasculaire. Il fut ouvert en septembre 1975. Il comportait 3 unités de cardiologie de 25 ou 30 lits chacune, deux salles d'exploration hémodynamique et de coronarographies, des locaux pour les épreuves d'effort, les échocardiographies, des locaux universitaires avec une salle de cours, spacieuse et agréable. Pierre Calazel s'installa à Rangueil avec Pierre Bernadet, JM. Fauvel et moi-même. Ce

service, flambant neuf avait fière allure permettant le rapprochement hospitalo-universitaire.

Interne des Hôpitaux en 1955, ma carrière Hospitalo-Universitaire débuta par des fonctions de Chef de Clinique Assistant de Hôpitaux en 1962 et je fus nommé Maître de Conférences - Praticien Hospitalier de Cardiologie en 1970. Après avoir occupé les Fonctions de Chef du Service des Explorations Cardiovasculaires au CHU de Purpan, j'eus l'honneur, la grande tristesse, la lourde responsabilité de succéder à mon Maître le Professeur P.Calazel, au CHU de Rangueil, après son décès subit en 1978. Avec le Professeur **JM Fauvel** comme adjoint nous avons poursuivi les activités de soins et de recherche clinique dans les domaines de la pathologie coronaire, de l'insuffisance cardiaque, de l'hypertension artérielle et des arythmies. JM Fauvel était l'exemple même d'un médecin accompli, ayant une très haute conscience. D'un dévouement exceptionnel, très attaché à ses patients, toutes ses décisions étaient empreintes d'intelligence et de bon sens. Il avait une connaissance encyclopédique de la bibliographie, suivant avec zèle et attention les Congrès cardiologiques et demeurant un très grand lecteur de la presse cardiologique nationale et internationale. Très estimé par les étudiants et les patients, il dispensait chaque jour au lit des malades, un enseignement clinique de très grande valeur. Ce fut un collaborateur très précieux estimé et efficace, rigoureux, exigeant pour lui-même et les autres, discret, mais très fidèle dans son amitié.

Avec son assentiment, nous avons pu regrouper une équipe de jeunes cardiologues, très compétents, actifs et très dévoués. Cette équipe initialement composée de JP Donzeau, de G.Sabot, de JG.Kayanakis, de P.Biermacker fut renforcée par l'arrivée de Pierre Massabuau, échocardiographiste rigoureux et de grand talent. P. Massabuau s'avéra au fil des ans être un collaborateur exceptionnel, un des éléments essentiels pour l'exploration des patients dans le service. Son rôle n'a pas cessé de s'affirmer : l'étude des cardiopathies valvulaires, des

cardiopathies ischémiques, l'évaluation des fonctions systoliques et diastoliques du coeur sont des étapes importantes dans les décisions thérapeutiques en Cardiologie et dans ce domaine les avis de Pierre étaient extrêmement précieux. Jacques Puel, cardiologue interventionnel prestigieux sur lequel nous reviendrons, Michel Galinier, spécialiste de l'insuffisance cardiaque, de la cardiopathie hypertensive, et deux rythmologues très actifs et rapidement renommés, Jean- Paul Albenque et Serge Boveda, étaient les pièces maîtresses de l'équipe. D'autres assistants A.Courtault, G.Lapeyre, B.Assoun, P.Miquel, N.Robinet, JP.Doazan, S.Hatem JP.Rochiccioli, B.Dongay, C.Goutner contribuèrent par leur qualité, leur expérience et leur dévouement au bon fonctionnement du service. Dans le domaine de la pathologie coronaire nous organisâmes à Toulouse, en 1977, une réunion internationale sur l'angor instable, « le Syndrome de menace d'infarctus » suivie par 900 Cardiologues où participèrent les Professeurs Maseri de Pise, Michel Bertrand de Lille, Guermonprez de Paris, Kulbertus de Liège, grands spécialistes de l'insuffisance coronaire aiguë, du rôle du spasme artériel. Nous avons vécu l'époque de la réouverture rapide ou immédiate de l'artère occluse à la phase aiguë de l'infarctus. Grâce à une coopération étroite avec les SAMU, les centres hospitaliers régionaux voisins, quelques centres privés, nous avons pu faire pratiquer en quelques mois plus de 500 thrombolyse intraveineuses pré-hospitalières avec des résultats très satisfaisants. Ces modalités de reperfusion, limitant la masse musculaire myocardique nécrosée, ont donné lieu à des publications aux Sociétés Françaises et Européennes de Cardiologie et la rédaction de plusieurs thèses de Chefs de Clinique ou d'internes. Avec l'apparition de l'angioplastie à la phase aiguë de l'infarctus, grâce au zèle, aux talents, au dynamisme et les qualités d'organisateur de Jacques Puel, nous avons pu mettre sur pied une équipe de garde, fonctionnant 24 heures sur 24 et réaliser près de 500 angioplasties immédiates. Nous reparlerons de l'exploit de

Jacques Puel réussissant les premières implantations mondiales de stents intracoronaires, étape importante dans la prévention des complications aiguës de l'angioplastie et de la resténose.

Nous avons pu étudier dans l'insuffisance ventriculaire gauche de la phase aiguë de l'infarctus l'efficacité des inhibiteurs de l'enzyme de conversion de l'angiotensine, le captopril et l'énalapril, travaux princeps en France, publiés dans la presse cardiologique internationale et dans les grands congrès de cardiologie. Vu la prévalence et la gravité de l'insuffisance cardiaque, nous créâmes une unité d'hospitalisation et de consultation pour la prise en charge de cette pathologie. Entrant dans des protocoles de recherche internationaux et ayant la direction du groupe Pharmacologie et Insuffisance cardiaque de la Société Française de Cardiologie nous avons pu participer aux essais contrôlés et randomisés de l'emploi des bêtabloquants, jusqu'à cette époque contre indiqués dans l'insuffisance cardiaque, des antagonistes des récepteurs de l'angiotensine. Etant personnellement Coordinateur national du protocole CIBIS 1 et 2, avec le Bisoprolol, mon équipe a pu participer à l'étude de ce bêta bloquant dans l'insuffisance cardiaque sévère et à l'essai CARMEN avec le carvedilol. Une étude multicentrique, randomisée du perindopril dans l'insuffisance cardiaque secondaire à l'infarctus du myocarde fut publiée au Congrès Européen de Cardiologie. M.Galinier, participa à l'étude de la spironolactone au cours de l'étude internationale RALES. Avec l'aide du Docteur Massabuau, il a pu réaliser et publier des études des dysfonctions ventriculaires systoliques et diastoliques, des anomalies du remplissage ventriculaire chez l'hypertendu, chez l'obèse et dans les cardiomyopathies primitives. En 1996, sous l'égide de la Société Européenne de Cardiologie, nous organisâmes, à Toulouse, un Symposium sur l'Insuffisance cardiaque diastolique entité pathologique de physiopathologie complexe, de traitement difficile, encore mal précisé. La mort subite étant hélas fréquente dans

l'insuffisance cardiaque, nous avons recherché les marqueurs des sujets à risque, axe de travail de grand intérêt pratique. La valeur prédictive de la réduction de la variabilité sinusale, de la présence de potentiels tardifs, de l'alternance de l'onde T et de la dispersion de l'espace QT fut mise en évidence.

Le dépistage, les divers aspects de la cardiopathie hypertensive et son traitement ont été un des thèmes principaux de recherche de M. Galinier. Les arythmies du patient hypertendu, les risques de mort subite arythmique lui ont permis plusieurs communications au Congrès Européen de Cardiologie. L'étude de la physiopathologie des arythmies et leur traitement par radiofréquence, ont permis à l'équipe de rythmologues, initialement animée par JP. Donzeau puis, par JP. Albenque et S.Boveda de nombreuses publications. Le traitement électrique par radiofréquence des diverses formes de flutter auriculaire, l'ablation des voies aberrantes de conduction dans les Syndrome de Pré-excitation ventriculaire furent le thème de publications au Congrès Européen de Cardiologie.

Après des activités de recherche physiopathologique et de soins dans le domaine des arythmies auriculaires et ventriculaires, la publication de travaux d'importance internationale, l'impossibilité d'accéder à des fonctions hospitalo-universitaires de degré plus élevé, ont motivé leur départ dans le Secteur privé où leur réussite est remarquable.

Depuis 1996, les effets salutaires dans l'insuffisance cardiaque sévère de la resynchronisation et de la stimulation multisite ont été mis en évidence dans le service. La transplantation cardiaque demande le travail d'équipes multidisciplinaires. De 1990 à 2000, une collaboration étroite entre cardiologues, réanimateurs, néphrologues et chirurgiens cardiaques, a permis la réalisation de plus de 80 transplantations cardiaques à Toulouse avec des succès durables. Le manque de greffons limitant le recours à cette thérapeutique, les dispositifs d'assistance circulatoire mécanique utilisés en attente de transplantation ou de récupération ou pour implantation

définitive (assistances pulsatiles ou à débit continu) sont utilisés dans l'insuffisance cardiaque réfractaire. M.Galinier, le Pr Roncalli ont publié des résultats encourageants sur ces modalités d'assistance circulatoire.

M.Galinier eut l'intelligence et la lucidité de créer très rapidement un Centre d'éducation thérapeutique, impliquant une prise en charge multidisciplinaire, la coopération de diététiciennes et d'infirmières spécialisées, des modalités de surveillance clinique et biologiques adaptées, pour prévenir les rechutes et instaurer le meilleur suivi possible du traitement. Participant à un protocole international, il évalue la surveillance par monitoring des données cliniques et des constantes biologiques l'évolution des dysfonctions systoliques à long terme. Ses travaux lui ont permis d'accéder à la Présidence du Groupe de Travail Insuffisance cardiaque de la Société Française de Cardiologie. Après avoir pendant plus de vingt ans participé aux travaux de cette Société, mes collègues m'avaient fait l'honneur de m'élire à sa présidence et de devenir membre Titulaire de l'Académie de Médecine.

Il est important de souligner le rôle de **Jacques Puel**, un des personnages les plus connus et les plus estimés, au plan national et international, de la Cardiologie Toulousaine.

Esprit novateur, plein d'enthousiasme et d'allant, personnalité emblématique, Jacques Puel a traversé comme un météore l'Histoire de la Cardiologie et demeure une des personnalités les plus brillantes et attachantes de notre discipline.

Jacques était né à Rodez, dans l'Aveyron et durant toute sa vie il montra son amour pour sa terre natale, ne cessant de vanter les mérites, les valeurs, les qualités de travail, de rigueur, de fidélité dans l'amitié des paysans ruthénois. Il racontait avec humour et une verve incomparable son enfance, sa formation et sa scolarité au Lycée Sainte Marie, ses joies dans la pratique du rugby. Interne des Hôpitaux de Toulouse en 1971, il effectua des stages cardiologiques et pédiatriques dans les divers services du CHU, puis il partit à Mexico à

l'Institut de Cardiologie. Il revint, fervent admirateur de la culture latine, expert en Cardiologie pédiatrique clinique et interventionnelle, spécialité exigeante qu'il pratiqua à Toulouse durant de longues années. L'intervention de Rashkind qu'il pratiquait en urgence chez les nouveaux nés atteints de transposition des gros vaisseaux était pour lui la source d'une intense émotion. En 1982, il devint Chef de Clinique-Assistant des Hôpitaux dans mon Service de Cardiologie. L'alliance subtile de l'intelligence et de l'expérience faisaient de lui un remarquable pédagogue, effectuant au lit du malade ou à la salle de cours, des présentations précises et bien documentées, mais toujours empreintes d'humour, qui lui valaient l'admiration des externes et des étudiants. Il vécut avec enthousiasme la phase de la revascularisation myocardique à la phase aigüe de l'infarctus. Ce fut un bouleversement, une étape historique dans le traitement de l'infarctus et la prise en charge très rapide des Syndromes Coronariens aigus lui parut un enjeu primordial. Rapidement, il fut un défenseur de la thrombolyse pré-hospitalière. Au laboratoire d'explorations cardiaques, Jacques démontrait dans toutes les techniques qu'il pratiquait, une rigueur, une adresse exceptionnelles, suscitant l'admiration de tous, qui faisaient de lui un remarquable cardiologue interventionnel.

Le 17 Mars 1986 demeure une date inoubliable dans l'Histoire de la Cardiologie : Jacques fut le premier au monde à mettre en place un stent intracoronaire, le Wallstent, par voie percutanée fémorale. L'angioplastie coronaire, largement diffusée, avait montré ses limites, une resténose de l'artère dilatée survenant dans plus de 50% des cas et les thromboses aigües, les dissections coronaires demeuraient des complications redoutables des angioplasties. Un industriel suédois, Wallsten, avait conçu un stent implantable par voie fémorale percutanée, une endoprothèse expansive, pour maintenir les parois d'un vaisseau coronaire dilaté et il cherchait une équipe cardiologique entraînée pour les

premières implantations. Ulrich Sigwart à Lausanne et Jacques à Toulouse donnèrent leur accord pour une expérimentation chez le mouton et le chien. Convaincu de l'efficacité et de la faisabilité de la technique, Jacques fut le premier à implanter un Wallstent sur l'artère interventriculaire d'un patient âgé de 63 ans, hypertendu présentant une resténose, six mois après une angioplastie sur l'artère interventriculaire antérieure. Sans traitement antiagrégant plaquettaire ou anticoagulant préalable, Jacques, avec son habileté coutumière, mit en place le Wallstent. Avec un traitement par héparine sous cutanée pendant six semaines, il n'y eut aucune complication et le patient reprit une vie normale. Six mois après l'implantation, une coronarographie de contrôle montrait la perméabilité du vaisseau « stenté ». Avec humour, une grande et louable humilité, très modestement, Jacques disait qu'il avait été le premier « stenter » parce qu'il avait eu la chance d'être fortuitement, à la place de choix et au bon moment. Pionnier dans une technique qui allait se diffuser et devenir le traitement de référence pour des milliers de patients, Jacques sut garder toujours un regard critique sur cette innovation, sur la cardiologie interventionnelle en général, ayant une vision à long terme de la maladie coronaire. Les prouesses techniques des cardiologues interventionnels, disait-il, ne devaient pas faire oublier que l'athérosclérose était une maladie générale, touchant l'ensemble de l'arbre vasculaire dont le traitement devait être avant tout pharmacologique. Ayant participé comme leader national à l'étude AVERT avec l'atorvastatine, il se plaisait à rappeler que cette molécule était aussi efficace que l'angioplastie dans la réduction de la morbidité des patients ischémiques.

Orateur d'une éloquence exceptionnelle, Jacques Puel faisait des présentations lumineuses avec un rare talent, sans le moindre support écrit ou visuel, séduisant son auditoire dans tous les Congrès de Cardiologie, par sa clarté, la finesse de son esprit, l'élégance de ses propos, sa modestie et son sens de

l'humour. Elu brillamment à la vice Présidence de la Société Française de Cardiologie, il ne put hélas exercer son mandat, à l'immense regret de tous les membres de la Société.

Jacques Puel était un homme de grand talent qui a honoré par sa personnalité et ses travaux la Cardiologie Française. Tous ceux qui l'ont connu gardent un souvenir ému de sa générosité, de la chaleur de son accueil, de sa culture étendue, de son intelligence et finalement de son aspect visionnaire de notre spécialité qui en font un pionnier admiré de tous.

Au départ à la retraite du Pr Bernadet, Jacques prit la direction du service de Cardiologie de Purpan.

La Cardiologie hospitalière au 21^{ème} siècle

La fin des hôpitaux en miroir

Les services de chirurgie cardio-vasculaires et de cardiologie ont été les pionniers au CHU de Toulouse à initier un regroupement des spécialités sur un site unique, mouvement permettant de répondre au défi technologique de la médecine moderne. Débuté par le transfert sur le site de Rangueil du service de Chirurgie Cardiaque du Pr Fournial, dédiant le 5^{ème} étage du bâtiment H1 à cette discipline, dont les blocs opératoires, comprenant maintenant une salle hybride ouverte aux cardiologues pour la réalisation, soit d'interventions médico-chirurgicales par voie percutanée ou mixte, soit d'interventions complexes sous anesthésie générale. Ce regroupement s'est terminé en 1999 avec le départ du service de J.Puel du site de Purpan. Grâce à son énergie, les deux services de Cardiologie, regroupés au sein d'une Fédération, ont pu participer à la création du premier pôle de notre établissement, le Pôle Cardio-Vasculaire et Métabolique, comportant outre la Cardiologie, la Chirurgie Cardiaque, la Médecine et la Chirurgie Vasculaire, la Diabétologie, l'Endocrinologie et l'Hypertension Artérielle, permettant une prise en charge unifiée de l'athérosclérose.

La Fédération des services de Cardiologie dirigée depuis 2008 par les **Prs D. Carrié** et **M. Galinier**, rejointe depuis quelques années par le service d'Hypertension Artérielle et Thérapeutique, comportait des structures communes aux deux services, notamment des soins intensifs et les unités d'explorations, mais gardait une conception traditionnelle de la prise en charge des patients cardiaques, chaque service développant les sous spécialités de notre discipline.

Sous l'impulsion du **Pr D. Carrié**, devenu Doyen de la Faculté de Médecine de Purpan, du **Pr M. Galinier**, Président du Comité Consultatif Médical du site Rangueil-Larrey, la restructuration de la Cardiologie hospitalière toulousaine s'est achevée en 2016 avec la création d'unités dédiées aux diverses branches de notre discipline permettant une prise en charge optimale des patients. Ainsi quatre structures ont été créées : un département de Cardiologie Interventionnelle et Structurale, une Unité de Rythmologie et de Stimulation, une Unité d'Insuffisance Cardiaque et une unité d'Exploration.

Le Département de Cardiologie Interventionnelle et Structurale (DCIS) est dirigé par le **Pr Meyer Elbaz**, qui s'est spécialisé dans la prise en charge, tant aiguë que chronique, des complications de l'athérosclérose coronarienne du traitement par voie percutanée des pathologies congénitales à l'âge adulte et de l'occlusion de l'auricule gauche. Le **Dr. Thibault Lhermusier**, MCU-PH, a pris la direction des traitements interventionnels par voie percutanée des pathologies valvulaires, aortiques ou mitrales, des implantations de prothèses ou de réparations valvulaires. Le **Dr N. Boudou**, spécialiste des réouvertures des occlusions coronaires chroniques et le **Dr Frédéric Bouisset** y exercent avec talent l'art délicat de l'angioplastie coronarienne et de l'implantation de stents. Ainsi, plus que jamais, le CHU de Toulouse constitue un des principaux centres de Cardiologie

Interventionnelle de France réalisant annuellement 4 600 coronarographies et 2 364 angioplasties coronaires.

L'Unité de Rythmologie et de Stimulation Cardiaque est dirigée par le **Pr Philippe Maury**, formé initialement à Montpellier et à Genève, spécialiste reconnu des techniques d'ablation par radio-fréquence des arythmies ventriculaires. Les Docteurs A. Duparc et A. Rollin, experts également des techniques d'ablation et Pierre Mondoly, responsable du Centre de Stimulation Cardiaque forment un groupe très actif pouvant prendre en charge la totalité des problèmes rythmologiques et sont reconnus comme centre de compétence des canalopathies.

L'Unité d'Insuffisance Cardiaque, Assistance, Transplantation est dirigée par le **Pr Jérôme Roncalli**, très connu en biothérapie cardiaque, qui après avoir dirigé l'essai BONAMI, est le responsable de deux études MESAMI et MESAD, testant l'intérêt des cellules mésenchymateuses issues de la moelle osseuse puis mises en culture et injectées dans les régions myocardiques ischémiées mais encore viables du cœur pour tenter d'améliorer leur vascularisation et leur fonction. Les Drs O. Lairez et P. Fournier y exercent, partageant leur temps avec les unités d'imagerie. Ainsi, sous la responsabilité du Pr M. Galinier, le CHU de Toulouse offre une prise en charge cohérente et structurée de l'insuffisance cardiaque en faisant un des centres français de référence de cette pathologie dont l'incidence ne cesse de croître. En effet, au même étage que l'Unité d'hospitalisation traditionnelle, qui comporte 12 lits de soins continus, est située l'Unité de Soins Intensifs où sont développées en collaboration avec le service de Réanimation, les techniques d'assistances circulatoires aiguës, permettant de répondre au défi des chocs cardiogéniques. De plus, des relations étroites avec le service de Chirurgie Cardiaque, situé dans le même bâtiment, stimulées par une réunion hebdomadaire

pluridisciplinaire, ont permis l'augmentation notable du nombre de greffes cardiaques, en moyenne une trentaine ces deux dernières années, faisant de Toulouse la 3^{ème} ville de France pour cette activité.

Le développement des assistances circulatoires monoventriculaires gauches, le CHU de Toulouse ayant une des plus grandes expériences françaises du Heart Mate II.

L'unité d'Explorations, créée en 2016, sous la forme d'une hospitalisation de semaine, dirigée par le **Dr Olivier Lairez**, MCU-PH, accueille les patients cardiaques stables nécessitant des examens cardiologiques approfondis. Elle est spécialisée dans l'exploration des cardiomyopathies, notamment amyloïdes dont le Dr O.Lairez est devenu un spécialiste reconnu, et des valvulopathies. Des unités dédiées à la réalisation des examens complémentaires ou des interventions invasives complètent cette organisation, le laboratoire d'Hémodynamique étant dirigé par le Dr N. Boudou, le centre de Rythmologie et de Stimulation Cardiaque par le Dr P. Mondoly, l'Unité d'Echocardiographie par le Dr P. Fournier et le Centre d'Imagerie par le Dr O. Lairez, cette structure unique en France centralisant les examens cardiologiques réalisés en Médecine Nucléaire, en Radiologie (IRM, scanner cardiaque) et par échocardiographie bi et tridimensionnelle. L'Unité de Réadaptation Cardiaque, dirigée par le Dr Marc Labrunée, permet la prise en charge ambulatoire des patients coronariens ou insuffisants cardiaques, méthode dont l'efficacité est aujourd'hui bien démontrée.

Le service d'Hypertension Artérielle et de Thérapeutique, dirigée par le **Pr Jacques Amar**, où exercent le Pr Duly-Bouhanick et le Dr F. Ah-Kang, est situé dans de nouveaux locaux au 4^{ème} étage du bâtiment H1, en continuité avec l'unité d'explorations. Ce service est spécialisé dans l'enquête étiologique des HTA secondaires, la prise en charge des

complications de la maladie hypertensive et l'optimisation des traitements des hypertension résistantes.

La Cardiologie à la Clinique PASTEUR

La clinique Pasteur est un établissement privé, médico-chirurgical, ouvert à Toulouse en 1957 et crée par un groupe de pneumologues dont les Professeurs Robert Bollinelli et un chirurgien thoracique le Professeur Eschapasse. Rapidement, le bâtiment s'agrandit et un groupe de cardiologues hospitalo-universitaires vint travailler et consulter dans cet l'établissement en complétant l'équipe médico-chirurgicale. Le succès de cet établissement entraîna son agrandissement progressif et la Clinique ne cesse de croître, le bâtiment initial se prolongeant, donnant naissance à plusieurs ensembles reliés par des souterrains ou des passerelles.

Un laboratoire d'hémodynamique et d'angiocardio-graphie très bien équipé et performant fut crée par le **Docteur Raymond Bolinelli** dès 1959 et animé par de nombreux cardiologues. Le Docteur Raymond Bollinelli fut une des personnalités médicales toulousaines les plus renommées. Esprit innovant, recherchant toujours le progrès, excellent organisateur, il s'efforça de créer à la Clinique Pasteur un service d'explorations hémodynamiques et angiographiques performant à la disposition de tous les cardiologues de la Clinique. Ancien Chef de Clinique, le Dr Raymond Bolinelli fut le créateur d'une équipe de cardiologie de très haut niveau dans un établissement privé.

Ultérieurement l'activité cardiologique de la Clinique s'agrandit avec l'arrivée du Docteur Forouhar Vahdat, du Docteur Charles Martinez et du Professeur Jean Marco.

Le **Docteur Forouhar Vahdat** est une des personnalités les plus connues et les plus estimées de la cardiologie toulousaine. Installé à la Clinique Pasteur en 1965, il va y opérer en quarante ans plus de 10.000 patients, pratiquant

tous les types d'interventions de la chirurgie cardiaque, pour corriger toutes les lésions valvulaires, les malformations cardiaques congénitales les plus complexes et y effectuer des milliers de pontages aortocoronariens. La qualité de ses résultats, sa compétence, sa maîtrise et sa dextérité en font un des chirurgiens cardiaques français des plus réputés. F. Vahdat avait quitté son Iran natal en 1947 pour venir faire ses études médicales à Toulouse. Interne des Hôpitaux en 1955, il se dirigea vers la chirurgie thoracique, F. Vahdat participa aux débuts de la chirurgie cardiaque à Toulouse dans l'équipe du Pr Enjalbert, avec lequel il effectue des commisurotomies mitrales et des interventions sous hypothermie. Sa vocation de chirurgien cardiaque s'affirma et en 1960, il partit aux Etats-Unis, bénéficiant d'une bourse de l'Institut National d'Hygiène. Il eut la chance de parfaire sa spécialisation auprès d'un des plus grands virtuoses de la chirurgie cardiaque, Walton Lillehei personnalité exceptionnelle qui le prend dans son équipe chirurgicale et lui confie des responsabilités dans l'emploi de la circulation extracorporelle. F. Vahdat va participer à de multiples interventions de chirurgie cardiaque dans le traitement des lésions valvulaires et des malformations cardiaques complexes chez l'enfant. Après ce séjour enrichissant à Minneapolis, F. Vahdat revint à Toulouse. Il prit les fonctions de chef de clinique dans le service de chirurgie digestive du Pr Grimoud, avant de regagner l'Iran où il espérait pouvoir s'installer. En 1963, se heurtant aux difficultés du régime politique, il revint à Toulouse où, sur les conseils du Pr Eschapasse, s'installe à la Clinique Pasteur, début d'une extraordinaire carrière où il va totalement s'épanouir. Deux ans après son installation, sa renommée lui vaut une activité débordante et F. Vahdat réalise dans cet établissement privé des centaines d'interventions, la moitié sous circulation extracorporelle pour des lésions mitrales ou aortiques ou divers types de cardiopathies congénitales chez de grands enfants. En 1970, le bilan était déjà impressionnant 167 interventions pour des lésions valvulaires post

rhumatismales ou athéromateuses dont 100 à cœur ouvert. Dans les dix ans qui suivirent des centaines d'interventions de chirurgie cardiaque de tous types furent réalisées.

L'arrivée d'un cardiologue pédiatre exceptionnel, remarquable échocardiographe et spécialisé dans l'exploration hémodynamique et angiographique du nourrisson, le **Docteur J.Martinez**, permet l'ouverture dans la clinique d'un secteur d'hospitalisation et de réanimation cardiaque des tout petits, ce qui va permettre à l'équipe formée avec F.Vahdat d'effectuer des opérations salvatrices spectaculaires chez les nouveaux nés avec des résultats exceptionnels. José Martinez est un cardiologue pédiatre talentueux, un expert en échocardiographie et en cathétérisme cardiaque pour le diagnostic des cardiopathies congénitales du nourrisson. Sa compétence et son habileté chez des tout petits ont permis l'essor de la chirurgie des cardiopathies congénitales à la Clinique Pasteur.

En quelques années, F.Vahdat va créer un des meilleurs services de chirurgie cardiovasculaire, abordant avec succès les cardiopathies de l'adulte et du nourrisson. Dans les compte rendus opératoires, on relève la description de plus de 350 implantations de différents types de prothèses valvulaires mitrales, de 1400 prothèses pour des maladies de l'orifice aortique, de 27 opérations de Bentall pour des maladies annulo-ectasiantes. A partir de 1970, Vahdat aborda la chirurgie de la maladie coronaire avec 33 opérations de type Vineberg et près de 3000 opérations pour des patients atteints d'athérosclérose coronaire. Il pratiqua 707 triples pontages, soit veineux, soit en utilisant l'artère mammaire interne. Mais il faut mentionner son expertise dans le traitement des plus complexes et des plus redoutables malformations cardiaques du nourrisson, opérant quelquefois sous hypothermie profonde avec arrêt circulatoire. Il formait avec José Martinez une équipe soudée et talentueuse : il effectue plus de 250 corrections complètes pour des tétralologies de Fallot, des opérations de Fontan pour des atrésies tricuspidiennes, 50

opérations de Mustard pour des transpositions complètes des gros vaisseaux. Le catalogue des opérations réalisées pour des anomalies cardiaques congénitales rares et mortelles est impressionnant. Le taux exceptionnel des succès chez ces nourrissons situa le centre de Pasteur au niveau des plus grands centres de chirurgie cardiaque mondiaux. La chirurgie néo natale demandant les efforts conjugués du cardiologue pédiatre, d'un personnel infirmier très spécialisé, de laboratoires de biologie fonctionnant 24h sur 24, et d'une équipe chirurgicale compétente, concernera 145 nourrissons hospitalisés dans un état grave le plus souvent. La rigueur de la technique du Dr Vahdat, sa disponibilité, sa dextérité ont permis le succès de cette chirurgie, dans un établissement privé.

Autre personnalité phare de la médecine toulousaine, le **Pr Jean Marco** a acquis très rapidement au cours de sa carrière la réputation d'un esprit novateur qui s'est épanoui dans ses fonctions hospitalo-universitaires comme dans son exercice libéral. Homme ambitieux et de talent, doté d'un enthousiasme communicatif et d'une puissance de travail exceptionnelle, il saura exploiter au mieux toutes les avancées de la cardiologie interventionnelle entre 1975 et 2010.

Rigoureux envers lui-même et exigeant avec ses collaborateurs, il ne cessa jamais de remettre en question la qualité des soins qu'il donnait aux patients qui lui étaient confiés, l'efficacité des techniques utilisées, pesant toujours avec une grande clairvoyance les indications, les avantages et les risques des méthodes novatrices qu'il appliquait. Ses travaux initiés à l'Hôpital de Purpan et poursuivis à la Clinique Pasteur, publiés dans les Revues les plus renommées de la Cardiologie et les Congrès internationaux les plus prestigieux, lui valurent de nombreux Prix et une notoriété nationale et internationale qui est encore loin de s'éteindre. Après avoir accompli des fonctions d'Interne des hôpitaux de Toulouse, il devint chef de clinique de Cardiologie au CHU de

Purpan, dans le service du Pr Dardenne, puis Maître de Conférences - Praticien Hospitalier de Cardiologie en 1976. En 1979 il réalise les premières angioplasties à Toulouse pour des patients atteints d'athérosclérose coronaire et d'ischémie myocardique. Le nombre de patients insuffisants coronariens traités par angioplastie ne cessa de croître, les résultats étant excellents et le laboratoire fut classé dans les tous premiers Centres mondiaux de cardiologie interventionnelle. En 1982, Jean Marco est un fervent partisan de l'angioplastie immédiate, limitant rapidement la masse nécrosée. L'avenir lui donnera raison et la réouverture la plus rapide possible de l'artère en cause dans l'infarctus est l'attitude thérapeutique qui va s'imposer à Toulouse. En 1987, Jean Marco avait quitté le CHU de Purpan et avait créé à la Clinique Pasteur une Unité de Cardiologie Interventionnelle avec trois salles d'hémodynamique et de coronarographies, une unité de soins intensifs, où il recevra et traitera des milliers de patients issus de la Région Midi Pyrénées et de l'étranger.

Jean Marco est un passionné d'enseignement et il prit l'initiative d'organiser des cours d'enseignement pratique d'angioplastie, retransmis à distance. Ce cours va prendre une importance exceptionnelle et devient l'« *Annual Course on complex Coronary Angioplasty* » qui le fera collaborer avec *Europa Organisation*. Cet enseignement pratique suivi par des centaines puis des milliers de cardiologues, ne trouve plus de local suffisant à Toulouse et sera effectué à Paris. Entouré de Jean Fajadet, de Patrick Serruys, Jean Marco réalise son ambition : faire de l'enseignement de la Cardiologie interventionnelle en direct pour une multitude de cardiologues venus du monde entier. Il est le fondateur et le membre le plus actif d'« *Endovascular Therapy Course* ». Cet enseignement va prendre son essor et, outre un Congrès Européen, il y aura un Asia PCR Course, un Africa PCR, course avec des participants venus du monde entier. Les Prix et les Récompenses scientifiques se multiplient, il reçut la médaille d'Or du Prix Andreas Gruntzig, le Prix Gise de la Société

Italienne de Cardiologie et le Prix de l'Académie des Sciences Européennes. Son cours devint le cours officiel d'Intervention Cardiaque Percutanée de la Société Européenne de Cardiologie. Après avoir été Chef de Service à Monaco de 2007 à 2009, Jean Marco se consacre électivement aujourd'hui à l'enseignement de la Pratique cardiologique. Cette activité le passionne et justifie des cours dans de nombreux pays en voie de développement.

On ne peut passer sous silence l'aide apportée par son élève et ami, le **docteur Jean Fajadet** qui travaille avec lui depuis 1977. C'est un homme chaleureux, d'une habileté exceptionnelle, réfléchi dans ses indications, minutieux dans ses activités d'angioplasticien, démontrant une sage autorité et un calme impressionnant. Ces qualités rares en font un Cardiologue Interventionnel avisé. La réputation de Jean Fajadet a largement dépassé les frontières de notre pays et il est invité à exercer ses talents en Europe, au Moyen Orient et dans l'Asie du Sud Est.

Actuellement, le Président Directeur général de la Clinique est le **Docteur Bernard Assoun** qui associe aux talents reconnus d'administrateur, ceux d'un échographiste et d'un cardiologue interventionnel réputé. Depuis quelques années le traitement interventionnel des valvulopathies a connu un essor considérable révolutionnant la prise en charge des patients à haut risque ou présentant une contre-indication à la chirurgie. Ces techniques regroupent le traitement percutané des valvulopathies aortiques et mitrales, les techniques de réparation valvulaires. L'imagerie interventionnelle est cruciale à toutes les étapes de la prise en charge des patients. La compétence et l'habileté du **Docteur TcheTché** et de son équipe ont permis des interventions remarquables dans le cathétérisme interventionnel valvulaire et ce groupe a une place de choix dans les équipes françaises.

Enfin, en rythmologie le **Docteur Serge Boveda** a été élu Président du Groupe Rythmologie et Stimulation de la Société Française de Cardiologie, ce qui témoigne de son expérience

et de sa compétence dans ce domaine. Le **Docteur Jean Paul Albenque**, son associé forme avec lui une équipe soudée et extrêmement efficace.

En conclusion

La cardiologie est une des disciplines médicales dont les progrès sont les plus éclatants et elle a atteint de nos jours une remarquable efficacité : les preuves sont irréfutables, la mortalité par maladies cardiovasculaires ne cesse de décroître. En particulier, le rapport 2011 sur l'état de santé des Français montre qu'en 15 ans, la mortalité par infarctus du myocarde a été réduite de 68%. Au cours des 20 dernières années, la cardiologie a connu des développements extraordinaires dans les diverses branches de la discipline : du stéthoscope et du premier électrocardiogramme du Professeur Mériel en 1938 au Wallstent de Jacques Puel en 1987, aux systèmes d'assistance circulatoire actuels, quel chemin accompli, que d'efforts, que de travaux de recherche clinique, biologique et thérapeutiques, quel dévouement de tous auprès des malades dirigés vers nos Centres de Cardiologie dans l'espoir d'une amélioration et d'une guérison ! Comme le dit Etienne May dans son Histoire de la Médecine « les progrès actuels sont le résultat d'un long cheminement, fait d'échecs cuisants et d'erreurs, de combats indécis et de batailles glorieuses ». La discipline n'a pas émergé en quelques années et l'édifice a été construit quelquefois par le hasard, le plus souvent par la sagacité, les connaissances et le travail acharné de quelques médecins ou chirurgiens. Mais ce sont les efforts conjugués des équipes médicales et chirurgicales, l'application des innovations les plus fructueuses et des nouvelles thérapeutiques d'efficacité croissante, soutenus par l'aide de l'Administration des Hôpitaux et des établissements privés, qui ont permis l'épanouissement de la discipline.

Dans le monde des apparences
Le visage virtuel

Apparence et virtuel

Passage d'une question épistémologique à une question éthique

Ruth TOLEDANO-ATTIAS

Dr en chirurgie dentaire

Dr en Lettres et Sciences Humaines, DEA de philosophie

Pourquoi s'interroger sur le « monde des apparences » et l'articuler avec le « visage virtuel » ? Il semble paradoxal de vouloir établir un rapport entre ces deux « mondes ». La question concernant le monde des apparences pose la question épistémologique : est-ce un monde vrai ou faux ? Appartient-il au monde réel ou non ? S'agit-il d'un monde trompeur ou illusoire ? Et surtout, comment le relier au « visage virtuel » dans la mesure où le virtuel est nécessairement 'image' et que le 'visage' est engagé par le regard qui se pose sur 'autrui'. Le face-à-face est alors impossible sinon interdit par une situation épidémique compliquée et mortifère. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, il semble que la question épistémologique évolue en une question éthique puisque le « visage virtuel » est désormais considéré comme une conséquence alternative de la responsabilité.

Le vrai et le faux : le réel, les images, les apparences et les simulacres

Platon élabore une théorie de la connaissance en cherchant à la dégager de la gangue sensible du corps, siège de la sensibilité. Selon lui, les sensations ne comportent ni vérité ni exactitude et constituent un obstacle dans la recherche de la vérité. Pour parvenir à la connaissance théorique, il convient de « purifier le *logos* » des éléments sensibles générateurs de confusion, étant entendu que le *Logos* est un discours rationnel, intelligible. Cette tâche est accomplie par

l'âme car « l'âme saisit la vérité dans l'acte de raisonner³ ». De plus, lorsque ce dernier est malade, l'individu ne peut pas se consacrer au *Logos*. Socrate précise qu'en « se servant de la réflexion en elle-même et sans mélange {d'aucune sensation}, c'est ainsi que le philosophe authentique entreprendrait (...) de discerner le vrai⁴ ». Il s'agit de rectifier l'erreur ontologique qui consiste à attribuer aux choses sensibles plus de réalité et de vérité qu'aux « êtres intelligibles » invisibles mais parfaitement réels. L'exercice de la pensée consiste à rechercher le vrai en triant les données, à discerner le vrai savoir du faux, le vrai du vraisemblable, le réel du simulacre et de l'illusion, ce qui relève de l'opinion. C'est ce que Platon appelle la « marche du percevoir au concevoir⁵ ».

Dans les *Dialogues*, cette démarche se vérifie sans cesse. Par exemple, lorsque Socrate tente de définir ce qu'est le « beau », il s'adresse à Hippias dans le dialogue éponyme et ouvre l'alternative entre l'être et l'apparence de l'être. Il se rend compte que son interlocuteur est incapable de sortir du paraître⁶. Dans le *Sophiste*, il s'agit de différencier le vrai philosophe du sophiste. Le porte-parole du philosophe cherche à discerner le « semblable du vrai, l'opinion du savoir, et l'image (*eikon*) du simulacre ou illusion (*phantasma*)⁷ » en procédant à l'analyse des ressemblances car le sophiste est un imitateur, un imposteur qui s'avance masqué ; il est difficile de distinguer le vrai du semblable mais il faut le débusquer sous le faux-semblant, son apparence de philosophe. A cette fin, Platon opère en analysant les discours de l'un et de l'autre, cherchant à « définir » les concepts, rejetant tous ceux qui relèvent du domaine sensible, de l'opinion et qui n'ont pas de caractère

³ Platon, *Phédon*, 65a-d.

⁴ Platon, *ibid*, 66a.

⁵ Platon, *République* VII, 525a.

⁶ Platon, *Hippias*, 294a.

⁷ Platon, *Sophiste*, 233d-234b ; 265b.

constant. Autrement dit, on peut se fier au *logos* qui se réfère aux *Idées*, êtres intelligibles réels et non aux apparences. Néanmoins, Platon confère un être au « faux », ce qui accroît la difficulté dans la recherche de la vérité.

Evolution du concept d'apparence

La notion d'*apparence* n'appartient pas toujours au domaine du faux. Avec l'expérience du morceau de cire, **Descartes** montre que l'apparence serait, en quelque sorte, un autre état du réel. La cire peut changer d'apparence sous l'effet du chaud et du froid et, même si elle devient flexible et malléable, elle n'en est pas moins réellement de la cire.

Au contraire, **Kant** met l'accent sur la réalité empirique avec l'exemple des « 100 thalers⁸ » contenus dans la poche d'un individu ; la présence effective des pièces de monnaie traduit une réalité qui ne peut être en adéquation avec l'absence des 100 thalers possibles qui sont hypothétiques. Selon une philosophe slovène, l'apparence kantienne « est le nom de quelque chose qui apparaît 'là où il faudrait qu'il n'y ait rien' (...) ce serait une semblance de l'être⁹ ». Même si on peut évaluer les conditions de possibilité de cette fortune, il est évident qu'il s'agit de deux ordres différents.

Ces deux philosophes rationalistes se réfèrent à l'expérience et aboutissent à des conclusions différentes parce que la nature de leur expérience est différente : l'un parle de l'état apparent de la matière tandis que l'autre évoque l'apparence des pièces de monnaie en envisageant les conditions de possibilité de leur présence.

Toutefois, la réflexion sur la notion d'apparence évolue de manière significative avec le statut accordé à l'Art à l'époque moderne. L'apparence, c'est ce qui se montre

⁸ E. Kant, *Critique de la Raison pure*, III^e partie. PUF.

⁹ voir son article sur Internet, Alenka Zupancic, « La logique de l'apparence ». Elle déclare que 'la logique de l'apparence' chez Kant se réfère à une 'dialectique de transcendantale' parce qu'elle relève de l'expérience.

manifestement. Ce qui est représenté dans l'œuvre d'art n'est pas considéré comme trompeur. C'est l'époque qui confère à la sensibilité une validité et une assurance inédites. Le sujet n'est plus partagé entre corps et esprit qui recherche la seule connaissance intellectuelle et se méfie du sensible ; il devient un être-au-monde, un 'corps animé' qui ne se méfie plus de l'apparence sensible.

C'est ce qui pousse **Nietzsche** à critiquer l'attitude des philosophes et des savants qui privilégient la « vérité » aux dépens de « l'apparence » ; il réfute leur 'perspective' et leurs certitudes et pose l'hypothèse d'un 'monde de fiction'. Il estime que « la croyance aux 'certitudes immédiates' est une naïveté *morale*. (...) C'est tout bonnement un préjugé moral de croire que la vérité a plus de valeur que l'apparence, c'est même l'hypothèse la plus mal fondée qui soit au monde (...) et si l'on voulait, comme ces philosophes aussi balourds que pleins d'un vertueux enthousiasme, supprimer complètement le 'monde des apparences', eh bien ! à supposer que vous le puissiez, il ne resterait rien non plus de votre 'vérité'. Qu'est-ce qui nous force en effet, à supposer qu'il y ait une opposition radicale entre le 'vrai' et le 'faux' ? Ne suffit-il pas d'admettre qu'il y a dans l'apparence des degrés, pour ainsi dire des ombres et des harmonies d'ensemble (...). Pourquoi le monde, *celui qui nous concerne*, ne serait-il pas une fiction ?¹⁰ ».

Par ailleurs, le philosophe Michel Haar¹¹ montre que Nietzsche « s'oriente déjà vers une mise en cause radicale de l'opposition entre la vérité et l'apparence » à partir des fragments de la *Naissance de la tragédie*¹² dans laquelle Nietzsche met l'accent sur l'importance qu'il accorde à

¹⁰ F. Nietzsche, *Par delà le bien et le mal*, parag.34, p.590, in *Œuvres / Bouquins*, tome II, Ed. Robert Laffont, 1993.

¹¹ Philippe Raynaud, auteur de la préface aux *Œuvres / Bouquins* fait référence à l'ouvrage de Michel Haar, *Nietzsche et la métaphysique* Gallimard, 1993, chap. II.

¹² cf Préface par Philippe Raynaud aux *Œuvres / Bouquins*, *ibid*, de F. Nietzsche, p. IX.

l'apparence : « *La projection de l'apparence est le processus artistique originel*. Tout ce qui vit, vit à même l'apparence. La volonté appartient à l'apparence¹³ ».

Puis, l'apparence revêt une connotation en lien avec le 'vécu' réel. **Husserl**, fondateur de l'école phénoménologique s'éloigne encore plus de la solution épistémologique qui s'articule autour du vrai et du faux. Ce qui est important ici, c'est le *corps*, ce qui est vécu : il faut revenir aux choses mêmes. Selon M. Eltchaninoff¹⁴, qui résume la conception de Husserl, « le philosophe distingue deux modes d'être de notre corps. Le premier, qu'il nomme *körper* ; est le *corps objectif*, plastique, matériel, aisément descriptible, tel qu'il est placé là (...) Le second, le *Leib*, désigne dans la langue courante, le ventre, l'abdomen ou les seins, renvoie à la *vie affective et intime du corps familier*. Il s'agit de mon corps tel que je le vis, mais aussi tel qu'il s'exprime, bouge, tel qu'il envoie des ondes, pourrait-on dire. Certains l'ont traduit par le mot 'chair'. Or cette chair, (...) transcende les limites de mon corps objectif. Dans le rapport entre les êtres, le corps joue un rôle essentiel ». Tel qu'il apparaît à autrui, le corps du sujet relève de l'expérience, il existe, parle, exprime et s'exprime ; il établit un rapport interindividuel dans lequel entrent en jeu tous les sens et les sentiments. L'apparence ne relève plus de l'illusion mais représente une réalité.

Avec **Merleau-Ponty**, l'être-au-monde est une apparence est une réalité existentielle.

Selon Jacqueline Russ¹⁵, le philosophe fait « sien le précepte de Husserl de 'revenir aux choses mêmes'. Il s'est efforcé de retourner à l'expérience vécue et de « décrire concrètement le réel ». Elle explique que le « corps propre » constitue le

¹³ Ibid, p. IX.

¹⁴ In webmaster@philomag.com du 7/4/2020. p. 2.

¹⁵ J. Russ, *Les chemins de la pensée*, Armand colin 1988, p. 497 à 501.

centre existentiel et sa manière d'être-au-monde tandis que la « chair est appréhendée comme l'unité du corps et de l'âme, comme le corps informé par l'esprit ». Puis, elle se réfère à un extrait de *Phénoménologie de la Perception*¹⁶ selon lequel l'auteur précise que « tout ce que je sais du monde, même par science, je le sais à partir d'une vue mienne ou d'une expérience du monde sans laquelle les symboles de la science ne voudraient rien dire. Tout l'univers de la science est construit sur le monde *vécu* ». Dans *Le visible et l'invisible*¹⁷, Merleau-Ponty tente d'expliquer le mode sur lequel se construisent les relations intersubjectives comme « entrelacs du corps et du monde » et considère que la relation à autrui se détermine comme une relation de regard, le visible et l'invisible pouvant être réversibles. L'individu, être-au-monde qui voit, est-il visible ou non ? Il convient de préciser que l'être-au-monde n'est pas solipsiste, il est en relation avec autrui et s'en soucie. Merleau-Ponty n'ignore pas qu'il existe, pour des individus, une manière d'être *invisibles* en société alors qu'ils sont parfaitement visibles. Cette situation pose problème et constitue une source d'angoisse importante.

Actuellement les sources du malaise se multiplient à cause de la catastrophe sanitaire, l'épidémie virale imposant l'obligation de porter un masque médical de protection. Quelle importance devrait-on accorder à cette nouvelle apparence ?

Problématique du masque protecteur

Le visage caché, apparent

Tant que dure l'épidémie, le face à face peut être nocif sinon mortel. Le visage est donc caché par un masque protecteur

¹⁶ In J. Russ, *ibid*, p499, Russ cite cet ouvrage édité par Gallimard, p.11, « Avant propos ».

¹⁷ Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, ouvrage non achevé à la mort du philosophe. On peut le consulter sur Internet. Publié en 1979, *Tel* Gallimard.

par souci pour autrui et pour soi. Le visage masqué se présente comme un rempart envers l'agent pathogène mais il empêche tout élan spontané ; il est source d'inquiétude et ne provoque aucun enthousiasme. La séparation et l'éloignement sont devenus des règles sanitaires obligatoires, même s'ils sont temporaires. Il ne peut pas y avoir de rencontre rapprochée dans tous les domaines de la vie sociale et professionnelle. Puisque l'épidémie n'est pas encore maîtrisée, se posent des questions liées à la vulnérabilité résultant de l'incertitude et de l'isolement qui dure. On se rencontre exceptionnellement, sans se toucher, le visage caché par un masque. Le visage n'est plus n'est plus qu'apparent.

Certes, le visage est masqué, on ne le voit plus dans sa nudité ni sa « totalité » mais sa vulnérabilité s'impose comme une évidence. Elle soulève immédiatement des questions : Pourquoi autrui porte-t-il le masque ? Est-ce que le masque qui cache le visage, occulte sa *fragilité* puisqu'on ne le voit pas ? Il cache les expressions du visage qui auraient permis de mieux comprendre les échanges entre les interlocuteurs en mettant l'accent sur les micro-expressions du visage et les mimiques¹⁸. Parfois, il suffit de voir une grimace chez une personne pour comprendre que la situation est mauvaise sinon dangereuse. Au contraire, voir un sourire illuminer un visage sert à exprimer que les choses se présentent de manière favorable et positive. Cependant, le reste du corps est là. Les yeux sont le « miroir de l'âme », dit Platon, et le corps a son propre langage : un simple hochement de tête, les mains peuvent exprimer le doute, la qualité d'une ambiance. Aujourd'hui, on vit dans un monde où les visages sont dissimulés, mais le regard, l'écoute et la parole persistent qui rendent ce monde un peu plus supportable. Le regard capte les différences entre les attitudes corporelles, l'allure générale des corps et leurs spécificités. Est-ce l'occasion où

¹⁸ Voir Paul Ekman, professeur de psychologie, spécialiste des « micro-expressions » et des mimiques du visage.

s'établit une vraie relation à autrui ou non ? Lévinas n'a-t-il pas dit que « le visage » peut renvoyer à autre chose que la face proprement dite ? La nuque ou toute autre partie de l'individu ? Que « la meilleure manière de rencontrer autrui, c'est de ne pas même remarquer la couleur de ses yeux¹⁹ ». La seule présence du masque devrait nous mobiliser envers notre interlocuteur : ce visage caché n'est pas absent mais n'est pas moins présent même s'il est apparent. N'est-ce pas pour protéger autrui de la contamination par le virus qu'il devient impératif de mettre un masque ? Tout dans le port du masque protecteur montre la vulnérabilité. Notre responsabilité devrait être accrue justement à cause des conséquences que son absence supposée serait susceptible d'engendrer. La simple présence d'un masque médical renvoie immédiatement au caractère éthique du « visage-responsabilité » conçu par Lévinas.

Lévinas : La révélation de l'autre par le visage est d'emblée éthique

Lévinas a recours à la notion de « façade » qui s'impose au regard dans son extériorité. Quand il évoque le visage, il pense à autrui tel qu'il se présente à lui. Par la façade, écrit-il, « la chose qui garde son secret – s'expose, enfermée dans son essence monumentale et dans son mythe où elle luit comme une splendeur mais ne se livre pas²⁰ ». La relation à l'autre « est visage ; sa révélation est parole. La relation avec autrui introduit seule une dimension de la transcendance et nous conduit vers un rapport totalement différent de l'expérience au sens sensible du terme, relative et égoïste²¹ ». Il précise que le face-à-face met en situation un visage qui « entretient par le discours une relation {qui} ne le range pas dans le Même. (...) La relation éthique qui

¹⁹ E. Lévinas, *Ethique et infini*, p. 79, le livre de poche. *biblio* essais 4018. 1982.

²⁰ E. Lévinas, *Totalité et infini*. P210, le livre de poche/*biblio* essais 4120.

²¹ E. Lévinas, *ibid*, p. 210-211.

sous-tend le discours n'est pas, en effet, une variété de la conscience dont le rayon part du Moi. Elle met en question le moi. Cette mise en question part de l'autre²² ». Cette relation n'est pas une relation de pouvoir : le visage qui me parle « m'invite à une relation sans commune mesure avec le pouvoir qui s'exerce, fût-il jouissance ou connaissance²³ ». Lévinas pense que « l'accès au visage est d'emblée éthique²⁴ » parce que sa vulnérabilité m'oblige et me commande de lui venir en aide. Autrui reçoit une « réponse/responsabilité qui établit la relation authentique²⁵ ». Le philosophe conçoit la responsabilité comme si elle se manifestait de prime abord ; il semble qu'il n'ait même pas besoin de percevoir la vulnérabilité de l'autre. Il met l'accent sur le caractère spontané de la réaction du sujet : « Positivement, nous dirons que dès lors qu'autrui me regarde, j'en suis responsable, sans même avoir à prendre de responsabilités à son égard ; sa responsabilité *m'incombe*. C'est une responsabilité qui va au-delà de ce que je fais²⁶ ». Le visage caché n'empêche pas le sens de la responsabilité envers autrui, fût-il lointain. On a pu observer les nombreux élans de solidarité, ne serait-ce qu'au niveau du personnel soignant qui fait preuve d'un dévouement et d'un sens des responsabilités inouïs.

Dans le contexte actuel, les vraies rencontres à visage découvert ne sont pas possibles, elles sont limitées et exigent des contraintes sanitaires qui les privent de spontanéité. Aussi recourt-on aux rencontres virtuelles sur Internet.

²² E. Lévinas, *ibid*, p. 213.

²³ E. Lévinas, *ibid*, p. 216.

²⁴ E. Lévinas, *Ethique et Infini*. Dialogues avec Philippe Nemo. Chap 7, 'Le visage', p. 79 à 87, Livre de poche/biblio essais 4018.

²⁵ E. Lévinas, *Ethique et Infini*, *ibid*, p. 82.

²⁶ E. Lévinas, *Ethique et Infini*, *ibid*, p. 92.

L'impossibilité d'une véritable rencontre : les rencontres virtuelles

Il convient d'abord de définir ce qu'on entend par *virtuel*²⁷. « D'une manière générale, est virtuel ce qui n'existe qu'en puissance et non en acte ; mais cela peut s'entendre en deux sens : au sens faible : ce qui est possible, comme le bloc de marbre qui est virtuellement table ou cuvette ou statue (...). Au sens fort : ce qui est déjà prédéterminé, quoique cela n'apparaisse pas au dehors, et qui contient toutes les conditions essentielles à son actualisation. (...) En optique, image virtuelle ».

La situation est anxiogène, l'inquiétude devient de plus en plus prégnante et fait craindre une altération possible des relations humaines. Néanmoins, il est possible de faire des rencontres virtuelles, moins dangereuses mais dans lesquelles ce sont des images virtuelles de visages animés qui se regardent et se parlent à distance, on perçoit des expressions et des mimiques du visage. Toutes sortes de rencontres virtuelles existent déjà : elles se produisent lorsque des personnes se rencontrent en ligne par le biais des réseaux sociaux, de forums de jeux vidéo ou sur des sites de rencontre. Des personnes ne pouvant pas se déplacer pour diverses raisons peuvent être soignées lors de téléconsultations médicales. On assiste à la multiplication de ces 'rencontres' virtuelles lors de la mise en place de sessions d'enseignement virtuel, conférences, conseils d'entreprises, apéritifs, discussions. La distanciation s'imposant, on voit l'image animée du visage, on parle et on se parle, on échange des informations professionnelles ou privées mais on ne peut pas se toucher mais on s'écoute bien qu'il ne s'agisse pas de véritable conversation.

²⁷ Définition du dictionnaire Lalande. Quadrige. PUF, tome II, 1992, p. 1211-1212.

Du visage au regard

Retour d'expérience sur le port du masque obligatoire

Florence NATALI

Professeure agrégée de Philosophie

« Ah, décidément, avec le masque, l'humour ne passe pas !", déplorait récemment un de mes collègues dont le trait d'esprit venait de susciter plus d'incompréhension que de détente. Sous cette remarque a priori anodine, ne se cache-t-il pas quelque chose de plus profond ? L'humour est la possibilité de rire de soi, de rire des autres, dans une connivence où le sens des mots est interprété à l'aune de la situation et de l'expression du visage. Or le masque barre une bonne partie de notre visage, ne laissant à découvert que le regard comme source d'intentionnalité.

Le port obligatoire et systématique du masque a déplacé notre relation à l'autre : d'abord pour se protéger soi, puis autrui ; de la personne que j'identifie, n'en reste qu'un regard, parfois embrumé sous la buée des lunettes, voire qu'une physionomie. Bien que nous soyons toujours les mêmes, qu'est-ce que ce port du masque a changé dans nos relations, dans notre rapport à l'autre ?

Le visage comme expérience éthique chez Levinas

Il en va d'abord d'un fait : nous n'avons pas l'habitude de nous couvrir le visage. Culturellement, le visage est ce qui est dévoilé. Le philosophe Levinas note à juste titre, dans *Éthique et infini*, que le visage est la partie la plus nue, la plus exposée de nous-même :

« La peau du visage est celle qui reste la plus nue, la plus dénudée. La plus nue bien que d'une nudité décente. La plus dénuée aussi :

*il y a dans le visage une pauvreté essentielle. »*²⁸

Le visage, contrairement au reste du corps qui est habillé, couvert, s'expose à l'autre. Il est ce par quoi nous reconnaissons quelqu'un. Perçu dans sa globalité, le visage est ce qui nous permet de reconnaître autrui, de l'identifier :

*« C'est lorsque vous voyez un nez, des yeux, un front, un menton, et que vous pouvez les décrire, que vous tournez vers autrui comme vers un objet. »*²⁹

Paradoxalement, la perception du visage d'autrui nous la ferait saisir comme un objet et non comme un sujet ? La perception du visage ne permet-elle pas de saisir la personne ?

C'est toute l'ambivalence : la perception du visage permet de saisir autrui comme un objet perceptif. Par le visage de l'autre, je le saisis comme un humain. En effet, on ne parle pas de visage chez les autres espèces animales. La physionomie du visage n'est pas une simple tête : la tête est la partie du corps située en amont de la colonne vertébrale. Un cheval, un chien, ont une tête. Mais dans leur cas, on ne parle pas de visage. Pourtant, eux aussi ont une figure particulière. Alors pourquoi attribuer seulement à l'homme la notion de visage ?

Levinas peut nous éclairer sur ce point :

*« La relation avec le visage peut certes être dominée par la perception, mais ce qui est spécifiquement visage, c'est ce qui ne s'y réduit pas. »*³⁰

²⁸ Levinas, *Ethique et infini*, chapitre 7 « Le visage ».

²⁹ Ibid.

³⁰ Ibid.

Pour Levinas, la différence entre une figure et le visage humain est que le visage ouvre sur un horizon immédiatement éthique :

« Je pense plutôt que l'accès au visage est d'emblée éthique. »³¹

Pourquoi cela ? Pourquoi le visage nous appelle immédiatement à une dimension éthique ?

D'une part, le visage exprime l'identité de la personne : c'est par son visage qu'on reconnaît quelqu'un. Ce quelqu'un prend du sens pour nous parce qu'on reconnaît, plus qu'à travers sa main ou pied, qui il est ou qui elle est. Le visage est d'abord un tissu d'expressions : émotions, intentions, crispations... Le visage raconte, bien souvent malgré nous, à travers nos expressions faciales, notre couleur de peau, nos yeux, nos cicatrices, qui nous sommes, de qui nous procédons, ce que nous ressentons...

Or ce visage est en même temps exposé, nu, vulnérable. Le visage fragile, qui définit l'identité de la personne, est en même temps ce sur quoi je peux facilement porter atteinte, lever la main. C'est justement cette vulnérabilité, due à cette nudité même du visage qui nous appelle à la non - violence envers autrui : par le visage, je fais l'expérience de cet autrui, de cet autre moi-même ; de sa rudesse, de sa détermination, mais aussi de sa fragilité, de son innocence :

« Il y a d'abord la droiture même du visage, son exposition droite, sans défense. (...) Le visage est exposé, menacé, comme nous invitant à un acte de violence. En même temps, le visage est ce qui nous interdit de tuer. »³²

³¹ Ibid.

³² Ibid.

La perception du visage d'autrui nous ouvre donc sur un univers moral, invisible au premier abord : c'est l'intuition de sa vulnérabilité qui me retient de faire du mal à autrui, par le sentiment confus que porter atteinte au visage d'autrui, c'est lui porter atteinte dans sa dignité et son intégrité de personne humaine, sensible et morale.

Que change alors le port du masque obligatoire ?

On peut y voir, en premier lieu, une injonction contradictoire des lois politiques : jusqu'à il y a peu, la loi française interdit fermement de se couvrir le visage parce qu'il faut pouvoir être identifiable dans l'espace public³³. La raison avancée est celle de la protection des personnes : il faut pouvoir identifier d'éventuels fraudeurs, auteurs de troubles ou criminels.

Or maintenant c'est au nom de cette même protection des personnes, déplacée sur le terrain sanitaire, que nous avons obligation de porter le masque, sous peine d'amendes (plutôt salées pour décourager d'éventuels « récidivistes »). Injonction contradictoire qui s'est faite non sans mal, peu accoutumés que nous sommes à porter le masque (hormis sur les yeux pour les bals masqués ou le carnaval, ou pour s'endormir). Les atermoiements autour de son port obligatoire en rendent compte, pour finalement s'imposer dans nos consciences comme un « geste barrière » fondamental pour contrer la circulation du virus.

Mais ce « geste barrière » est d'abord un obstacle à ma relation avec autrui : le masque me barre d'abord la perception du visage d'autrui dans son entièreté. Or c'est par le visage que je sais avoir affaire à autrui, comme à une autre personne humaine mais aussi à telle personne. Le visage est ce qui nous rend identifiable. Le port du masque m'empêche de reconnaître autrui : inutile de dire que nous perdons en

³³ Loi du 11 octobre 2010, article 1 : « *Nul ne peut, dans l'espace public, porter une tenue destinée à dissimuler son visage* ».

relations humaines. Paradoxalement, c'est au nom de la santé et de la protection d'autrui que nous le portons, pour tous les autres : dilution de la personnalité dans le souci expansif de la protection de l'espèce.

Le port du masque n'est pas, en soi, un geste : un geste est un mouvement physique, généralement fait avec les bras, pour indiquer une intention (comme quelqu'un nous fait signe de nous arrêter ou de nous déplacer à droite ou à gauche, s'il nous prend en photo, nous aide à nous garer...). Certes, c'est une action (le mettre, le porter, l'enlever...). Mais elle vaut en tant qu'elle est figée : le masque est bien porté quand il tient bien, quand il ne tombe pas, quand il couvre bien de la moitié du nez sous le menton. Le masque nous fige : il ne faut pas trop bouger pour ne pas qu'il tombe. Surtout, il couvre toute la partie mobile de notre bas du visage : la bouche, celle par qui le sourire ou la crispation « se lisent » sur notre visage. Il ne reste que de « nous » la partie supérieure du visage, où l'expression du regard et les quelques plissements de paupières ou du front indiquent encore, réduits drastiquement, nos expressions mobiles.

Difficile, donc, de reconnaître les personnes, parfois même, ses propres enfants au milieu d'une foule d'individus masqués³⁴. Difficile d'entendre les personnes, tous les sons ne passant pas ou étant étouffés par les masques, plus ou moins épais³⁵.

Difficile de comprendre leurs intentions, les sens officieux de leur parole : ainsi l'expérience malheureuse de celui qui s'essaye à l'humour mais dont l'intention décalée ne « passe » littéralement pas parce que l'expression du visage est cachée.

³⁴ Expérience d'une amie enseignante, qui est venue vers moi affolée et culpabilisée : « Je n'ai même pas reconnu ma propre fille ! »

³⁵ Tous les amoureux de la musique vous le diront : comment chanter, écouter de la musique, quand tous les sons graves sont étouffés ?

Les visio-conférences, un visage sans profondeur ni matière

En ce sens, les visio-conférences sont un pis-aller : elles permettent de saisir l'entièreté du visage, individuellement. Mais une nouvelle déperdition se fait : entre un visage à moitié dissimulé mais accompagné d'une présence réelle, physique, en *situation* et un visage qui présente sa face entière mais virtuellement, devenant une image sur un écran qui disparaît aussitôt la communication coupée, qu'est-ce qui est préférable ?

A cela s'ajoute que le visage s'affichant sur nos écrans est souvent flou, pixélisé, quand il n'est pas « intermittent ». C'est comme si nous avions le contour, mais sans l'essentiel : la profondeur du regard d'autrui.

Les visio-conférences déplacent donc le problème : elles nous font passer d'une présence réelle mais tronquée (quand on se voit avec le masque) à une image virtuelle, où la présence d'autrui s'estompe et se réduit à la surface d'un timbre-poste. *L'esseulement* est le grand gagnant : s'il y a une leçon à retenir du confinement et des rencontres virtuelles, c'est que nous avons ressenti de manière implacable que nous ne sommes pas faits pour vivre seuls, isolés les uns des autres, même si « *L'Enfer c'est les autres* » (Sartre, *Huis-Clos*).

Quelle joie de retrouver une vie sociale et les « vrais gens » après le confinement, leurs regards, leur corporéité. Comme si on renouait avec la réalité comme « *res* », chose matérielle, dont on ne peut se passer pour avoir le sentiment d'exister vraiment. La densité de la présence réelle est irremplaçable.

La revanche du regard

Autre ironie de l'histoire : l'analyse de Levinas sur le visage est en réalité une critique de l'analyse de Sartre sur le rapport à autrui.

En effet, Sartre remarque que c'est par le regard que je sais avoir affaire à autrui. Il est le marqueur de sa conscience, de son intentionnalité. Regarder n'est pas simplement voir, comme écouter n'est pas simplement entendre : regarder, c'est chercher intentionnellement quelque chose par la vue. Mais c'est aussi juger : le regard porté sur autrui ou sur une situation indique la manière de la percevoir, de l'interpréter. Le regard chosifie autrui comme « être regardé », dont la pensée intime du regardant échappe au regardé³⁶. Par le regard, je suis saisi comme une conscience par une autre conscience que la mienne. Je suis saisi comme présence consciente :

« Il y a dans tout regard, l'apparition d'un autrui-objet comme présence concrète et probable dans mon champ perceptif et, à l'occasion de certaines attitudes de cet autrui, je me détermine moi-même à saisir par la honte, l'angoisse, etc., mon « être regardé ». Cet « être-regardé » se présente comme la pure probabilité que je sois présentement ce ceci concret - probabilité qui ne peut tirer son sens et sa nature même de probable que d'une certitude fondamentale qu'autrui m'est toujours présent en tant que je suis pour autrui. L'épreuve de ma condition d'homme, objet pour tous les autres hommes vivants, jeté dans l'arène sous des millions de regards et m'échappant à moi-même des millions de fois, je la réalise concrètement à l'occasion du surgissement d'un objet dans mon univers, si cet objet m'indique que je suis probablement objet présentement à titre de ceci différencié pour une conscience. C'est l'ensemble du phénomène que nous appelons regard. »³⁷

³⁶ C'est toute la difficulté de la pièce *Huis-Clos* de Sartre, où l'enfer est précisément d'être sous le regard, et donc le jugement, permanent d'autrui, sans pouvoir s'y dérober.

³⁷ Sartre, *L'être et le néant*, 3ème partie, chapitre 1, IV « Le regard » p. 316 Tel Gallimard.

Cependant Levinas estime que le regard est trop réducteur : la véritable rencontre avec autrui est donnée par le visage.

*« La meilleure manière de rencontrer autrui, c'est de ne pas même remarquer la couleur de ses yeux ! Quand on observe la couleur des yeux, on n'est pas en relation sociale avec autrui. »*³⁸

Or avec le port du masque, où je cherche autrui ? Dans ce qu'il me reste de mobile et d'intentionnel pour le saisir : son regard. L'intention perce à travers le regard, et c'est à travers ces regards que je cherche ce qu'autrui veut me signifier, notamment dans le non verbal. On se surprend même à ne plus se souvenir si on a vu la personne « en entier » ou à moitié dissimulée par le masque, seule sa présence *intentionnelle* nous ayant marqué.

Intensité et intention

Le regard devient plus intense, soit qu'on y cherche de la signification, soit qu'on cherche à en donner : expérience ancienne du regard comme miroir de l'âme.

Le regard s'affûte d'autant plus que le reste des expressions est quasiment réduit à néant. Parfois, l'intensité des regards donne le sentiment d'une communication de conscience à conscience, d'âme à âme, comme si les regards pouvaient porter en eux-mêmes et à eux seuls tout ce que nous voudrions dire mais que nous ne pouvons pas. L'interdiction de toucher autrui, toujours au nom des gestes barrières pour protéger autrui d'une éventuelle contamination, redouble cette intensité. Les corps s'évanouissent pour tourner l'entièreté de la personne vers ce qui la traverse. La personne

³⁸ Levinas, *op. cit.*

n'est-elle pas précisément ce qui résonne à travers le masque ?³⁹

Au fond, c'est par l'absence du visage, relation habituelle à autrui comme entité morale, que nous focalisons sur le regard. A la différence d'un regard jugeant, nous y cherchons l'âme de la personne, qui perce à travers les mots, à travers l'intentionnalité. Nous cherchons à y déceler le sens, qui s'y livre d'autant plus difficilement que seule la pupille nous est « autorisée ». Mais en purifiant le regard de toute expression annexe, c'est comme si nous cherchions à parler d'âme à âme. Le choix des mots, l'expression du regard deviennent cruciaux.

Socrate l'a saisi bien avant nous : cette communication par le regard est l'une des conditions d'exercice du dialogue avec autrui, car il nous met en présence intellectuelle :

« Socrate : Réfléchissons ensemble. Supposons que ce précepte (« connais-toi toi-même ») s'adresse à nos yeux comme à des hommes et leur dise : « Regardez-vous vous-même ».

Comment comprendrions-nous cet avis ? Ne penserions-nous pas qu'il inviterait les yeux à regarder un objet dans lequel ils se verraient eux-mêmes ? (...) Tu n'as pas été sans remarquer, n'est-ce pas, que quand nous regardons l'œil qui est en face de nous, notre visage se réfléchit dans ce que nous appelons la pupille, comme dans un miroir ; celui qui y regarde y voit son image.

Alcibiade : C'est exact.

Socrate : Ainsi, quand l'œil considère un autre œil, quand il fixe son regard sur la partie de cet œil qui

³⁹ Personne vient du latin « per sonare », sonner au travers : à l'origine, la déclamation du comédien à travers le masque, symbolique du personnage.

est la plus excellente, celle qu'il voit, il s'y voit lui-même.

Alcibiade : Tu dis vrai.

Socrate : Donc si l'œil veut se voir lui-même, il faut qu'il regarde un œil, et dans cet œil la partie où réside le propre de cet organe ; cette faculté c'est la vision.

Alcibiade : En effet.

Socrate : Eh bien, mon cher Alcibiade, l'âme aussi, si elle veut se connaître elle-même, doit regarder une âme, et, dans cette âme, la partie où réside la partie propre à l'âme, l'intelligence, ou encore tel autre objet qui lui est semblable.

Alcibiade : Oui, je le crois, Socrate.

Socrate : Or dans l'âme, pouvons-nous distinguer quelque chose de plus divin que cette partie où résident la connaissance et la pensée ?

Alcibiade : Non, cela ne se peut.

Socrate : Cette partie-là en effet semble toute divine et celui qui la regarde, qui sait découvrir tout ce qu'il y a en elle de divin, un dieu et une pensée, celui-là a plus de chance de se connaître lui-même.

Alcibiade : Evidemment.

Platon, *Alcibiade*, trad. M. Croiset, coll. Tel, éd. Gallimard, 1991, pp. 70-71

Au fond, l'expérience des masques nous fait vivre en condensé des milliers d'années de notre histoire culturelle prise ensemble : en nous forçant à nous focaliser sur le regard, autrui s'offre à nous dans sa pupille comme une poupée en miniature, à la fois reflet et révélateur de nous-même : être sensible et éthique, dont la conscience nous incise d'autant plus par son intentionnalité qu'elle est dépourvue des atours de la mobilité du reste du visage et parfois du corps. Ainsi s'offre la transcendance des consciences en temps de pandémie.

Bibliographie succincte :

Platon, *Alcibiade*

Sartre, *L'être et le néant*

Levinas, *Ethique et infini*

Le professeur et le visage virtuel

« Le pire n'est pas toujours certain »

Charlotte HEBRAL

Professeure agrégée de Lettres Modernes

Notre temps. Notre époque. Notre réalité. Elle ne nous plaît peut-être pas, assurément, elle nous inquiète, elle nous questionne, elle nous oblige à douter, mais elle existe. Nous ne pouvons pas passer outre le réel.

Ce constat d'évidence pourrait faire sourire. En temps normal, il pourrait même passer pour une pensée naïve. Mais s'il est bien un moment étonnant, c'est le présent : celui qui nous oblige à questionner la normalité, celui qui nous oblige à vivre avec un virus contagieux, qui nous renvoie à nos faiblesses, à notre « humaine condition », comme le rappelle Montaigne⁴⁰, à ce que nous sommes : des êtres mortels, qui parfois perdons cette conscience de la beauté qui nous entoure, éblouis par notre propre conscience dominatrice du monde.

Le visage virtuel, que ce soit le visage des réseaux sociaux, le visage dématérialisé que prennent parfois nos réunions de travail, voir nos réunions de famille – j'ai assisté cet été à un mariage par écran interposé – ne peut pas laisser indifférent, si l'on commence par considérer qu'il est une représentation factice d'une réalité qui, si on lui donnait libre court, ne lui ressemblerait pas. Je ne percevrais pas de la même façon le « oui » de la mariée si je pouvais sentir son parfum, voir les bouquets de fleurs et palper l'émotion de la salle. J'aurais, si j'étais dans la réalité, un « tout ».

Ce premier constat m'amène à ma première pensée : le visage virtuel n'est qu'une partie de la réalité. L'étymologie nous le dit, il faut considérer virtuel comme un nom

⁴⁰ Discours inaugural des *Essais* de Michel de Montaigne (1533-1592).

masculin emprunt du latin scolastique *virtualis* qui signifie « n'être qu'en puissance ». Etre en puissance, c'est donc être possiblement, potentiellement, mais est-ce être véritablement ?

Prenons un autre exemple, susceptible une fois encore d'interroger ce rapport entre réalité et visage virtuel :

Je suis enseignante. J'ai vécu le premier confinement, et comme mes collègues, j'ai vécu les réunions par écran interposé. Mon visage virtuel, en l'occurrence, n'était pas différent de mon visage réel d'enseignante : j'ai proposé des cours, j'ai rendu des devoirs, je les ai même surveillés, j'ai fait mon travail. Mais ai-je tout fait dans mon travail ? Ai-je pensé, dans ce visage virtuel que j'ai pris à travers mon ordinateur, à faire vivre ma classe, et à considérer que l'animation d'un groupe avait lieu.

Car le groupe, disons-le, je ne l'ai pas vu. J'ai vu des écrans noirs, parfois des têtes pointer les cheveux hirsutes et à contre-jour, mais des yeux, de près, des expressions, point. Une virtualisation du visage implique donc inexorablement une forme de perte.

Mais perte de quoi exactement ?

Perte de ce que j'appellerais volontiers « l'ambiance ». Détrompez-vous, mes salles de classe sont loin de ressembler à des lieux de détente. Mais je considère que la littérature, par son sens éminemment relié au réel, par sa nature même fictionnelle mais ancrée de concert dans son temps, est le meilleur moyen de parler de son époque, et donc des autres, de leur histoire, voir du sens de l'histoire. Pas de bonne littérature sans une réflexion sur le temps long dans lequel elle s'inscrit. A partir de cette conviction, j'aime animer mes cours en renvoyant les élèves à leur réalité, aux liens qui peuvent se tisser entre leur pensée, leur vie, et ce que disent les grands textes littéraires.

Marivaux fait prévaloir le cœur sur tout le reste : qui ne rêverait pas de faire passer ses sentiments avant ses devoirs ? Beaumarchais prône une égalité de classe : comment la rendre vivante aujourd'hui encore et que signifie le sens du mot engagement ? Pascal démontre brillamment que le divertissement est le propre de l'homme parce qu'il lui permet de ne pas penser à sa mort : qu'en pensent les élèves qui savent très bien ce que la notion de divertissement implique en ce qu'elle éloigne du réel par une fuite plus ou moins consciente des enjeux immédiats ?

Ces questions, et tant d'autres, qui font le sel de ma discipline, ne peuvent se poser que si je regarde mes élèves dans les yeux. Que si je sens frémir le doigt de celui qui veut prendre la parole, que si je sens l'adhésion du groupe au texte et seulement si les échanges entre mes élèves se font. Eux aussi se regardent, se questionnent, se renvoient la balle. Le jeu n'a de sens que si nous le pratiquons en présence.

Quel lien me direz-vous avec notre sujet : « dans le monde des apparences, le visage virtuel ». C'est simple : je viens de digresser sur mes classes, ma pratique, ma vision de l'intérêt d'être ensemble pour faire cours, pour dire en guise de premier pallier de ma pensée que ce visage virtuel n'est pas faux, malhonnête ou injurieux pour la nature humaine – je le trouve même assez utile dans nos pratiques professionnelles – mais pour dire qu'il exprime le manque d'humanité.

Reste à penser la manière dont ce visage virtuel, que je traduis essentiellement dans ce premier temps par les écrans et leur rôle dans nos échanges, s'inscrit dans un monde qui serait « le monde des apparences ».

Vivons-nous dans « le monde des apparences » ?

Personne ne veut qu'on le voit tel qu'il se perçoit intimement. Personne ne veut qu'on le voit dans son appareil le plus simple, seulement muni de son visage, démuné d'appareils, de vêtements, de maquillage, de bijoux, d'objets

ou de postures qui disent bien notre souci de paraître, et qui embrassent le terme d'apparences.

Il n'y a qu'à relire avec délice La Bruyère et certains de ses *Caractères* pour penser la vacuité de l'homme dans son rapport à l'apparence. C'est drôle et cruel, mais tellement vrai, au sens de la représentation sociale et de son jeu. Voici le caractère intitulé « De la dissimulation » :

« La dissimulation n'est pas aisée à bien définir : si l'on se contente d'en faire une simple description, l'on peut dire que c'est un certain art de composer ses paroles et ses actions pour une mauvaise fin. Un homme dissimulé se comporte de cette manière : il aborde ses ennemis, leur parle, et leur fait croire par cette démarche qu'il ne les hait point ; il loue ouvertement et en leur présence ceux à qui il dresse de secrètes embûches, et il s'afflige avec eux s'il leur est arrivé quelque disgrâce ; il semble pardonner les discours offensants que l'on lui tient ; il récite froidement les plus horribles choses que l'on lui aura dites contre sa réputation, et il emploie les paroles les plus flatteuses pour adoucir ceux qui se plaignent de lui, et qui sont aigris par les injures qu'ils en ont reçues. S'il arrive que quelqu'un l'aborde avec empressement, il feint des affaires, et lui dit de revenir une autre fois. Il cache soigneusement tout ce qu'il fait ; et à l'entendre parler, on croirait toujours qu'il délibère (...) Ces manières d'agir ne partent point d'une âme simple et droite, mais d'une mauvaise volonté, ou d'un homme qui veut nuire ; le venin des aspics est moins à craindre. »⁴¹

Celui qui dissimule ne le fait pourtant pas toujours pour les raisons d'orgueil ou d'argent dont parle La Bruyère et qu'il condamne, mais nous connaissons tous un dissimulateur, nous sommes tous, à notre échelle et à notre manière, des dissimulateurs. La nuance, me demanderez-vous, entre la condamnation de La Bruyère et le fait que je semble trouver

⁴¹ La Bruyère, *Les Caractères*, 1688.

cela normal ? C'est simple, je pense que nous ne dissimulons pas toujours pour de mauvaises raisons.

Pour faire le pont entre ce que dit La Bruyère et notre sujet, il faut penser au mot monde.

Que signifie « le monde des apparences » ?

Ce qui me gêne, ce qui me questionne, c'est ce « le », dans « Le monde des apparences ». N'y en aurait-il qu'un ? N'y aurait-il qu'un seul monde qui serait « le monde des apparences » ? Autrement dit, s'il existe un monde des apparences, dont La Bruyère a fait une démonstration remarquable et que nous agrémentons chaque jour avec beaucoup d'entrain, moi la première, il existe aussi sûrement un autre monde : celui de quoi donc ? Qu'est-ce que le contraire de l'apparence ?

Le dictionnaire dit : « la vérité, l'essence, l'existence... » beaucoup de mots pour dire que ce qui s'oppose aux apparences ce serait le vrai. Mais qu'est-ce que le vrai ? Le réel ? Qu'est-ce que le réel ? Nous sans rien, tout nus au sens métaphorique du terme, ou nous avec des apparences ? Interroger cela revient clairement à interroger la nature humaine : sommes-nous des êtres de vérité, de réalité, d'essence ?

A mon sens, pas entièrement, et ce qui nous constitue, c'est justement le besoin, l'envie, le désir même de nous rendre plus beau, plus attirants, plus grands que ce que nous sommes par nature. Notre temps nous l'apprend : nous ne sommes que de fragiles créatures ballotées au gré des pandémies, et de la nature, largement dominatrice sur nous, et largement maîtresse.

A partir de là, le visage virtuel est à interroger à nouveau. Car ce monde des apparences, qui existe dans toutes les civilisations : nous avons tous des peintures que nous mettons sur nos corps et nos visages pour nous embellir, des bijoux accrochés et des symboles, des signes qui nous

distinguent hiérarchiquement dans une société, dans un clan, dans un groupe. Nous avons tous ce besoin de reconnaissance qui passe par des signes. Claude Lévi-Strauss, dans *Tristes Tropiques*, interroge clairement cette notion de civilisation pour reconnaître ce besoin, humain et grégaire, de nous parer pour penser le monde.

Dès lors, « dans le monde des apparences, le visage virtuel » peut aussi être considéré comme un visage nécessaire. Je ne dirais pas réel, mais nécessaire.

Pourquoi le visage virtuel serait-il nécessaire dans le monde des apparences ?

D'abord, parce que le monde n'est pas toujours celui des apparences. Comme j'ai commencé de le dire, il n'y a pas qu'un monde, il y a certes le monde des apparences que nous percevons tous dans nos rapports humains et dans nos sorties quotidiennes ; mais il y bien plus que cela : il y a le monde qui est le nôtre, le monde du réel, de notre corps, de notre pensée, de ce que nous sommes, avec nos faiblesses, nos maladies, nos douleurs. Toutes nos douleurs.

Accepter donc que le monde ne soit pas toujours une apparence permet je crois de dire que le visage virtuel est nécessaire. Pourquoi ? Parce qu'à un certain niveau il permet aussi une augmentation de notre existence.

Je m'explique : en acceptant que nous vivons dans un monde d'apparence sociale, mais aussi dans un monde réel, celui de notre intimité et de notre corps, de notre nature, qui nous commande et nous domine quoi qu'on en dise, il faut bien que nous vivions avec cette contradiction : je parais ce que j'aimerais être, mais je garde en moi la conscience que je ne suis rien. Dire cela c'est embrasser la pensée de Pascal qui définit l'homme comme « un roseau pensant » :

« La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable. C'est donc être misérable que de se connaître misérable ; mais c'est être

grand que de connaître qu'on est misérable. Pensée fait la grandeur de l'homme.

Je puis bien concevoir un homme sans mains, pieds, tête (car ce n'est que l'expérience qui nous apprend que la tête est plus nécessaire que les pieds). Mais je ne puis concevoir l'homme sans pensée : ce serait une pierre ou une brute.

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il nous faut relever et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale. »⁴²

Notre visage virtuel, s'il est donc nécessaire pour créer en nous l'équilibre, comment le penser aujourd'hui, dans ce monde de pandémie, sous notre masque, à un moment où les apparences justement se transforment, où elles comptent paradoxalement de moins en moins, où les préoccupations sociales changent ?

Qu'est-ce que le visage virtuel aujourd'hui ? Vivons nous toujours dans un monde d'apparence ?

Certes, nous portons tous un masque. Non plus pour jouer des tragédies ou des comédies, non plus pour nous embellir : exit perruques, mouches, et maquillages excessifs. Nous ne portons presque plus que des jeans et des baskets, et aujourd'hui, face au danger bien réel de cette pandémie mondiale, nous portons ce masque, en tissu parfois ou jetable souvent, qui oblitère notre visage, qui nous uniformise, nous protège, mais nous fait, en partie, disparaître.

⁴².Pascal, Pensées, (1660), Gallimard. Pléiade. 1976. p.1156-15

Je reviens à l'exemple de mes chers élèves : je ne vois pas leur bas de visage, je ne sais pas qui parle à qui, et seul un langage non verbal clair, auquel je les initie et les encourage, m'aide à savoir qui ils sont : lever la main pour dire que l'on parle, se lever pour parler et être audible malgré son masque, appuyer fort le regard pour savoir à qui je m'adresse, reprendre conscience du jeu des sourcils froncés, du doigt levé, des bras croisés, du rire sonore qui fait trébucher l'ennui et la morosité.

Pour le moment, nous avons encore cela, et c'est précieux. Je pense que cette question du visage virtuel, dont j'ai dit dès le début qu'elle s'apparentait aussi aux écrans, et à leur aide nécessaire dans nos vies, ne vaut vraiment que si et je dis bien si nous vivons dans un monde d'apparences.

Or, j'en suis tout à fait persuadée, pour vivre dans un monde d'apparences, il faut en avoir la chance, le loisir et la paix. Il faut bien de la liberté pour pouvoir se concentrer sur son apparence, sur une virtualité de la vision de soi. Je doute que les soignants soient dans l'apparence. Ils sont dans l'essence, ils combattent la mort, ils donnent aussi du sens à nos vies. En ce moment, il est clair que nous avons d'autres préoccupations, plus essentielles. Plus inquiétantes. Mais paradoxalement aussi, nous perdons un peu ce monde des apparences. Nous vivons moins dans une projection de nous-même que dans une réalité quotidienne. A partir de là, je dirais deux choses :

Il me semble très positif, et parfaitement nécessaire, que nous prenions conscience d'une certaine fin des apparences, et de l'aspect positif de cette fin : je me fiche que ma classe soit un peu difficile, ou que tel ou tel élève m'embête : je me demande si je vais pouvoir retrouver mes élèves la semaine prochaine, le mois prochain, l'année prochaine. Je veux retrouver le chemin de ma classe, et je sais que les élèves aussi. Nous voulons être ensemble, et ce constat d'évidence dépasse beaucoup de clivages. J'ai remarqué, depuis que nous vivons cette période, davantage de politesse, plus de

calme, du respect, de l'écoute. En vivant des choses difficiles, nous prenons tous conscience de l'essentiel, qu'être ensemble a un prix, et que ce qui a un prix a de la valeur. Nous redonnons donc de la valeur à ce qui a un prix : et nous valorisons ces moments ensemble, parce qu'ils peuvent ne plus avoir lieu.

En même temps, j'aime les apparences, les mondes virtuels, je défends la littérature après tout, et quoi de plus virtuel que la fiction ? Il me tarde que nous soyons autorisés à être superficiels à nouveau, que nous puissions tout simplement choisir notre apparence, et non plus seulement la couleur de notre masque. Quoi qu'il arrive je reviens toujours à Nicolas Bouvier, qui est à la fois un philosophe, un écrivain, et qui possède un admirable regard sur le monde.

Il rappelle que « comme une eau le monde nous traverse et pour un temps nous donne ses couleurs »⁴³. Acceptons le monde tel qu'il se présente car le temps donné est toujours court, insuffisant, indispensable. Acceptons d'être traversés par la vague, et pensons cette notion liquide comme un moment, et seulement un moment, de nos vies, qui en sortiront changées, évoluées, grandies. Dans ce monde, les apparences, les visages, redeviendront réels d'une autre manière, nourris de leur expérience et de leur humanité. Comme le dit très justement Pédro Calderon de la Barca : « Le pire n'est pas toujours certain ».⁴⁴

⁴³ Nicolas Bouvier, *L'usage du monde*, 1963.

⁴⁴ Pedro Calderon de la Barca a écrit cette pièce de théâtre en écho à un proverbe espagnol « le pire est toujours certain ».

Le visage virtuel : une face dans la foule?

Laurent PIETRA

Docteur en philosophie

Membre associé au Sophiapol de l'Université Paris-Ouest Nanterre - La Défense. « Intervenant pour l'Institut Emmanuel Lévinas ».

« Nous n'essaierons pas de donner au lecteur une idée de ce nez tétraèdre, de cette bouche en fer à cheval, de ce petit oeil gauche obstrué d'un sourcil roux en broussailles tandis que l'oeil droit disparaissait entièrement sous une énorme verrue, de ces dents désordonnées, ébréchées çà et là, comme les créneaux d'une forteresse, de cette lèvre calleuse sur laquelle une de ces dents empiétait comme la défense d'un éléphant, de ce menton fourchu, et surtout de la physionomie répandue sur tout cela, de ce mélange de malice, d'étonnement et de tristesse. Qu'on rêve, si l'on peut, cet ensemble »: le portrait que Victor Hugo fait de Quasimodo souligne à la fois son insuffisance quant aux informations qui nous donneraient une idée précise du visage et la suffisance relative de quelques traits pour commencer à identifier un personnage, à imaginer quelqu'un. L'image d'un visage qui forme un tout peut être donnée par quelques traits principaux, mais l'expressivité, la complexité qui donnent vie et sensibilité supposent une multitude de signes et de mouvements qu'une image peine déjà à rassembler et qu'une description peut renoncer à transcrire.

A notre époque, où se sont développées des techniques informatiques de communication, où les informations circulent en réseau, il a fallu attendre des progrès considérables pour que les visages virtuels commencent à ressembler à des visages concrets et puissent nous tromper. Si le visage virtuel semble ou semblait perdre les virtualités du véritable visage, c'est peut-être parce que le visage est en lui-même virtuel, car sa matière, son expression sont les

signes d'autre chose : ce qu'un visage exprime laisse toujours ouvertes d'autres possibilités d'expression.

Les visages offrent des signes à lire ; les mouvements de leurs traits manifestent pour notre perception mimétique les émotions, les sentiments, les passions, les affects qui s'attachent à chaque idée. Comme le souligne Descartes dans *Les passions de l'âme*, les affects entretiennent notre esprit dans les pensées qu'il est bon de conserver. Ainsi, par la perception des mouvements du visage, de leur animation, de leur inertie, ou de leur fugacité, nous attribuons l'intériorité d'un esprit qui forme des idées, nous identifions des semblables, nous nous assurons d'une relative similarité ou nous mesurons l'altérité qui décidera d'une possible interaction. Le visage nous donne l'image d'un être pensant qui ne se limite pas à un corps qui ne formerait pas d'idées, de sentiments. Les visages sont les supports d'une identification, de nous-mêmes, des autres, aux autres.

Or, pour identifier, il faut percevoir et former un tout cohérent, stable. Notre individualité résulte du concours, de la convenance de causes qui agissent en commun et, vivant, nous persévérons autant que nous le pouvons en nous joignant « aux objets qui paraissent [nous] être convenables » ; nous cherchons donc à former nous-mêmes un tout et à former avec les autres des tous. Cette passion primitive qui nous fait imaginer « un tout duquel on est seulement une partie » est l'amour, tel que Descartes le définit à partir de l'article 79 du traité précité ; moi et « la chose aimée » faisons partie d'un même tout. La haine qui est le contraire duplique cette formation de tout, en séparant entièrement les tous, à l'inverse exact de l'inclusion dans un tout. Les visages, sur lesquels se concentrent nos identités, sont les véhicules des affects ; on peut alors supposer que ce qui sera dit des affects fondamentaux, comme l'amour, devra recevoir sa traduction dans la description des visages qui les manifestent.

Amour, haine, désir, joie, tristesse s'expriment, se mettent en scène sur les visages. Par exemple, lorsque nous nous composons devant ou plutôt dans le miroir; avant même de nous montrer aux autres, nous nous montrons ou tentons de nous montrer une image avantageuse de nous-mêmes, nous essayons de former un tout avec nous-mêmes en composant le masque, la personne que nous offrirons aux autres ; au réveil, nous passons de la gueule au visage, de l'état de nature à l'état de société. Le visage virtuel du miroir manifeste le regard sur soi comme une interaction avec le regard des autres ; pour former un tout, pour m'identifier, je cherche à former un tout avec les autres en me souciant de ce qu'ils penseront de moi, m'incluant ou m'excluant : je dois avoir un visage aimable. Individu d'un groupe d'individus ou membre d'un groupe où le groupe prime sur l'individu, notre visage porte les marques sociales du genre, de l'âge, du statut que nous reproduisons ou que nous cherchons à affirmer ou à effacer.

La personne que je suis ou que je tente d'être est étymologiquement un masque, *persona*, qui peut bien être compris comme un masque social qui figerait mes traits, mes caractéristiques principales, l'image que je veux donner de moi, mais il peut aussi signifier le caractère toujours virtuel de mon unité qui se donne dans un visage qui change en fonction des moments, avec le temps qui passe ; les masques, les facettes de ma personnalité ont toujours besoin d'une face qui unifie provisoirement ce qui peut être pensé de moi, par moi ou par les autres. Le visage sera donc le réceptacle des contradictions d'un individu qui évolue toute sa vie et qui a besoin de se saisir malgré tout dans une forme d'unité, d'un individu qui appartient à un groupe dont dépend sa vie, mais qui a aussi sa vie propre, son intériorité, sa singularité. Notre époque a intensifié l'uniformisation mimétique des comportements en effaçant ou détruisant les différenciations des individus (âge, sexe, classe sociale...) sur d'immenses

échelles ; ces processus furent d'abord politiques avec l'action toujours croissante d'un principe d'égalité pénétrant toutes les sphères de la vie, comme l'avait expliqué et annoncé Alexis de Tocqueville ; ces processus ont encore franchi un stade avec la globalisation et les technologies informatiques qui fournissent en outre une virtualisation de la vie dans de multiples domaines, qui se dédouble en vie numérique, virtuelle avec ses interactions sociales, occupant pour certains la plus grande partie de leur temps. La synchronisation des émotions, des goûts à l'échelle planétaire semble conjointe à un mouvement inverse de retour à des communautés d'appartenance plus étroites, confinant parfois à un enfermement plus aliénant et plus farouchement hostile à un extérieur honni, entretenu lui aussi par des processus numériques répétitifs qui bouclent les individus et leurs informations dans un cercle fermé et restreint. Le terme commun paraît pourtant être le désir de faire partie d'un tout, de s'identifier à d'autres, à des modèles, pour s'identifier soi-même. Le visage comme support d'identification et d'identité évolue selon ces mêmes processus.

La synchronisation des appareils, des images, des sentiments, leur uniformisation qui s'imposent par des modèles médiatiquement répétés sur des réseaux sociaux ne peut manquer de produire une uniformisation des visages tant par les retouches numériques qui virtualisent les visages réels, que par le maquillage, les piqûres ou les chirurgies qui restructurent ou modifient les visages réels pour les faire correspondre à des modèles virtuels. Le visage virtuel qui symbolise le mieux cette contagion du désir de s'assurer de son image et de son existence dans le regard des autres, d'un groupe virtuel auquel on espère appartenir est le selfie ; cette confirmation et identification de soi (*self*) sont bien obtenues par la validation d'une image qu'on aime, un *like*.

Si le tout donne une identité à laquelle on peut s'identifier, ce processus d'identification ne peut guère produire qu'une fausse singularité où l'individu n'a plus en lui-même les ressources pour assumer sa propre altérité par rapport aux autres, devenus seuls juges de son identité, de sa personnalité. Là où le virtuel ouvre les possibilités sans en fermer aucune, on peut vivre dans l'illusion : il est possible d'éviter de rejoindre le dur réel où le choix de possibilités ne peut qu'en fermer certaines. Paradoxalement, l'ouverture des possibles sans fermeture favorise les répétitions mimétiques qui finissent par réduire les possibles à un petit nombre, par uniformiser les modèles. Les processus mimétiques intensifiés aujourd'hui transforment les visages qui devraient être porteurs de notre singularité en faces perdues dans une foule de consommateurs.

Les interactions sociales virtuelles vidant de leur substance les interactions sociales en chair et en os (par exemple, lorsqu'on préfère fixer son écran plutôt que regarder le visage présent en face) signalent une transition sociale, politique, économique où les nouvelles possibilités technologiques ouvrent de nouvelles possibilités d'aliénation. On pourrait s'inquiéter du fait que le visage qui portait une identité fondée sur l'altérité subit la même uniformisation des modes de vie, de penser et de ressentir ; il faut alors remarquer que la conception de l'altérité dépend du statut que l'on donne à l'amour comme formation d'un tout. Si le tout est conçu comme une identité figée, parfaite, il devient plus important que les parties qui le composent, et l'altérité se réduit alors aux différences des parties qui composent un même tout. L'altérité en tant que telle suppose donc qu'on laisse l'autre être autre et que l'intérêt qu'il y a à former un tout avec l'autre consiste dans son altérité par rapport à nous, ce qui signifie que le tout lui-même peut devenir autre ; un tout peut devenir autre ; il est virtuellement un autre tout. Les transformations

contemporaines que subissent les visages et l'apparition de visages virtuels peuvent nous inquiéter en mettant en évidence des changements qui peuvent atteindre la définition même de l'humanité (modifications génétiques et augmentations technologiques), mais ne signifient pas nécessairement une aliénation supplémentaire en marche, dès lors que les processus de virtualisation sont constitutifs de l'humanité.

Chronique : Philocalie

Paul LEOPHONTE

Professeur des Universités

Membre correspondant de l'Académie Nationale de Médecine

A thing of beauty is a joy for ever.

John Keats

Qui ne s'est posé la question du pourquoi, du comment de l'univers ; du pourquoi, du comment de notre planète dans un espace de 100 à 200 milliards de galaxies ; le pourquoi, le comment de la vie sur terre - d'un unicellulaire à une espèce dominante survenue, de hasards en nécessités, pour quelle finalité ? Le pourquoi, le comment du bien, du mal, du vrai, du bon - du *beau* qui est aussi tout cela ?...

Un clerc allemand du XV^{ème} siècle, Martinus von Biberach, posait avec élégance ces questions cruciales dans un quintil dont la chute distille un humour que ne renierait pas Woody Allen.

*Je viens je ne sais d'où
Je suis je ne sais qui
Je meurs je ne sais quand
Je vais je ne sais où
Je m'étonne d'être aussi joyeux.*

Le philosophe Clément Rosset à qui je dois de découvrir cette citation professait qu'*être heureux, c'est toujours être heureux malgré tout*. Malgré le tragique de notre condition mortelle, le tragique qui frappe inégalement chaque humain au fil de sa vie. *Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux ?* chantait-on à la fin des années trente avec l'orchestre de Ray Ventura. Qu'attend-on, en effet, si l'on dispose, dans un temps de paix, de ce minimum essentiel que

sont le boire, le manger, le gîte, la vêtue et la lumière du jour. *La lumière n'est peut-être rien d'autre que le premier et le plus simple de nos bonheurs*, s'enchantait Jean d'Ormesson, *cette simple lumière qui nous vient du soleil et qui fait vivre le monde*. Nous ne pourrions vivre sans la chaleur qu'elle dispense ni la beauté qu'elle dévoile ; elle en est le premier signe - quoi de plus beau qu'une aurore ? Le monde qu'elle éclaire aurait pu ne pas être beau, la beauté advenue par surcroît. Gratuite, détachée, indifférente, énigmatique... Elle suppose des sens pour la percevoir. On se souvient du fameux distique d'Angelus Silesius, mystique et poète allemand du XVIIème siècle :

*La rose est sans pourquoi, fleurit parce qu'elle fleurit ;
Sans souci d'elle-même, ni désir d'être vue.*

La rose ignore sa beauté. Comme la plus banale des fleurs des prés, l'abeille qui se nourrit de son nectar, le chène et le bambou, la libellule et le scarabée, la gazelle et le lion... On pourrait fabuler sur toute la création. L'homme possède le don inestimable de percevoir cette beauté foisonnante qui s'ignore elle-même, il a aussi celui de la prodiguer. Heureux hasard d'une connexion de milliards de neurones, nécessité vitale ? Comment vivre sans multiplier les occasions de beauté et ses corollaires - la joie, le plaisir, le bonheur ?

Pour les auteurs anonymes de la Bible, nul doute que Dieu en créant le monde a voulu qu'il fût beau. A maintes reprises au cours des six jours de la Création, *Dieu vit que cela était bon* ; ou, selon d'autres exégètes de la Genèse, *cela était bien*. Dans la traduction grecque, le bon, le bien, le beau se confondent, de sorte que le verset s'interprète : *Dieu vit que cela était beau*. En écho, on peut lire dans les hadiths prophétiques et des sagesses mahométanes : *Dieu est beau et il aime la beauté*.

Il n'y a pas de jour où le qualificatif ne nous traverse l'esprit. On se lève sur une belle journée, le beau temps est propice à une belle balade... On vit un moment d'une beauté parfaite. On croise une belle femme, un bel homme l'accompagne – ils forment un beau couple, ils ont de beaux enfants... De l'aube *aux doigts de rose* au *crépuscule du soir* tandis que s'allume le firmament, où qu'on porte son attention, la beauté de la nature est présente. S'y joint la beauté que l'homme a fait naître et dispense : un beau tableau, une belle mélodie, un beau roman... Et, si l'on ajoute une dimension éthique, ce que les comportements les plus élevés expriment – de beaux gestes, de belles paroles, une belle âme...

Quel trait commun – définissable - fait qu'une chose, une créature, une création, un acte partagent d'être beaux ? Socrate conversant avec le sophiste Hippias évoque tour à tour une belle vierge, une belle jument, une belle marmite fruit d'un beau travail, Hippias acquiesce chaque fois à la beauté, mais il est bien en peine pour dire ce qu'est le beau, *le beau tout court*. Autrement dit, nulle difficulté et une approche consensuelle pour apprécier *ce qu'il y a de beau*, mais l'esprit est démuné pour dire *ce qu'est le beau* – l'essence, le concept, l'idée de la beauté qui s'éprouve mais ne peut se prouver. *Difficiles sont les belles choses !* conclut Socrate. L'homme de la caverne platonicienne ne distingue de la beauté que ses ombres portées.

Le goût, l'amour de ce qui est beau (qui est vrai ou bon) se disait en Grèce *la philocalie* (*kalos* en grec est le beau, et le terme *kalosagathos* nous enseigne François Cheng (*kalos kagathos* selon le Bailly), fusionne le beau et *agathos*, le bon). Cinq siècles avant notre ère, ce goût, cet amour du beau est au cœur du *miracle grec*. Il fonde l'esthétique occidentale. Trois siècles plus tôt, un autre miracle avait eu lieu, né du génie d'un aède aveugle - deux longs poèmes chantés par plusieurs générations de rhapsodes avant d'être recueillis par l'écriture, deux des plus beaux

textes fondateurs de la littérature, *L'Iliade et l'Odyssée*. A l'origine de la guerre interminable et meurtrière que se livrèrent Grecs et Troyens dont Homère conte dans *l'Iliade* un bref épisode, il y a la beauté de la femme, dans ce qu'elle a de subversif et de gracieux. Rappelons que lors d'un banquet à la table des dieux auxquels s'est mêlée la déesse de la discorde, le jeune et beau Pâris, berger dont on ignore sur le moment qu'il est le fils du roi de Troie, est désigné pour distinguer parmi les trois plus grandes déesses de l'Olympe la plus belle - Héra, Athéna ou Aphrodite. Chacune tente d'infléchir par un don prodigieux le jugement de Pâris : Héra lui offre la souveraineté sur tous les hommes, Athéna la victoire à la guerre, Aphrodite la plus belle femme du monde. Comment résister ? Il enlève la belle Hélène. Mais Hélène est la femme de Ménélas, roi de Sparte. L'époux bafoué lève une coalition, la guerre de Troie va s'ensuivre. Après une dizaine d'années d'atroces combats, le fameux épisode du cheval aux flancs remplis de soldats introduit par ruse dans la citadelle troyenne met fin à sa résistance. Pâris meurt lors des combats. Ménélas remet la main sur l'épouse adultère avec l'intention de l'occire. Mais... elle est si belle !... Elle possède la beauté de la femme dans son essence, *la vénusté*. Vaincu par celle-ci alors qu'il s'apprêtait à porter la main sur l'épouse infidèle, Ménélas lui ouvre les bras. *Aimer, c'est donner raison à l'être aimé qui a tort*, disait Péguy.

Si la beauté dans son essence nous demeure une énigme, nous passons notre vie à la distinguer, l'apprécier, en jouir. Il n'est pas de journée, à condition de lui porter attention, qu'elle ne participe de notre joie d'être. *J'ai remarqué, au cours des ans, que la beauté, tout comme le bonheur, est chose fréquente. Pas un jour ne s'écoule sans que nous vivions, un instant, au paradis*, écrivait Borges. Il se félicitait dans son grand âge que sa cécité ne lui permettait pas de voir vieillir le visage des femmes qu'il avait aimées ou dont il avait apprécié la beauté.

La vue, l'ouïe captent la beauté, une main parfois la caresse ; par des connexions mystérieuses, variables selon la sensibilité de chacun, l'épiderme s'en pénètre. Qui n'a éprouvé, le cœur battant, le frisson, le choc de la beauté. Stendhal en a donné une description clinique. En présence d'un être, d'un tableau, d'une sculpture, d'une architecture, d'une mélodie, qui n'a ressenti dans une sorte d'éblouissement, de vertige entremêlé d'euphorie, cette commotion qu'il est convenu de nommer le syndrome de Stendhal ; en présence d'un paysage, qui n'a ressenti une fusion quasi mystique avec la nature en harmonie avec l'univers, ce que Romain Rolland a nommé *le sentiment océanique*. Comment vivre sans être, de loin en loin, éperdu.

Nous portons dans nos gènes la capacité d'admirer, mais nous sommes bien en peine pour nous souvenir à quel moment, avant même de connaître le mot qui la désigne, nous avons ressenti pour la première fois, le plaisir, l'émotion de la beauté ; d'y attacher plus tard un sentiment ; plus tard encore de tenter de la conceptualiser. Est-ce le sourire d'une mère, le sein offert, un rayon de soleil caressant le berceau où l'on sommeillait, la comptine dont on était bercé ? Certains parviennent à dater leur premier souvenir. Casanova prétend que *l'organe de sa mémoire* ne se développa que passé l'âge de huit ans, ce qui est bien tard. La plupart des mémorialistes évoquent des souvenirs plus précoces. Marcel Pagnol, dans les délicieux récits de son enfance, évoque des fragments de son passé à Aubagne avant l'âge de trois ans. Quant à Michel Déon il avoue, non sans perplexité, avoir conservé le souvenir d'une scène alors qu'il était encore dans les langes - il n'avait pas un an ! Faut-il croire les romanciers ? Jean Bernard, homme de sciences fêru d'exactitude, situe son premier souvenir à l'âge de cinq ans. Quel que soit l'âge de la première séquence mémorisée, rares à ma connaissance ceux qui y rattachent le signe de la beauté. Borges - est-ce malice du destin chez un futur malvoyant ? - du plus loin qu'il se souvenait se rappelait

avoir vu au-dessus d'un lopin de terre un arc-en-ciel. Il ne précisait pas s'il en avait été émerveillé. François Cheng dans ses *méditations sur la beauté* rapporte le moment précis où, âgé de sept à huit ans, il fut littéralement foudroyé par la découverte de la beauté : ce fut à la fois celle d'un des plus beaux endroits de Chine, le mont Lu, aux perspectives toujours renouvelées, aux jeux de lumière infinis, et quasi dans le même temps la découverte de la créature, le corps féminin dans sa splendeur ; plus tard, il se familiarisera avec *la chose magique qu'est l'art*.

L'instinct de la beauté appelle pour se développer l'éducation. La beauté s'apprend, le goût s'affine. Longtemps on ne sait pas voir ce qu'on voit. On regarde, on observe mais la beauté ne se limite pas à une perception des sens, elle est aussi jeu de mémoire, intelligence du sens, appréhension du mystère sous les apparences du réel, *cosa mentale* disait Léonard de Vinci. De même qu'on apprend à parler, à lire, écrire et compter, qu'on est sensibilisé au bien et au mal, au bon et au mauvais, au vrai et au faux, on apprend (sous une forme binaire un peu trop simpliste, il est vrai), le beau et le laid (lequel revêt parfois une forme d'insolite beauté comme dans les bestiaires du Moyen-Âge, les monstres qui ornent les chapiteaux de certains cloîtres romans, les gargouilles des cathédrales gothiques) ; le contraire du beau c'est le vulgaire, le sordide, l'abjection.

Le goût et les canons du beau varient à l'infini d'une famille, d'une communauté, d'une société, d'une culture à une autre. *Des goûts et des couleurs, on ne discute pas*, professaient nos aînés latins. Mais si les civilisations ont témoigné de grandes disparités dans l'appréciation de la beauté, on retrouve dans leur passé une relative convergence : la justesse dans les proportions, la symétrie, l'harmonie. C'est pourquoi la beauté selon notre perception d'occidental a connu une apogée sous la Grèce de Périclès (et en écho deux mille ans plus tard à la Haute Renaissance). Elle connaîtra d'heureux prolongements dans la Rome

antique. L'architecte Vitruve qui vécut au 1^{er} siècle avant JC et fut si influent sur les artistes de la Renaissance (on se souvient du célèbre dessin de Léonard de Vinci) postulait qu'une structure (une oeuvre par extrapolation) devait présenter trois qualités : *firmitas, utilitas, venustas* (pérenne, utile, belle). S'agissant des représentations humaines les grecs et les hommes de la Renaissance célébraient la beauté des traits juvéniles. A cette inclination, l'Inde a apporté un correctif qui séduit le septuagénaire qui écrit ces lignes. On y considère que la joliesse est donnée (ou pas), alors que la beauté s'acquiert - avec l'âge, une vie accomplie, la matière d'une âme. Tandis que s'efface avec les années la joliesse, cette agréable impertinence des traits qui sied si bien aux adolescents, la beauté s'accuse, conquise, inscrite dans l'expression du visage, la patine du temps sur ses linéaments. Quand, au final, les flétrissures du grand âge surviennent, il demeure la beauté insurpassable d'un regard, immarcescible, où pétillent une âme douce et le rayonnement d'un cœur intelligent.

Très loin avant de s'inscrire dans le patrimoine et la transmission, il y eut ce moment décisif de l'aventure humaine où des perceptions diverses furent reconnues et appréciées comme agréables aux sens, avant que le mot beauté ou son équivalent fût désigné comme l'entité les réunissant ; tels (mille exemples viennent à l'esprit) la chanson du vent dans les ramures, le ramage d'un rossignol, l'écoulement cristallin d'une cascade, le velours d'une voix... ou les images inscrivant sur la rétine la pourpre et les ors d'un coucher de soleil, l'éclosion printanière, un animal avisé autrement que pour la pâture, un semblable et sa séduisante apparence... ou l'objet de hasard dont la main s'est saisie, façonné par l'aléatoire des éléments, le corps possédé non plus en vue de la reproduction mais caressé pour sa grâce... On pourrait multiplier les clichés.

Jusqu'où faut-il remonter, avant les prémices d'une civilisation, loin avant que l'Histoire en témoigne, pour

retrouver chez notre ancêtre commun une appréciation et une quête esthétiques – la révélation du beau, le goût d’admirer ? Combien de temps avant que, par un mimétisme enrichi d’imaginaire, il ne prenne conscience de son pouvoir de concevoir la beauté et de la modeler de ses mains et de son esprit ?

Une indication est apportée par ce qui a résisté à la pression de la modernité au sein des sociétés primitives. Le goût du beau s’y affiche sous différentes formes : ornements divers, objets sculptés, parures, maquillage, tatouage, masques, totems, rituels, rythmes instrumentaux et danses, parades inspirées des parades sexuelles animales... On est tenté, par extrapolation, de faire remonter dans un très lointain passé cette beauté festive, ces arts premiers, et d’établir un lien avec les merveilles du Paléolithique supérieur (30000 à 10000 ans avant notre ère), *ce miracle de la création artistique et symbolique qui précède de 30000 ans le miracle grec*, écrivait le paléoanthropologue Pascal Picq. Ce sens de la beauté qui s’exprime dans les peintures rupestres (la ronde fantastique des aurochs, des rennes ou des chevaux de Lascaux, d’Altamira...) ou les sculptures de la même époque (les Vénus aurignaciennes, l’exquise figurine de Brassempouy), est-il possible avec ce qui a subsisté en amont de l’héritage de nos ancêtres d’en situer les premiers balbutiements ? Est-ce une spécificité de l’homme de Cro-Magnon (- 48000 à - 12000) - le *Sapiens sapiens* ? On a découvert que les Néandertaliens (-250000 à -28000) qui ont laissé des traces d’hybridation dans nos gènes auraient fait usage de colorants et porté des colliers de dents et de coquillages percés, des pendeloques en ivoire de mammoth. Bien plus, l’ensemble du genre *Homo* serait concerné. L’*Homo* archaïque qui a émergé en Afrique il y a 300000 à 200000 ans avait déjà le goût de la parure, nous apprennent les anthropologues. Et si l’on remonte à l’apparition du genre *Homo*, deux millions d’années avant notre aïeul *Sapiens*, l’ancêtre des ancêtres,

l'*Homo erectus*, façonnait déjà, dans des pierres sélectionnées, des outils d'une symétrie harmonieuse fascinante : des *bifaces* dont la relative sophistication reflète un choix esthétique, une inclination à transcender l'utile.

Depuis ces lointains bifaces et les colliers ou pendeloques des Homo archaïques, surtout à partir de l'art pariétal et de Sumer où fut inventée la première écriture et transcrite la première épopée, le parcours d'une civilisation à l'autre est éblouissant. L'homme n'a eu de cesse en une poignée de millénaires, siècle après siècle, d'apporter un supplément de beauté au monde. Chacun, à la faveur de ses voyages, ses rencontres, ses découvertes et ses inclinations pour l'art, en aura constitué un florilège personnel revisité à son gré, un album de souvenirs, un musée intime, à l'instar du musée imaginaire d'André Malraux. En même temps, au fil d'une histoire *pleine de bruit et de fureur*, oscillant entre civilisation et barbarie jusqu'à notre époque incluse, l'homme aura saccagé, brûlé, détruit, ruiné. Dans une étrange confusion esthétique qui a changé la donne au début du XXème siècle la beauté s'est dissociée de l'art. Alors qu'est postulée une équivalence des cultures, tout en art s'équivalendrait.

Au commencement il y eut les canulars de Marcel Duchamp et les facéties de Dada, le suprématisme et l'expressionisme abstrait qui auront précédé le kitsch néo-pop de Jeff Koons, gadget risible pour gogo milliardaire en comparaison de ce qu'il est convenu d'appeler *l'art minimal*, relevant de la déchetterie ou des latrines, lointains avatars de l'urinoir de Duchamp, tels le flacon d'urine de Ben, les autoportraits au sang congelé de Marc Quinn, la peinture au sperme de Jordan McKenzie ou les 90 boîtes de 30 grammes de ses propres excréments de Piero Manzoni – qui par parenthèse furent estimées 300000 dollars !... Sous le marteau des commissaires priseurs des grandes sociétés de ventes aux enchères (Sotheby's, Christie's...) les dollars ont désormais submergé le goût... *Les gens connaissent le prix*

de tout et la valeur de rien, disait Oscar Wilde. Comment ne pas déplorer *un art prostitué* ; et sans céder à un passéisme stérile, ne pas regretter le temps (celui de la Renaissance, au suprême) où les exigences de l'époque voulaient qu'une chose utile fût en même temps une chose belle ; la beauté ce qui plaît, et non ce qui s'évalue en espèces sonnantes sur le marché de l'art.

Dostoïevski, par la voix du prince Mychkine lança jadis cette prophétie énigmatique : *la beauté sauvera le monde*. On pourrait opposer par antithèse, non pas que le monde (qui assurément aura le dernier mot) mais que la civilisation périra par la laideur, la vulgarité, l'abjection.

Il reste à espérer que des îlots de beauté, l'inclination à la célébrer et à la créer, auront perduré dans les décombres que nous aurons transmis aux générations futures. L'assertion de Dostoïevski sous-entend une rédemption. Il n'est pas de cataclysmes et de dévastations, de guerres, où la beauté ne perdure ou renaisse, et il y aura toujours des hommes pour s'en émouvoir. Des témoins ont rapporté qu'au cours de la Grande Guerre, de part et d'autre des lignes de front, sortes de charniers lunaires, des combattants durant les pauses entre les affrontements et leur fracas observaient, dans l'appréciable silence revenu, le vol des oiseaux. Des nuages glissaient dans le ciel ; un chant surgissait, quelques notes, un gazouillement, comme au premier matin du monde, et la beauté, cette *promesse de bonheur*, écrivait Stendhal – *la beauté intérieure en harmonie avec la beauté extérieure* - pénétrait leur cœur.

Nouvelle : Le bras de la pompe

Dr Jacques POUYMAYOU

Anesthésie-Réanimation

Le 28 janvier 1847, le docteur John Snow, 34 ans, exerçant au Saint Georges Hospital de Londres, prend la décision de se consacrer exclusivement à l'anesthésie et devient le premier médecin anesthésiste au monde.

C'est une spécialité jeune qui a vu le jour avec l'administration inaugurale d'éther par le docteur Crawford Walter Long à son ami James Michael Venable pour l'ablation d'une tumeur cervicale le 30 mars 1842 à Jefferson (Georgie). Il va réitérer, non seulement pour de nombreux autres actes chirurgicaux, mais encore pour l'analgésie obstétricale. Malheureusement il ne publie pas, occupé par sa pratique en milieu rural.

La reconnaissance officielle en revient à un dentiste, Horace Wells, qui, après avoir constaté les effets analgésiants du protoxyde d'azote sur une fracture de jambe, administre ce gaz pour la première anesthésie moderne à Boston (Massachusetts) le 11 décembre 1844.

Deux ans plus tard, le 30 septembre 1846, sur les conseils de son ami le docteur Charles Thomas Jackson, William Thomas Green Morton, médecin lui aussi, réalise la première anesthésie officielle à l'éther.

Une querelle éclate entre les médecins et le dentiste pour déterminer qui peut revendiquer la paternité de l'anesthésie. Elle se poursuivra devant les sociétés savantes, s'achevant par la déroute de Horace Wells lors d'une démonstration publique au Protoxyde d'Azote (mal administré avec du matériel inapproprié). Il sombrera dans la dépression, l'addiction au chloroforme, pour finir par se trancher l'artère fémorale (sous chloroforme) 24 janvier 1848.

Dans toute cette affaire, personne n'avait pensé attribuer le mérite au vrai découvreur W. C. Long. Il faut dire qu'il n'exerçait pas dans un grand centre et on sait bien à Toulouse que « *Le curé des Minimes n'est pas prêtreur* ».

Toutefois, le temps a « *rendu à César...* ».

Né le 12 mars 1813 à York dans une famille pauvre, John Snow aîné de neuf enfants, débute à 14 ans son apprentissage auprès d'un médecin généraliste. A 17 ans, suite à la lecture d'un traité sur le retour à la nature (déjà !), il milite dans les ligues de tempérance (fréquentes à cette époque et dont certains de ses membres pouvaient être radicaux comme Carrie Nation avec sa hache aux Etats Unis d'Amérique) qu'il observera soigneusement toute sa vie durant. Il rejoindra à 23 ans la *York Temperance Society* qu'il avait contribué à fonder avec son frère Thomas.

Docteur en médecine de la faculté de Londres en décembre 1844 après avoir exercé comme médecin généraliste à Soho où, dit sa légende, « *en attendant les patients riches, il traitait les pauvres comme des ducs* » (cf. A. Paré) il décroche le prestigieux diplôme du *Royal Collège of Médecine* en 1850.

Sa vocation pour l'anesthésie semble naître en décembre 1846 lorsqu'il assiste à une administration d'éther conduite par le dentiste James Robinson dans la capitale de l'empire. Il décide de s'y consacrer, améliore la méthode et conçoit un appareil inhalatoire.

Sa renommée sera telle qu'il anesthésiera en personne Sa Majesté Victoria en 1853 et 1857 pour l'accouchement respectivement de Léopold (hémophile) et de Béatrice (promise au prince impérial Louis Napoléon Bonaparte prématurément ravi à l'affection de ses proches et aux espoirs des bonapartistes par les guerriers Zoulous alors qu'il servait la « *Perfide Albion* ». Un comble... Il donne ainsi naissance (si j'ose dire) à la technique « *d'anesthésie à la reine* ».

Le choléra est la maladie épidémique capable de tuer en moins d'une journée. Originaire de la zone indo gangétique, responsable jusqu'à ce jour de sept pandémies (en attendant la huitième en raison de l'apparition d'une nouvelle souche jusqu'ici circonscrite au Bangladesh) il arrive en Europe lors des Grandes Découvertes. Les six premières pandémies sont le fait de *Vibrio Cholerae* mais la dernière a mis en évidence la responsabilité de la souche *El Tor*, jusqu'alors considérée comme bénigne. Que nous réserve la prochaine ?

En 1854, John Snow fait face à la vague londonienne de la troisième pandémie. Intéressé depuis longtemps par cette maladie (il lui « *fait la chasse* »), il est frappé par la relation entre les patients infectés et leur lieu de vie et émet l'hypothèse d'une source de contamination unique. Cependant, la démonstration ne s'avère pas simple dans la mesure où nombre d'entre eux n'ont pas d'adresse précise. Ce détail peut paraître anecdotique et pourtant, lequel d'entre nous, lors de remplacement en médecine de campagne, ne s'est trouvé confronté à des indications vagues pour visiter un patient, comme « *le chemin juste à droite du transformateur deux kilomètres après le carrefour* » avec une carte d'état-major pour tout GPS ?

Toutefois, il fait le rapprochement avec un indice d'importance à savoir l'approvisionnement collectif aux pompes municipales disséminées dans toute la capitale, renforcé par sa conviction de la diffusion de la maladie par l'eau. L'étude attentive de la carte de Londres établie par Edmund Cooper lui permet d'incriminer la pompe de Broad Street comme source de l'épidémie. Avec l'appui d'un ministre du culte (« *hors de l'Eglise, point de salut* »), il fait enlever, malgré l'opposition du voisinage, le bras de la pompe suspectée. Et l'épidémie s'arrête.

Il faudra longtemps pour que le vrai mérite de Snow soit reconnu, après les dénigrement de nombre de ses confrères concernant, tant son manque de rigueur scientifique que sa théorie de la contamination exclusive par l'eau qui sera

finaleme^{nt} confirmée trente ans plus tard (*Koch 1884*). Par-delà de l'hagiographie posthume dont il a bénéficié et son élévation au rang de « *père de l'épidémiologie* », il a fait preuve d'une démarche logique que n'aurait pas renié Sir A. Conan Doyle.

Emporté à 45 ans, le 16 juin 1858, par un AVC alors qu'il avait mené une vie saine, sportive et milité pour la tempérance, il repose au cimetière de Brompton dont l'hôpital a donné le nom au fameux sirop antalgique constitué de chloroforme, de cocaïne, de morphine et de...*gin*, et dont la recette originelle a été élaborée en 1896 par un médecin du nom de *Herbert Snow*... Le destin aime les paradoxes et les Britanniques ont le sens de l'humour.

Broad Street est devenue Broadwick Street mais la pompe sans son bras existe toujours, de même que le pub adjacent en hommage à John Snow (!) dont le raisonnement, 33 ans avant la naissance du détective, s'est montré digne de Sherlock Holmes qui n'aurait pas manqué de conclure : « *Elémentaire mon cher Watson* ».

INCIPIT : Solutions

Dr Jacques POUYMAYOU

Anesthésie-Réanimation

Un **incipit** est le terme désignant les premiers mots (ou paragraphes) d'une œuvre littéraire.

« A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire. »

P. Corneille Le Cid II 2 vers 434

« C'est ici un livre de bonne foi, lecteur. Il t'avertit dès l'entrée que je ne m'y suis proposé aucune fin autre que domestique et privée. »

M. de Montaigne. Les Essais

« Je me suis toujours fait une certaine idée de la France. »

Ch. De Gaulle. Mémoires de guerre

« Le 15 mai 1796, le général Bonaparte fit son entrée dans Milan à la tête de cette jeune armée qui venait de passer le pont de Lodi et d'apprendre au monde qu'après tant de siècles, Alexandre et César avaient un successeur »

Stendhal. La chartreuse de Parme

« Sur le revers d'une de ces collines décharnées qui bossuent les Landes, entre Dax et Mont de Marsan, s'élevait, sous le règne de Louis XIII, une de ces gentilhommières si communes en Gascogne, et que les villageois décorent du nom de château. » *Th. Gauthier. Le capitaine Fracasse*

« Colin terminait sa toilette. Il s'était enveloppé, au sortir du bain, d'une ample serviette de tissu bouclé dont seuls ses jambes et son torse dépassaient. »

B. Vian. L'écume des jours

« La riche odeur des roses embaumait l'atelier et, lorsque la brise d'été soufflait dans les arbres du jardin, de lourds effluves de lilas ou le parfum plus subtil des aubépines en fleurs entraient dans la pièce par la porte ouverte. »

O. Wilde. Le portrait de Dorian Gray

« Il y a aujourd'hui trois cent quarante-huit ans six mois et dix-neuf jours que les Parisiens s'éveillèrent au bruit de toutes les cloches sonnantes à toute volée dans la triple enceinte de la Cité, de l'Université et de la Ville. »

V. Hugo. Notre Dame de Paris

« Ce fut un matin de septembre que Giovanni Drogo, qui venait d'être promu officier, quitta la ville pour se rendre au fort Bastiani, sa première affectation. »

D. Buzzati. Le désert des Tartares

« C'était à Mégara, faubourg de Carthage dans les jardins d'Hamilcar. »

G. Flaubert. Salambô

« Les chroniques des Sassaniens, anciens rois de Perse, qui avaient étendu leur empire dans les Indes, dans les grandes et petites îles qui en dépendent et bien au-delà du Gange jusqu'à la Chine, rapportent qu'il y avait autrefois un roi de cette puissante maison qui était le plus excellent prince de son temps. » *Les mille et une nuits*

« Tous les états, toutes les dominations qui ont exercé, et qui exercent une autorité souveraine sur les hommes ont été et sont, ou des républiques ou des principautés. »

N. Machiavel. Le prince

« Dieu sauve le Roi ! » s'écria l'huissier qui avait été valet de lord dans le Sussex pendant trente-six ans. »

R. Queneau. On est toujours trop bon avec les femmes

« Le bon sens est la chose au monde la mieux partagée car chacun pense en être si bien pourvu que ceux mêmes qui sont les plus difficiles à contenter en toutes autres choses n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont. »

R. Descartes. Le discours de la méthode

« Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux, c'est le suicide. » *A. Camus. Le mythe de Sisyphe*

« Longtemps, je me suis couché de bonne heure. »

M. Proust. A la recherche du temps perdu

« Conserver la santé et guérir les maladies tel est le problème que la médecine a posé dès son origine et dont elle poursuit encore la solution scientifique. »

C. Bernard. Introduction à la médecine expérimentale

« Reçu médecin à l'université de Londres, je me rendis à Netley pour suivre les cours prescrits aux chirurgiens de l'armée, et là je complétais mes études. »

A. Conan Doyle. Etude en rouge

« Longtemps j'ai parcouru les régions dorées et j'ai vu bien des états et des empires prospères. »

J. Keats. En ouvrant Homère

« Sur la plus grande partie de son cours, la Drina suit des défilés étroits entre des montagnes escarpées ou coule au fond de gorges aux parois abruptes. »

I. Andric. Le pont sur la Drina

« Toute la Gaule est divisée en trois parties, dont l'une est habitée par les Belges, l'autre par les Aquitains, la troisième par ceux que nous appelons Gaulois et qui, dans leur langue, se nomment Celtes. »

J. César. Commentaires sur la guerre des Gaules

« Il y a quatre ans qu'à mon retour de la Terre Sainte, j'achetai près du hameau d'Aulnay, dans le voisinage de Sceaux et de Châtenay, une maison de jardinier, cachée parmi les collines couvertes de bois. »

F. R. de Chateaubriand. Mémoires d'outre-tombe

« Aujourd'hui, maman est morte. »

A. Camus. L'étranger.

« C'était à Moscou au déclin d'une journée printanière particulièrement chaude. »

M. Boulgakov. Le maître et Marguerite

« Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même. »

J. J. Rousseau. Les Confessions

« Si les familles heureuses se ressemblent, les familles malheureuses sont malheureuses chacune à sa façon. »

L. Tolstoj. Anna Karénine

« Dans une bourgade de la Manche, dont je ne veux pas me rappeler le nom où vivait, il n'y a pas longtemps, un Hidalgo, de ceux qui ont lance au râtelier, rondache antique, bidet maigre et lévrier de chasse. »

M. Cervantes. Don Quichotte de la Manche

« Au milieu du chemin de notre vie, je me retrouvais dans une forêt obscure, car la voie droite était perdue. »

Dante. La divine comédie

Poèmes du Covid

Dr Jacques POUYMAYOU

Anesthésie-Réanimation

Envoi en guise de justification

A la manière de La Fontaine

Je chante le virus qui fait trembler la terre
En l'an deux mille vingt de l'ère quaternaire.
Il a en peu de temps brisé l'économie
Cloué avions au sol, infecté les pays.
Il fait suite aux terreurs, peste et choléra
Paludisme et typhus, grippe ou Ebola
Qui frappent ou ont frappé un jour le genre humain
Et s'apprêtent encore à le meurtrir demain.
Les poètes défunts, le luth de Polymnie
Ont emprisé de rimer sur cette pandémie
Pour distraire tous nos honorables lecteurs,
Faire oublier un temps l'angoisse et les peurs,
François Villon, Verlaine, Gérard de Nerval et
Pierre de Ronsard, Joachim du Bellay
Ont ainsi accepté et ce de bonne grâce
De donner leur idée sur ce virus qui passe.
Poétisant en vers, imitant la manière
De ceux qui ont orné la langue de Molière.
Je supplie le lecteur de vouloir pardonner
L'audace que j'ai eu à oser les plagier.

Ballade du Covid

A la François Villon

Patients dolents qui du virus souffrez
Désespérant de la bête Covi,
Soignants qui la maladie combattez
Président en aura de vous merci,
Saura volontiers vous récompenser
Avant que le frimas ne remène
De la pandémie toutes les peines,
Rapportant en tout lieu pleurs et chagrin
A tous ceux qui de la gent humaine
Espèrent en l'arrivée du vaccin.

Petits patrons, artisans, commerçants
Qui en votre négoce tant souffrez
Par maistrie d'édit de confinement
Qui impose à client masque porter
Et parer du virus les errements,
Déplorez voir grandir votre manque
A gagner. Lors guignez prêt des banques,
Comme a encouragé grand argentier,
Sous peine devenir saltimbanque.
En l'arrivée du vaccin espérez.

Enfermement nous a laissé dolents
Poussant certains s'aller à violence
A l'encontre sienne mie et enfants.
D'aucuns ont joui s'emplier la panse
Au logis pour remplacer restaurant.
Lors dès allègement des restrictions
Sans vraiment mander autorisation
Ont choisi d'aucun grand branle mener
Voire escouper de la situation
Sans l'arrivée du vaccin espérer.

Médecins, soignants qui sur nous veillez,
Chercheurs n'ayez cure de nous celer
L'heure où il faudra sonner le tocsin
Le grand jour où vous pourrez nous mander
Céans bailler derechef le vaccin.

Apocalypto

A la Gérard de Nerval

Je suis le Corona, le virus redouté,
Le spectre de Wuhan, le fléau des Yankees,
La terreur des humains et de l'économie,
Je frappe où bon me semble en toute impunité.

Personne ne croyait en ma capacité
A réduire à quia des régions, des pays,
En clouant par l'effet de cette pandémie
Les avions au sol et les bateaux à quai.

Alaric, Attila, Genghis Khan, Tamerlan
Vous qui comptez parmi les plus grands conquérants
Inspirant la terreur à vos contemporains,
Vous pensiez qu'après vous il n'y aurait personne.
Je viens du fond du temps pour rebattre la donne.
Je suis le précurseur de l'Enfer de demain.

Bonheur

A la Joachim du Bellay

Heureux celui qui a connu la pandémie
Sans avoir à souffrir de grave préjudice
Et qui auprès des siens savoure les délices
De savoir épargnés ses parents et amis.

Quand on pourra parler de cette épidémie
Tel mauvais souvenir relégué aux coulisses
On en saura alors dépister les prémices
Pour éviter retour de pareille infâmie.

Las, il nous faut encore accepter la contrainte
D'éviter les baisers, d'oublier les étreintes,
Les serrements de mains qui dans nos sociétés
Rendaient vie en commun tellement agréable
Que l'on en viendrait presque à invoquer le diable
Pour nous débarrasser de cette impureté.

Repos

A la Pierre de Ronsard

Lorsque vous jouirez d'un repos mérité
Dans le creux d'un fauteuil, devant télévision
Vous assénant conseils et recommandations
Pour pouvoir conserver une bonne santé,

Quand vous aurez choisi la possibilité
De rester la journée tranquille au bercail,
Tant vous chaut aujourd'hui votre télétravail
Qui donne l'impression de grande liberté,

Lors vous vous souviendrez de ces moments joyeux
Qui vous feront monter les larmes dans les yeux,
Quand avec les collègues on buvait le café,

On parlait de la vie, on inventait le monde,
On riait de bon cœur près d'une table ronde,
Avant que le fléau ne nous soit arrivé.

Brumaire

A la Paul Verlaine

Le Corona
Nous reviendra
Dès Brumaire,
Faisant le tour
En quelques jours
De la terre.

Incontinent
Confinement,
Distanciation,
Et gens masqués
Vont juguler
L'infestation.

Et l'avenir
Prêt à sourire
Au genre humain,
Honorera
Qui trouvera
Le bon vaccin.

Simonetta Vespucci... Bellissima

Pierre CARLES

Professeur des Universités

Pendant la Renaissance, la cour florentine de Laurent de Médicis voit passer un éclair de beauté et de charme : Simonetta Vespucci (1453-1476), née Cattaneo, une famille riche et de grande noblesse génoise. Elle épouse à dix sept ans Marco Vespucci, le mariage étant arrangé par son beau-frère, Jacques III d'Appiano, seigneur de Piombino et d'Elbe, le mari de la sœur aînée de Simonetta. Elle vit à la cour des Médicis. Le père de Marco, Piero Vespucci entretient une amitié intime avec Laurent le magnifique.

Les recherches généalogiques ne permettent pas d'affirmer la parenté de Marco avec Amerigo Vespucci (1454-1512), né à Florence. Il exerce la profession de commerçant jusqu'en 1490, puis de navigateur à partir du Portugal. Il comprit le premier que les « Indes » découvertes par Christophe Colomb en 1492 font partie d'un nouveau continent auquel il donne son prénom, l'Amérique. L'origine florentine, la date de naissance (un an après celle de Simonetta et donc contemporaine de celle de Marco Vespucci), le nom de famille, plaident pour un lien de parenté.

Simonetta, atteinte de tuberculose disparaît à l'âge de vingt trois ans. Les six années passées à la cour des Médicis, vont laisser des traces.

Comment devient-elle la muse de Sandro Botticelli (1444-1510) qu'il appelle la « sans pareille » ?

Julien de Médicis (1453-1478), frère cadet de Laurent, se passionne pour les activités chevaleresques : équitation, chasse, joutes et tournois. Comme on l'avait fait pour Laurent en 1469, on organise une joute (29 janvier 1475) pour célébrer les vertus de Julien. Lors de la présentation, un

cavalier en armure porteur de l'étendard de Julien le précède magnifiquement harnaché sur son cheval. Il a demandé à Botticelli de peindre l'étendard. Le tissu a disparu mais sa description nous est parvenue. Il mesure deux mètres de haut sur un mètre de large. Sur un fond fleuri, un emblème exalte les pensées galantes du jouteur. Julien a choisi comme égérie Simonetta Vespucci, parfaite pour un amour courtois. Elle porte le casque et l'armure de Pallas Athena symbole de la virginité, une robe blanche symbole de la pureté. Elle foule aux pieds les flammes de l'amour tandis que Cupidon, ligoté à un arbre, arc et flèches brisés à ses pieds, symbolise l'amour platonique. Chaste et belle, Simonetta reçoit l'hommage de l'amour courtois de Julien et de l'admiration de Botticelli.

Vers 1476-1478, Botticelli effectue un portrait en buste de Julien de Médicis. Simonetta a disparu, suivie de près par Julien assassiné en 1478 lors de la conjuration des Pazzi, menée par le Pape Sixte IV et des princes italiens, visant à soustraire Florence de la domination des Médicis. La conjuration échoue et Julien disparaît durant la bataille.

Dans le tableau, Julien se présente de trois-quart, presque de profil, l'air triste et pensif, paupières baissées. Dans d'autres portraits posthumes les paupières sont fermées. Était-il vivant lors du tableau qui nous intéresse ?

Une veste rouge bordée de pelisse et une chemise sombre dont on aperçoit les manches l'habillent. Derrière lui, une fenêtre entre-ouverte symbolise le passage de la vie à la mort. En bas, dans l'angle gauche, une tourterelle se pose sur une branche sèche (allusion à la mort). Depuis Aristote, la tourterelle symbolise la fidélité, ne s'accouplant plus jamais si son alter égo a disparu. Elle ne se perche plus que sur une branche morte. Julien a promis cette fidélité à Simonetta.

Cinq fois la muse de Botticelli apparaît dans ses peintures entre 1480 et 1485. Ces représentations profanes, deux fois

en buste, trois fois dans des compositions mythologiques plus complexes, permettent selon les spécialistes de Botticelli, de reconnaître Simonetta.

Les cheveux blonds-roux, les yeux noisettes, le front légèrement bombé, le nez droit formant avec le front le même angle obtus, les lèvres discrètement ourlées et rouges faisant ressortir la pâleur du visage, composent une physionomie sereine, ni triste ni gaie, un peu hautaine, fière de sa beauté. Dans ces représentations posthumes, Botticelli montre qu'il n'a pas oublié la « sans pareille ».

Les deux bustes, intitulés *Portait de femme* comportent une chevelure complexe avec chignon et tresses.

Dans le premier de profil droit, un collier avec une médaille noire entoure le cou et surmonte une veste blanche avec des bandes vertes, galonnée de velours ou d'hermine autour du cou et laissant visible au niveau du corsage une chemise rouge surmontée d'une dentelle dorée.

Le deuxième, de profil gauche comporte un collier de plusieurs fins brins en or, une superbe veste rouge rehaussée d'un foulard blanc à la racine de l'épaule et d'un bustier noir. Une fenêtre en haut à gauche éclaire le visage.

En 1482, Botticelli peint *le printemps* : le jardin de Vénus. La déesse de l'amour et de la beauté centre la composition devant son arbre le myrte, un paysage en demi cercle, composé d'orangers en fleurs et porteurs d'oranges simulant les pommes d'or, d'où la comparaison avec le jardin des Esperides. Les arbres encerclent des fleurs multiples de toutes les saisons. Vénus courbée, le ventre proéminent, lève les mains vers ses compagnes, les trois grâces situées à sa droite, faisant la ronde, vêtues de robes diaphanes presque transparentes. Au dessus de la déesse, son fils Cupidon tire une flèche enflammée vers la grâce la plus externe. Le dieu du désir amoureux ne s'est pas trompé de cible : il s'agit de Simonetta... Tout à fait à gauche, Mercure écarte les nuages que Vénus ne tolère pas dans son jardin, avec son caducée

qu'Apollon lui a offert. Le dieu de l'éloquence, messager des dieux avec ses chaussures ailées, a procuré au dieu musicien et guérisseur sa première lyre.

A gauche de Vénus, Zéphyr descend parmi les arbres, les joues gonflées, agitant la tunique de Chloris et essayant de l'encercler. Devenue sa femme, elle devient Flore déesse qui protège la floraison, située entre Chloris et Vénus, revêtue d'un collier en guirlande de myrte, d'une robe fleurie, plongeant les mains dans des roses retenues dans sa tunique. Ovide, le poète latin contemporain de Virgile et de l'empereur Auguste, conte cette transformation de Chloris en Flore, déesse uniquement romaine. Cette romanisation de la mythologie se retrouve dans le tableau suivant.

Vers 1483, le peintre représente *Mars et Vénus*, triomphe de la beauté sur la force. Assise dans l'herbe, la déesse de l'amour porte des vêtements nuptiaux : tunique blanche à manche fendue, bordée d'un galon marron soulignant la poitrine et les épaules. Les cheveux tressés avec de longues mèches lisses alternent des boucles autour du visage. Derrière elle le jardin se compose d'arbres : les myrtes de Vénus. Elle contemple le dieu de la guerre, épuisé après l'amour et que rien ne réveille : ni les abeilles qui butinent près de sa tête, ni la conque du satyre (mi-homme mi-bouc) qui souffle dans son oreille, ni le bruit du satyre introduit dans le plastron de sa cuirasse. Les deux autres satyres jouent avec ses armes. Le nu masculin, si fréquent en sculpture, rare en peinture, force l'admiration.

Pourquoi Botticelli a réuni ces deux dieux ? Vénus et Vulcain, le dieu du feu céleste, boiteux et rustre, que Jupiter a marié, forment un couple très mal assorti. La déesse se hâte d'échapper en prenant Mars comme amant. Cupidon résulte de cet adultère.

Parents des fondateurs de l'empire romain, la réunion de

Mars et Vénus préconise les plus belles pages de la mythologie romaine. Virgile (70-19 av. J.C.) écrit le plus grand poème latin : l'Enéide, sous l'impulsion de l'empereur Auguste (63 av. J.C.- 14 ap. J.C.) qui règne quarante et un ans, succède à son oncle Jules César, rétablit l'autorité impériale dans un pays ravagé (Pax Romana qui dura un siècle) et organise une société fondée sur le retour aux traditions antiques.

L'Enéide, épopée nationale, fait le pendant avec l'Odyssee d'Homère. Elle célèbre les aventures du héros troyen Enée et les origines légendaires de Rome. Enée reste le seul héros de la mythologie grecque dans l'Iliade puis de la mythologie romaine dans l'Enéide.

Vénus s'est éprise d'un magnifique berger Anchise qui garde ses moutons sur le mont Ida à l'ouest de Troie. Cousin du roi de Troie Priam, il va honorer son amoureuse et au réveil s'aperçoit qu'il a dormi avec une immortelle. Horrifié, il supplie la déesse de lui laisser la vie sauve et elle accepte à condition qu'il ne parle jamais de cette mésalliance. Il s'en vante un soir de beuverie. Zeus furieux pour sa fille, lui tord la jambe le rendant boiteux : il ne sera jamais guerrier. Homère dans l'Iliade critique cette union :

*Les Dardaniens suivaient le fils très noble d'Anchise,
Cet Enée que conçut d'Anchise Aphrodite divine,
Dans les vallons de l'Ida, déesse éprise d'un homme!*

Enée fruit de leur union, vit son enfance avec sa mère (où plutôt avec ses nymphes) puis est confié à son père qui l'instruit et en fait un grand guerrier, un héros troyen presque à l'égal de son beau-frère Hector. Enée gagne des duels prestigieux contre Diomède, Ajax et Achille. Il épouse Créuse la fille du roi Priam qui a enfanté leur fils Ascanie. Protégé par Vénus, en particulier lors de son duel contre le redoutable Achille, Enée peut quitter Troie lors du sac des

Achéens, enveloppé dans un nuage, portant Anchise sur son dos et tenant la main de son petit garçon, Créüse, disparaissant au coin d'une rue et n'échappant pas au massacre.

Il réunit sur le mont Ida les quelques troyens échappés puis gagne la côte et part sur la mer avec ses compagnons, où l'attendent de multiples obstacles décrits par Virgile. Un rêve lui apprend la destinée du voyage, le Latium sur la côte ouest italienne. Partant de la côte ouest de l'actuelle Turquie, les troyens longent la mer Égée puis la mer Ionienne. Le trajet présente des analogies avec celui d'Ulysse et celui des Argonautes de retour avec la toison d'or. Le mari d'Andromaque (veuve d'Hector), le poète Hélenos leur conseille d'éviter le détroit entre Sicile et Italie, gardé par Charybde et Scilla que Ulysse et les argonautes traversèrent difficilement. Enée aborde l'île des Cyclopes et évite au dernier moment Polyphème. Anchise meurt en Sicile et son fils lui rend les honneurs funèbres. Le vent déclenché par Junon, ennemie des troyens, les précipitent à Carthage où la reine Didon tombe amoureuse d'Enée et le retient longuement, comme Calypso avait retenu Ulysse. Ils accèdent tous deux au royaume des morts. Ulysse apprend du devin Tirésias comment rentrer chez lui.

Enée accoste à Cumès en Italie et rencontre la Sybille qui l'accompagne à la descente aux Enfers. Ils traversent l'Achéron sur la barque de Charon, évitent le chien Cerbère amadoué par la Sybille. Dans les champs de l'affliction, ils croisent Didon (qui s'est suicidée après le départ d'Enée). Ils rencontrent Anchise qui lui prédit l'avenir. Le père d'Enée séjourne aux Champs-Élysées lieu enchanteur planté de fleurs et de bosquets. De retour sur terre, ils embarquent et remontent la côte vers le nord et enfin arrivent au Latium. La guerre se déclenche contre Turnus, le roi des Rutules. Enée gagne son duel contre ce roi après de nombreuses batailles. Il s'allie avec Latinus roi du Latium qui lui donne sa fille Lavinia en mariage.

Ascagne dénommé aussi Iule (petit Jupiter) lors d'une bataille contre Turnus, fonde Albe la longue dont il est le roi. Ses descendants se flatteront d'être des *gens Julia* (la famille des « Jules » à laquelle appartient Jules César). Numitor, roi d'Albe, douze générations plus tard, est chassé de son trône par Amulius son frère cadet. Il oblige Rhéa Sylvia, fille royale de Numitor et prétendante au trône, à devenir Vestale (prêtresse de Vesta la déesse vierge, déesse du feu et du foyer). Les prêtresses doivent rester vierges. Mars séduit la vestale qui accouche de deux jumeaux : Romulus et Rémus. Amulius, furieux, fait noyer Rhéa Sylvia et jeter les jumeaux dans le Tibre mais la crue du fleuve et la tendresse d'une louve les sauve. Plus tard, ils rétablirent leur grand-père sur le trône d'Albe et fondent Rome le 21 avril 753 av. J.C.

Ainsi, les fondateurs de l'empire romain sont les descendants de Mars et Vénus. Les empereurs romains se diront fièrement leurs enfants.

Homère dans l'Iliade dénigre Arès le dieu grec de la guerre, le décrivant meurtrier, lâche. Dans la guerre des dieux, il est blessé par Athena : *le prenant par la main, la fille de Zeus, Aphrodite, l'emmena gémissant, ne pouvant rassembler son courage*. Il est critiqué par les Olympiens pour son adultère avec Aphrodite. Les romains honorent Mars, dieu antique, formant les guerriers dans le champ de Mars. Dans l'Enéide, les héros de l'armée d'Enée contre Hurlus se réjouissent de *tomber sur le champ de la renommée de Mars*. Le dieu de la guerre, dénigré chez les Grecs, constitue une grande divinité du Panthéon Romain.

Vers 1485, Sandro Botticelli peint son tableau le plus connu et le plus admiré, la *Naissance de Vénus*. Simonetta prête ses traits à la déesse, debout dans sa coquille Saint-Jacques, discrètement poussée par les vagues vers la terre. Elle se déhanche comme si elle allait aborder la terre ferme avec son pied droit. Sa chevelure descend jusqu'aux genoux et cache

son sexe dans un geste pudique. Derrière elle, Zéphyr serrant sa nymphe Chloris, souffle, faisant voler quelques cheveux de la déesse. Des roses nacrées tombent en pluie autour d'eux car dans les mythes anciens les roses naquirent en même temps que Vénus. Sur la grève, une nymphe blonde accueille la déesse avec une cape rose foncée, semée de fleurs pour l'envelopper. Derrière la nymphe fleurit un champ d'orangers

Où accoste Vénus ? Pour la plupart des anciens auteurs, il s'agit de l'île de Cythère. Avec Chypre où Zéphyr la conduit après, nous avons les deux îles dites de Vénus.

Dans l'Iliade, Aphrodite que les romains assimileront à Vénus au deuxième siècle, est la fille de Zeus et de Dioné. Pour Hésiode, le poète grec (milieu du VIIIème siècle av. J.C.), le titan Chronos ayant jeté dans la mer les organes sexuels de son père qu'il vient de tuer, Aphrodite naît de l'écume (*aphros* en grec). On la connaît aussi sous les noms de Cythérée et de Cypris. Homère l'a chanté :

*Le souffle du vent d'ouest l'a portée
De l'écume jaillissante et par dessus la mer
profonde
Jusqu'à Chypre, son île aux rivages frangés de
vagues.
Et les heures, couronnées d'or,
L'ont accueillie avec joie.
Elles l'ont vêtue d'une robe immortelle...
Et l'ont présentée aux dieux,
Et tous furent émerveillés à la vue de Cythérée
Aux cheveux ceints de violettes.*

L'île de Cythère située au nord-ouest de la Crète, île de l'amour, de la poésie érotique et de la galanterie, fait rêver Watteau, le peintre des fêtes galantes, qui dans son morceau de réception à l'Académie Royale en 1712 présente *L'embarquement pour Cythere ou le pèlerinage à l'île de*

Cythere.

Charles Baudelaire dans *les Fleurs du mal*, consacre un chapitre à *un voyage à Cythère* :

*Île des doux secrets et des fêtes du cœur !
De l'antique Vénus le superbe fantôme
Au-dessus de tes mers plane comme un arôme,
Et charge les esprits d'amour et de langueur.*

Le peintre florentin Pierro di Cosimo ou di Lorenzo (1462-1522) peint à l'âge de dix-huit ans, le *Portrait de Simonetta Vespucci*. Véritable représentation symbolique de la phtisie, laissons à Jacques Chrétien la magnifique description de ce tableau :

Dans un ciel lourd apparaît, contrastant avec quelques plages azurées, un nuage sombre d'orage sur lequel se détache le fin visage de Simonetta qui ébauche un sourire, nimbé de mélancolie. La poitrine est découverte révélant la cible du mal qui l'a atteinte, figuré par un serpent noir enroulé comme pour un caducée, autour d'un collier d'or dont la tonalité contraste avec la pâleur du modèle. L'emblème maudit ceint la partie haute du thorax, recouvrant d'avant en arrière les zones de projection des sommets pulmonaires, affleurant en avant la naissance des seins. Une coiffure abondante et tressée, ponctuée de perles, rappelle le blond à reflet roux, traditionnel apanage des phtisiques.

Au Quattrocento, Simonetta Vespucci fait rêver Julien de Médicis, Sandro Botticelli, Pierro di Cosimo. Cinq siècles et demi plus tard, grâce à eux, nous ne pouvons l'oublier.

Bibliographie

J. Chrétien, La tuberculose, parcours imagé, propos, 1995, Hauts de France Ed. 159 p.

A. Collognat, Dictionnaire de la mythologie gréco-romaine, 2012, Omnibus Ed. 1003 p.

J. Moreau, Mythologie Grecque et Romaine, Ligne sigma numérique Ed. 149 p.

E. Hamilo, La Mythologie, 1997, Marabout Ed. 450 p.

R. Lightbown, Botticelli, 1989, Citadelles Ed. 442 p.

Iconographie

- Portrait de Julien de Médicis. Sandro Botticelli (vers 1476-1478) : Nation Gallery of Art Washington

- Le Printemps. Sandro Botticelli (vers 1482). Musée des Offices, Florence

- Mars et Vénus. Sandro Botticelli (vers 1483). National Gallery, Londres

- La Naissance de Vénus. Sandro Botticelli (vers 1484-1486). Musée des Offices, Florence

- Portrait de Simonetta Vespucci. Piero di Cosimo (vers 1480). Musée Condé, Chantilly



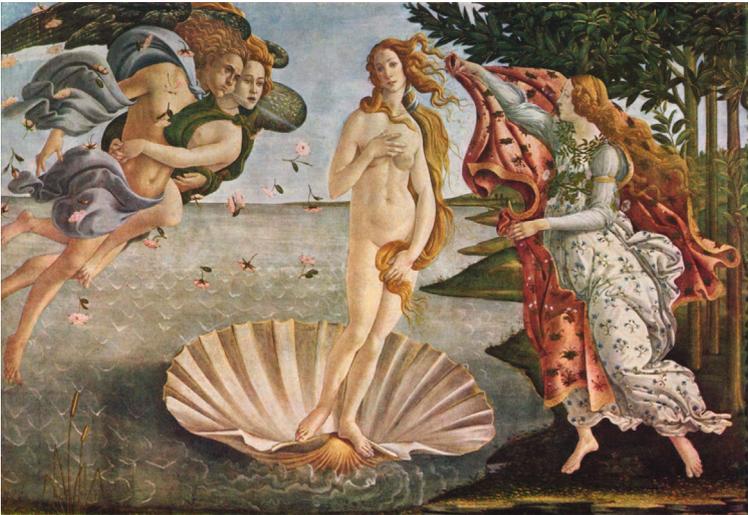
Sandro Botticelli, Portrait de Julien de Medicis
Nation Gallery of Art, Washington



Sandro Botticelli - Le Printemps
Galerie des Offices, Florence



Sandro Botticelli, Mars et Vénus
National Gallery, Londres



Sandro Botticelli, Naissance de Vénus
Galerie des Offices, Florence



Sandro Botticelli, Simonetta-Piero Di Cosimo
Musée Condé, Chantilly



Sandro Botticelli - Portrait de femme
Musée Städel à Francfort-sur-le-Main

Le chant infini du sourd

Serge KRICHEWSKY

Hautboïste à l'Orchestre National du Capitole de Toulouse

Chef de l'orchestre symphonique *L'Enharmonie*



*Bust of Ludwig van Beethoven
par Franz Klein Vienne, Autriche,
Kunsthistorisches Museum*

Les anniversaires nous redonnent la joie de célébrer des génies fêtés déjà régulièrement dès leur mort, parfois même bien avant celle-ci.

*C'est le cas pour **Ludwig van Beethoven**, dont les œuvres ont figuré très tôt au patrimoine de l'humanité, mais ont aussi trouvé un ancrage profond dans le cœur et l'esprit des auditeurs et des musiciens.*

Né en décembre 1770 dans une période de forts bouleversements politiques, Ludwig van Beethoven va accompagner les événements sociaux tout autant qu'il va provoquer l'Histoire, celle de son art en particulier. Du poste d'observateur que lui confère son statut de compositeur au génie reconnu, il restera sa vie entière à l'écoute des soubresauts d'une Europe en pleine mutation. De part et d'autre de l'année 1800, sa recherche va le conduire à sans

cesse questionner les modèles de formes classiques tout en creusant le lit du fleuve romantique encore à l'état de source.

L'enfance de l'art

Il appartient à une famille de musiciens flamands installée à Bonn, mais ses dons musicaux vont d'abord trouver un difficile épanouissement dans l'environnement ingrat de son foyer. Aîné de ses deux frères, avec eux survivant d'une fratrie de 7 enfants, il sera « celui qui portera le nom ». Au retour d'un premier voyage à Vienne, âgé de 17 ans, le jeune Ludwig apprend la mort de sa mère. Très vite, il va devoir accepter les responsabilités familiales que son père alcoolique ne peut plus assumer. L'organiste Christian Neefe qui le forme et l'encourage à composer, et bientôt le grand Joseph Haydn, vont vite voir les signes d'un talent extraordinaire. Mais avant tout, il apprend par cœur « Le Clavier bien tempéré », connaît la musique des fils de Bach et de Händel qu'il admirera jusqu'à la fin. Autour de lui, un cercle d'amis commence aussi à se constituer : la famille von Breuning et le médecin Franz Wegeler ; ils lui resteront fidèles tout au long de sa vie. Mais alors qu'il a été nommé organiste du Prince-Electeur de Cologne, c'est sa rencontre avec le Comte Waldstein qui va sensiblement orienter son avenir. Premier des aristocrates éclairés dont le soutien va jalonner la vie de Beethoven, Waldstein (lui-même pianiste et compositeur) lui fera rencontrer à Vienne peut-être Mozart mais surtout Haydn, à qui il enverra comme élève le jeune homme.

Vienne, 1792

« Cher Beethoven, vous allez à Vienne, [...] recevez des mains de Haydn l'esprit de Mozart ». Par sa vertigineuse profondeur historique, l'allégorie prophétique de Waldstein trace déjà un destin de légende. Dépositaire du style

classique à la mort de Mozart, ainsi que de ses puissantes forces créatrices personnelles, le jeune homme arrive dans la capitale nanti en particulier d'une brillante technique de pianiste et d'improvisateur. La mort de son père survenant à la mi-décembre va l'éloigner encore un peu plus de sa ville natale; ses deux frères le rejoindront bientôt. Désormais orphelin, il va se consacrer à son ascension sociale. Là où Bonn ne dépassait pas les 10 000 habitants, Vienne en compte alors 220 000. La musique est déjà très à l'honneur dans la capitale où des réformes et modernisations ont récemment pu être menées par l'empereur Joseph II. Cette période moins agitée qui précède les Guerres Napoléoniennes est propice à l'installation de Beethoven et à l'éclosion de son génie. Les lettres dont il est muni lui ouvrent les portes de ses futurs amis et commanditaires : Lobkowitz, Zmeskall, Lichnowsky... Animé d'un grand désir de composer et conscient de ses lacunes, sa soif d'apprendre conduit le jeune homme chez de nombreux professeurs. Régulièrement, ceux-ci constatent le grand talent de leur élève mais se heurtent aussi à sa farouche personnalité ».

*

Les dix années suivantes seront utilisées à l'étude des grandes formes cristallisées par les Classiques entre 1750 et 1780 et à l'élaboration d'un langage musical personnel. En 1793, désormais adapté à son nouveau milieu, Beethoven jouit encore d'une bonne santé et sa réputation commence à grandir comme pianiste virtuose. Sa maîtrise du piano-forte le place au niveau des meilleurs en Europe, Clementi, Hummel.. ; leur passage à Vienne donne souvent lieu à des joutes avec improvisations dont notre compositeur sort toujours vainqueur. Son tempérament bourru et un peu rude s'accommode de ces mondanités et ces succès commencent à lui rapporter, comme les cours qu'il s'est mis à donner. Plusieurs de ses élèves deviendront de fidèles ami(e)s et il ne désespère toujours pas de trouver l'âme sœur. Parmi ses

rare déplacements, une tournée le mènera en 1796 dans l'est de l'Allemagne et à Prague.

*

Mais à côté de cela, la composition l'occupe beaucoup et il est stimulé par les leçons qu'il prend encore. Dès les 3 trios opus 1 (1792-94), son écriture va se différencier de celle de Mozart et maints détails y sont déjà des signatures. L'empreinte de Haydn ne disparaîtra que beaucoup plus tard. La presque totalité des œuvres écrites et éditées jusqu'en 1798 tourneront autour du piano, il en est le premier interprète. Ce sera le cas pour ses 2 premiers concertos qui lui permettront aussi de se remettre à écrire pour l'orchestre. Au moment où son maître Haydn se détourne du Quatuor à Cordes, Beethoven aborde aussi ce genre avec la série de l'opus 18. Ses œuvres sont bien souvent éditées dans les 4 à 5 ans qui suivent leur création, lui assurant une audience large. Ayant touché à tous les grands genres de la musique de chambre et déjà écrit une douzaine de sonates pour piano, Beethoven commence seulement, à bientôt 30 ans, à aborder la Symphonie. Les 2 premières se suivent de près, de 1799 à 1802, alors que la composition d'autres pièces majeures est aussi en cours : les variations « Eroica », le 3^{ème} concerto et la sonate pour violon n° 9 « à Kreutzer ». Cette manière de travailler à plusieurs œuvres simultanément et sur un temps long est un trait qui s'accroîtra par la suite. Quant aux lectures assidues des grands auteurs anciens et modernes, elles contribuent à forger un idéalisme et une incorruptible foi en l'Homme que nous verrons infuser dans plusieurs de ses œuvres vocales et instrumentales. Cette foi va bientôt être soumise à une très rude épreuve car déjà les premiers signes d'un mal terrible commencent à apparaître, un mal qui en s'accroissant va profondément bouleverser la vie et l'œuvre de Beethoven.

Tournants multiples

Les années 1795-1810 verront s'accumuler les tensions et les guerres de Coalitions. Une autre révolution, cette fois industrielle, et la naissance de la sidérurgie vont peu à peu modifier le visage de certaines régions et des campagnes. Vienne cependant est encore largement rurale et conservatrice mais l'intérêt constant de Beethoven pour la politique européenne et son adhésion aux idéaux progressistes issus de 1789 et des Lumières ont fait de lui un républicain convaincu. Ainsi au début, il se passionne pour la geste napoléonienne, parallèle en un sens au développement de sa propre carrière. Mais en 1804, le couronnement de Bonaparte le dégoûtera définitivement du destin du nouvel empereur au point qu'il va lui retirer rageusement sa dédicace de la symphonie Héroïque !

«... Parce que vous êtes vous-même un peu sombre et étrange... »

Haydn déjà, pointant le tempérament passionné de son élève, avait compris ce que sa musique apporterait de nouveau pour l'esthétique de son époque. Assurément, la sensibilité romantique en gestation avait trouvé son plus glorieux porte-parole. Réceptif au mouvement naissant qui prolonge l'esprit libertaire du Sturm und Drang, et aux recherches du Cercle d'Iéna (Schiller, Schlegel, Goethe, Novalis...), Beethoven sera, parmi les musiciens, le plus en mesure d'assurer la transition entre la pensée classique et le romantisme.

*

Un autre tournant majeur est celui que prend l'édition musicale en cette fin du XVIII^{ème} siècle, en particulier dans les pays de langue allemande - et dont Beethoven saura largement profiter : Artaria (Vienne), Simrock (Bonn), Breitkopf & Härtel et Peters (Leipzig) ou Schott (Mayence).

L'invention de la lithographie et son utilisation à partir de 1800 par Johann A. André avait fait faire un grand bond à l'entreprise de son père, déjà détentrice d'un fond de 1300 œuvres (de Mozart, Haydn, Clementi, Pleyel,...). A ces maisons tout juste fondées s'ajouteront les éditeurs londoniens, Clementi en particulier. Tous firent beaucoup pour la renommée de Beethoven, qui se montrera souvent un redoutable négociateur.

*

De même, l'incroyable essor du pianoforte à cette époque va sans aucun doute pousser Beethoven à composer pour son instrument une musique jusque-là totalement inouïe - la sonate n° 21 fut écrite à la réception de son nouveau Erard. Le chemin effectué par les facteurs français, anglais, allemands et viennois entre 1790 et 1830 est considérable. Entrés en concurrence à un moment où l'instrument commençait à s'embourgeoiser et ouvrait un marché nouveau, ils représentent les derniers temps de la construction artisanale. Les sonorités deviennent plus puissantes, les pianos plus lourds mais toujours sans cadre métallique ; ils sont à l'époque encore bien loin de notre piano moderne. Il fut possible à Beethoven d'essayer beaucoup d'instruments différents mais sa prédilection resta en définitive aux instruments viennois.

Un testament sans destinataire

En octobre 1802, le médecin de Beethoven l'envoie prendre du repos au nord de Vienne dans les hauteurs surplombant le Danube. Là, dans le village de Heiligenstadt, au milieu des vignes et des bois, le compositeur croit à une restauration, au moins partielle, de son ouïe. Las !.. Constatant la diminution évidente et qui semble s'accroître du sens qui lui est le plus précieux, Beethoven sombre peu à peu dans un état dépressif que le vin ne parvient pas à apaiser. Se voyant au bord de l'abîme, il n'arrive pas à imaginer comment survivre à ce

mal qui va bientôt l'empêcher de composer et le couper définitivement de tous les proches qui croient en lui et qu'il aime tant. Songeant au suicide, il décrit à ses frères Kaspar et Nikolaus ses acouphènes et exprime sa souffrance de ne voir aucune issue à sa situation tragique. Il leur donne déjà les directives d'une personne bien décidée à mourir..., mais 4 jours plus tard un court texte indique qu'il a pu surmonter son état, bien que tout ses espoirs de guérison soient définitivement anéantis. Le testament resta dans un tiroir et ne fut découvert qu'après le décès du compositeur.

L'envol de l'aigle : 1803-1812

A la suite de cet événement marquant, une des périodes les plus fécondes va pourtant commencer pour ce compositeur si impatient d'exprimer toute la musique qu'il porte en lui ; sa combativité, loin d'être éteinte, semble même avoir décuplé. Souhaitant vivre entièrement pour son art et « ouvrir de nouveaux chemins », Beethoven trouve en lui une force extraordinaire pour vivre avec la surdité qui s'installe. Il va réaliser une série de spectaculaires renversements de l'ordre et du goût musical établis. Cette période dite « Héroïque » s'ouvre par des œuvres dont la modernité a dû en dérouter plus d'un. Le changement de paradigme que constituent les sonates Waldstein (1803-04) et Appassionata (1804-05), de même que la Symphonie n° 3 « Héroïque » (1803) donnent le ton de ce qui adviendra encore dans ces genres. Les 3 quatuors « Razumovsky » (1806) sont eux aussi de telles mines de nouveautés et de beautés que mêmes les musiciens qui les créent sont bien en peine d'en saisir toutes les intentions ! Un extraordinaire travail sur le temps musical s'y déroule aussi : ce que Beethoven a à dire nécessite plus de temps et plus de place, plus de moyens, de meilleurs instruments et instrumentistes. Il ne pourra profiter des trop jeunes écoles supérieures où la musique va être enseignée, ni des nombreux futurs professionnels qui en sortiront. A

Vienne au moins, il aura comme solide appui son ami le violoniste Ignaz Schuppanzigh, qui va assurer la création de presque tous ses quatuors à cordes, difficiles et souvent très longs.

*

Le très haut niveau d'inspiration auquel Beethoven se situe à ce moment est impressionnant. Il se manifeste à travers une longue série de chefs-d'oeuvre : les symphonies (souvent écrites par deux, en opposition de caractères) n° 4, 5 et 6, 7 et 8 ; Egmont et Coriolan, des ouvertures au ton héroïque ; le magnifique Concerto pour violon (1806) et les 4^{ème} et 5^{ème} pour piano (1804-1809). La musique de chambre et pour piano seul continue aussi de surgir sans que rien ne puisse arrêter ce torrent : les trios n° 5, 6 et 7, encore deux magnifiques quatuors (10^{ème} et 11^{ème}) et plusieurs sonates pour piano n° 24 à 26. La débordante pulsion créatrice lui fait ignorer les problèmes de surdité, ou presque... Au milieu de la composition du 5^{ème} concerto, le compositeur est perturbé, et même mis en panique par les canonnades de l'armée française. Son ouïe devenue très fragile ne lui permettra pas non plus de tenir le piano à la triomphale création de l'œuvre à Leipzig (novembre 1811). Beethoven comprenait qu'il lui serait bientôt impossible de jouer ses œuvres en public. Il n'écrivit plus de concerto après « l'Empereur », sentant peut-être ses limites atteintes dans un genre qu'il considérait comme trop marqué par l'apparat.

Fidelio, la tentation de l'opéra

De l'aveu même de Beethoven, son unique opéra fut « son enfant le plus difficile ». Dix années furent nécessaires à son aboutissement, au milieu des bruits de guerre (Austerlitz 1805, puis Wagram 1809). Empruntant sa trame à une pièce révolutionnaire de J.-N. Bouilly, on y voit réunis plusieurs des idéaux beethovéniens : la liberté, la fraternité et le courage. Malgré sa gestation compliquée, l'œuvre trouva

rapidement son public en Europe après sa seconde création en mai 1814, mais sans jamais avoir satisfait son auteur. Les contours psychologiques des personnages semblaient brouillés par la portée morale de leurs actions et du sujet lui-même : l'évasion d'un prisonnier politique de sa cellule organisée par son épouse déguisée en homme. Après avoir tant convoité le genre, il n'y eut pas de second essai, même si Beethoven eut de nombreux projets. Schubert avait renoncé à l'opéra dès 1823 ; c'est à Weber (*Le Freischütz, Dresde 1821*) et Wagner que reviendront les palmes d'un style par lequel, depuis *La Flûte enchantée*, l'unité allemande cherchait un moyen de se construire.

Absurde surdité

« *L'infirmité de Beethoven ressemble à une trahison ; elle l'avait pris à l'endroit même où il semble qu'elle pouvait tuer son génie, et, chose admirable, elle avait vaincu l'organe, sans atteindre la faculté.* » La perception aiguë de Victor Hugo se passe de commentaires... Les déroutes pathétiques des dernières créations ont été décrites par des témoins émus, les amis du compositeur constatant, lucides, sa déchéance. La création du trio « à l'Archiduc » en avril 1814 donna lieu à l'une des ultimes apparitions publiques de Beethoven comme interprète, alors que sa surdité était presque totale. Le compositeur Ludwig Spohr avait assisté à une répétition de l'œuvre et raconta la scène : « *En raison de sa surdité, il ne restait que très peu de la virtuosité de l'artiste que nous avions tant admiré auparavant. Dans les passages forte, le pauvre sourd martelait les touches si fort que les cordes sautillaient bruyamment, et dans les passages piano, il jouait si doux que des groupes de notes entiers étaient imperceptibles; la musique était donc inintelligible à moins d'avoir sous les yeux la partition de pianoforte. Je fus profondément attristé par le tragique sort de Beethoven.* »

Beethoven n'est pas né sourd, c'est ce qui lui a permis de continuer à composer jusqu'à la fin. Tout un réseau de mémoires croisées, superposées, de son immense expérience acoustique antérieure se sont mises en mouvement et combinées pour suppléer à son audition défaillante. Il usa aussi d'artifices pour pouvoir percevoir les sons du piano par les vibrations transmises au sol. Certains (Wagner et bien d'autres) ont pu dire que la surdité eut un effet dynamogène puissant sur sa combativité et ses forces créatrices ; d'autres que quelques « bizarreries », voire des fautes d'écritures, seraient dues à ce qu'il n'ait jamais eu d'image sonore matérialisée de ce qu'il écrivit dans ces années. Ce sont des questions en partie oiseuses auxquelles il n'est pas interdit de réfléchir. Mais il nous paraît plus opportun d'écouter la musique que Beethoven a composée et qu'il n'a effectivement, lui, jamais pu entendre. Elle est de très loin de nature à nous élever et à nous émouvoir telle qu'elle est !....

Politique de l'amitié

Le compositeur a bénéficié de l'énorme pouvoir de l'aristocratie d'Europe Centrale ; mais à côté de ceux qui lui payaient ses travaux, de nombreux amis l'ont aussi soutenu moralement ou dans ses démarches et tracasseries administratives. Tous ces amis, Amenda, Ries, Schindler (son secrétaire et premier biographe, qui fut aussi un bel opportuniste !), Zmeskall, tous des musiciens d'un très bon niveau, ont été les premiers à comprendre la profondeur et l'originalité du génie de Beethoven, et à l'aider malgré ses souffrances physiques dans la réalisation de son exceptionnel destin. Ferdinand Ries, dont le père avait donné à Bonn des leçons de violon à Beethoven, fut en quelque sorte son « agent londonien » de 1813 à 1824, ce dont témoigne un grand nombre de lettres.

Paradoxes et plafond de verre

Bien que démocrate de cœur, Beethoven cultiva donc un important réseau d'appuis dans la haute noblesse présente à Vienne. Ces princes, comtes et barons, en bons aristocrates éclairés, pratiquaient presque tous la musique et il furent commanditaires, dédicataires et même interprètes d'un grand nombre d'œuvres de Beethoven. Diplomates ou hauts fonctionnaires, leur action et leur fortune donnèrent au compositeur l'assurance d'une vie un tant soit peu confortable. Leurs relations du reste conviviales étaient parfois très détendues. Mais le caractère bien trempé du compositeur a pu le conduire à se brouiller avec certains protecteurs. Au prince Lichnowsky qui le menace après son refus de jouer du piano pour des officiers français, Beethoven, ayant quitté son hôte dans une violente querelle, répond par ce billet : « *Prince, ce que vous êtes, vous l'êtes par le hasard de la naissance. Ce que je suis, je le suis par moi-même. Des princes, il y en a et il y en aura encore des milliers. Il n'y a qu'un seul Beethoven !* ». L'archiduc Rodolphe d'Autriche, après avoir été son élève, fut un de ses grands mécènes et amis ; c'est pour sa nomination comme archevêque en 1818 que sera écrite la Missa Solemnis et il reçut aussi en dédicace plusieurs de ses œuvres majeures.

*

Des femmes, Beethoven n'obtint que de la condescendance, voire de l'admiration, parfois dans le meilleur des cas de l'amitié. Mais peu d'amour, ou en tout cas jamais très longtemps... Sur celles qui furent ses *Idéales*, il rêva beaucoup car il était prompt à s'amouracher ; à ces muses ont été dédiées de belles pages, souvent pour le piano. Parfois, ses élèves prirent elles-mêmes leur admiration pour un sentiment plus intime. Mais, à côté d'ambitions irréalistes, les origines roturières de Beethoven (le « van » flamand n'indique pas la noblesse) ont peut-être joué contre lui. Souvent de haute extraction, ses « amies » ne

pouvaient pas sérieusement répondre aux avances d'un compositeur, fût-il de génie. Une vie de famille aurait-elle d'ailleurs été bien raisonnable ? Sa nature sombre, sans parler de sa surdité croissante qu'il vivait en société comme un fardeau l'ont éloigné définitivement de tout projet de couple. Ludwig dut se résoudre au célibat. Sa « Lettre à l'immortelle Bien-aimée » datée de juillet 1812 mais non envoyée, exprime tout ce que son cœur pouvait encore contenir d'ardeur amoureuse pour une femme dont l'identité suscite encore de nombreux débats. En revanche, la comtesse hongroise Maria von Erdödy fut sa confidente la plus proche et la plus assidue. En 1809, pour empêcher Beethoven de partir à Kassel et le retenir à Vienne, elle avait négocié et obtenu de la noblesse qu'une pension lui soit versée jusqu'à sa mort.

Solitudes

- La réalité est là : aucune véritable concurrence ni à Vienne, ni dans le reste de l'Europe ne put inquiéter la grandeur de Beethoven de son vivant, dans le registre au moins de la musique sérieuse. En 1815, Schubert a juste 18 ans et n'est connu que d'un petit cercle : le génial lied « Erbkönig » qu'il a déjà écrit mettra 5 ans à trouver un éditeur ! De sa musique, Beethoven prendra trop tard connaissance et son état ne lui permettra plus d'entrer en relation avec Schubert ; tout juste put-il réaliser le génie naissant de son jeune confrère et voisin.

- Le public viennois ainsi que les virtuoses du piano s'accommodèrent peu de la tendance à l'intériorité prise par la musique de Beethoven, qui avait perdu le goût facile de la démonstration. En matière d'opéra, Vienne céda à la mode italienne et au comique un peu superficiel d'une musique écrite le plus souvent à la hâte. A l'époque du Congrès de Vienne (1815), la figure de Beethoven et sa musique font encore autorité ; mais les goûts ayant changé, Rossini

remporte un triomphe en 1822. Globalement, à part la Missa Solemnis et la 9^{ème} Symphonie, les œuvres écrites jusqu'à 1827 le furent pour les salons d'amateurs éclairés et le cercle de ses amis.

- De 1818 à sa mort, les visiteurs du musicien ont communiqué avec lui à l'aide de cahiers de conversation toujours à portée de sa main. « *Beethoven suivait d'un regard avide la main qui écrivait et saisissait d'un coup d'œil, plutôt qu'il ne lisait, ce qui était écrit* » note le jeune Ferdinand Hiller. La surdité bientôt définitive de Beethoven l'isole forcément, ou plutôt fait le tri entre les importuns et les véritables amitiés. Son image d'original, de fou génial s'accroît encore, d'autant plus que beaucoup d'auditeurs ne comprennent plus sa musique. Mais, bien accompagné, son étoile intérieure ne cesse de le guider vers des projets qui désormais dépassent l'entendement de son époque. Peut-être parce que l'activité de création nécessite toujours une grande part de solitude, cet état fut finalement supportable à Beethoven et lui ouvrit sans doute grandes les portes de son univers intime.

La défaite de la médecine : mélancolie, romantisme et alcool...

« *Depuis que je suis à Bonn, je n'ai connu que de rares heures de satisfaction ; la plupart du temps, j'ai été pris d'asthme et j'ai quelques raisons de craindre qu'une phtisie ne se déclare ; il faut ajouter à cela aussi la mélancolie qui est pour moi presque un aussi grand inconvénient que mon état de santé* ». Le 15 septembre 1787, le jeune Ludwig broie du noir : moins de 2 mois plus tôt, sa mère est morte de tuberculose et bientôt son père sera renvoyé pour alcoolisme. Ce dernier mal lui aurait-il été transmis par sa parentèle ? « *María Josefa (la grand-mère) devait finir ses jours tristement, dans un hospice pour cause d'alcoolisme. Lodewijk, devenu Ludwig (le grand-père) fut pour sa part*

chanteur, tout en tenant un commerce de vins (d'où l'addiction de son épouse ?)... Johann, le père du Beethoven compositeur, le fils donc de Maria Josefa, fut lui-même porté sur la boisson. Et Ludwig lui-même devait s'éteindre d'une cirrhose hépatique, le 26 mars 1827 ». La surdité mise à part, la santé de Beethoven fut sûrement assez mauvaise une grande partie de sa vie. L'alcool était-il pour lui un pansement, juste un plaisir, ou cela lui fut-il au contraire fatal ? Une lente intoxication au plomb serait peut-être une des causes principales de la mort du compositeur, au plomb contenu dans le vin qu'il buvait avec une grande régularité... En ces temps, la médecine en était probablement à sa préhistoire. Combien de grands hommes et femmes moururent prématurément, sans aucun remède ou traitement pour les soulager ?!... Le cycle de l'opus 18 se clôt par « *la Malinconia* », sous-titre au finale du 6^{ème} quatuor. C'est ici un des exemples typique du *style interruptif* que nous retrouverons souvent, de ce moment où la musique se mue en rêverie ou en méditation après un silence. L'arrêt sur une note (point d'orgue) ou un silence, l'hésitation, la suspension, seront peu à peu intégrés au langage de Beethoven. Les sonates pour piano et les derniers quatuors sont remplies de cette manière d'écrire qui semblait déjà toute romantique. La rêverie, la passion, déjà présentes chez Mozart, vont s'accroître chez le compositeur, avant d'envahir les partitions de ses successeurs.

Une tutelle forcée : der « Neffenkomplex »

En novembre 1815, la tuberculose emporte Kaspar, le frère de Beethoven né juste après lui en 1774. L'âpre combat juridique pour la tutelle de son neveu Karl, demandée par Kaspar avant sa mort, sera une épreuve de plus pour le compositeur et l'exécrable relation qu'il a avec sa belle-sœur va lui empoisonner les 5 années suivantes. Avec son opiniâtreté coutumière et pour des raisons sans doute d'ordre

psychanalytique, Beethoven va s'acharner dans son désir de devenir le père de Karl et de le soustraire à sa marâtre. L'énergie passée dans ce procès et dans l'éducation d'un jeune homme de 9 ans mis dans une situation affective des plus instables aura des répercussions sur la créativité du compositeur qui semble avoir atteint un palier. Sa santé continue aussi de se dégrader mais, à côté de tâches plus modestes, Beethoven réussit à soutenir son travail sur 2 de ses œuvres les plus monumentales. Pendant cette période tourmentée, il compose la 29^{ème} sonate « Hammerklavier » et commence à travailler à la 9^{ème} symphonie, comme si à côté des événements et malgré les misères dont son corps l'accable, son chemin musical devait absolument continuer à s'accomplir.

Dernières années : « Muss es sein ? »

Après 1820 renaît le besoin d'exprimer des idées musicales qui synthétiseraient les expériences précédentes dans des grandes formes. Certaines sont d'une monumentalité délibérée. A propos de la sonate n°29 « Hammerklavier », le musicien dit lui-même à son éditeur : « *Voilà une sonate qui donnera de la besogne aux pianistes, lorsqu'on la jouera dans cinquante ans* ». Variations Diabelli, 9^{ème} Symphonie, Missa Solemnis, Sonates 30 à 32. Ces œuvres constituent encore de nos jours de grands défis pour tous les interprètes qui s'y attaquent. En même temps, en opposition à ce gigantisme, l'écriture prend plus souvent le chemin de l'intime et adopte un ton de confiance (28^{ème} Sonate). Dans les dernières grandes sonates pour piano, l'intériorité désinhibée contredit souvent ce que la musique peut avoir d'écrasant dans le mouvement précédent en installant une ambiance de méditation. Les annotations sont de plus en plus en allemand, afin de préciser encore l'affect souhaité et de signaler un « territoire linguistique » qui démarque un peu plus Beethoven de l'esprit italien.

Et puis, enfin, le compositeur se réfugie dans le quatuor à cordes, dernier lieu où il peut encore animer une *conversation*, là où lui-même ne peut définitivement plus *converser*. De 1822 à sa mort s'opère une sorte de décantation avec le groupe des 5 dernières œuvres (plus la « Grande Fugue » séparée de l'opus 133), dédiées à ce genre qui l'aura accompagné tout au long de sa vie. En bouclant ainsi ce corpus, il décerne à cette formation l'honneur de devenir une « épreuve de vérité » pour tout compositeur qui tentera de s'y mesurer ; il faudra attendre Bela Bartok (6 quatuors, 1908 – 1939) pour que soit remise en question la suprématie du cycle beethovenien. Au cours des 10 dernières années, un contrepoids par le classicisme semble devoir tempérer la monumentalité de certaines œuvres. C'est par le style et par le sens, plutôt que par les proportions que Beethoven « respire » après les blocs que sont les « Diabelli » ou la 9^{ème} Symphonie. Le 16^{ème} quatuor (1826), plus court que les autres, comporte dans son final les célèbres annotations : *Muss es sein ? Es muss sein !* (Le faut-il ? Il le faut !), avec lesquelles le compositeur jouera après en avoir fait deux motifs musicaux. Serait-ce, au bout du chemin, l'équilibre enfin trouvé entre l'*apollinien* et le *dionysiaque* ?

Résilience au martyr

Mais à la fin juillet 1826, la tentative de suicide de son neveu Karl va ébranler fortement Beethoven. Par ses allégations de « harcèlement » et d'exigences excessives, et par sa demande de retour chez sa mère, Karl enleva probablement à son tuteur tout espoir d'une « bonne éducation » pour son neveu. Le coup dut être sévère pour le compositeur, arrivant déjà sur un état de santé devenu continuellement mauvais, et alors qu'il est désormais complètement sourd. L'hiver 1826 commence avec un

maladie pulmonaire qui rapidement affaiblira considérablement le musicien.

Par l'énergie déployée durant sa vie pour la sublimation de son handicap, Beethoven force l'admiration. Rarement dans l'histoire de l'art, un homme aura eu à affronter si tôt un mal aussi extrême que le sien (Gabriel Fauré commença à perdre l'audition à 55 ans passés). Nul ne l'affronta peut-être avec autant de courage que lui, et c'est ce combat contre un destin de souffrances physiques qui nous touche et place d'emblée l'histoire de ce génie dans la singularité. Que Beethoven ait réussi à trouver le courage de composer tout en s'enfonçant profondément dans la surdité est déjà un premier prodige; c'en est un second que la qualité de ses œuvres se soit sans cesse élevée jusqu'à sa mort.

Éléments de langage : Formes, genres

- Le souci constant de réflexion sur les *formes* musicales amena Beethoven à retravailler sans cesse celles qui étaient utilisées en 1790 par les musiciens de l'époque classique. La *Forme Sonate* (exposition à deux thèmes / développement / réexposition) est une des bases présente dans presque toutes ses compositions, même si, dans chaque œuvre, son utilisation donne matière à une présentation différente de ce moule. L'insatisfaction formelle de Beethoven a donné une dimension expérimentale à la refonte permanente de ses idées musicales. Les 32 sonates pour piano sont à ce titre édifiantes : leur diversité est fascinante, plus encore que les Symphonies, Concertos, ou même les Quatuors, dans lesquels d'autres préoccupations trouvent à s'exprimer. Mais la *théatralité* propre à la *Forme Sonate* va être exacerbée par Beethoven : il augmente les contrastes entre les deux thèmes qui sont devenus des « personnages », supprime ou répète l'introduction lente, allonge ou raccourcit les proportions des

mouvements, modifie l'équilibre interne des parties avec le développement.

- La *Fugue* et l'écriture fuguée ont été héritées de J-S. Bach dont Beethoven admirait beaucoup les œuvres, découvertes avec Neefe et par les copies que ses amis aristocrates possédaient dans leurs bibliothèques. Cette manière de composer trouva un souffle nouveau après les sommets où Bach l'avait portée ; Beethoven l'utilisera de façon très libre et croissante dans ses œuvres à partir de 1800 (3^{ème} concerto, 5^{ème}, 7^{ème} symphonies...). Avec les *fugues* de la Missa Solemnis et celle du finale de la 9^{ème}, la « Grande Fugue » pour quatuor à cordes est un des édifices les plus incroyables, qui couronne l'œuvre de musique de chambre du musicien allemand.

- L'esprit de la *Variation*, très présent déjà chez Joseph Haydn fut également beaucoup pratiqué par son élève. Des premiers thèmes variés aux grands cycles pour piano, peu d'œuvres échappent à cette forme. La possibilité d'extraire d'un thème ses multiples et différents visages fut une très grande stimulation intellectuelle pour le compositeur. Sorte d'« anti-Variations Goldberg », les 33 Variations sur une valse de Diabelli (1819-23) permirent à Beethoven de présenter une large collection d'humeurs et de références stylistiques. A cette nouvelle somme pour le piano s'ajouteront encore les variations issues des 4 dernières grandes Sonates et celles des derniers Quatuors.

- A la fin de sa vie de compositeur, c'est surtout par ses recherches de *combinaisons entre toutes ces formes* que Beethoven va donner libre cours à son génie d'architecte : *variations* et *fugue* dans la 9^{ème} symphonie, *fugue* et *forme-sonate* dans la 29^{ème} sonate « Hammerklavier », *rondo-sonate* dans de nombreuses œuvres.

Un maître du temps musical

Beethoven fut l'ami de Maelzel, l'inventeur du métronome ; il lui rendit un hommage humoristique dans le second mouvement de sa 8^{ème} symphonie. Le compositeur s'intéressa de près à la conception de cet outil qui deviendra une aide indispensable à tout apprenti musicien. Les questions concernant le tempo et la pulsation, la vitesse et la mesure du temps ont passionné Beethoven. On voit bien dans la plupart de ses œuvres les traces de ses réflexions. Le temps musical est du temps stylisé, en ce sens qu'il permet au musicien de construire un monde sonore dans des formes choisies, à l'intérieur d'une période de temps délimitée arbitrairement par le discours. Dans cette durée finie, le compositeur organise son message en travaillant sur les phrases, les mélodies et les motifs, ainsi que sur leurs éléments rythmiques. Cette « dramatisation » du matériau de l'œuvre est opérée par ce qu'on peut nommer une « variation continue » des éléments définis comme thématiques. Après les avoir définis, le compositeur, les transforme au moyen de procédés d'écriture fécondés par son inspiration. Le 1^{er} mouvement de la 5^{ème} symphonie donne un exemple saisissant de ce qu'un motif de 4 notes peut générer. La leçon retenue de Haydn - l'utilisation de motifs courts comme « briques » du discours - est appliquée avec le génie propre à Beethoven. Son remplacement du Menuet par le *Scherzo* dans les symphonies fut une innovation de plus, qui permit de repousser très loin les limites d'un tempo de base idéal pour les cabrioles rythmiques dont il raffolait (*scherzo* signifie *plaisanterie*), comme dans les symphonies 2, 3, 4, 7 et 9, ou dans un grand nombre d'œuvres pour petits effectifs. Le vocabulaire architectonique inventé et développé par Beethoven va vite dépasser de très loin les canons de son époque. La gestion de la dynamique sur des temps plus longs et en forçant les nuances est elle aussi au service de son « idéal de

mouvement » (4^{ème} symphonie). Ce style basé sur l'effet qui sollicite l'auditeur s'accentuera après le classicisme avec Beethoven, dans « une esthétique de la communication à tout prix, de l'intention de convaincre ». L'Allegretto de la 7^{ème}, musique ô combien émotionnelle, repose pourtant sur un pulsation rythmique presque obsédante qui devient le substrat de mélodies sublimes, pourtant en conflit avec cette pulsation...

La vocalité instrumentale comme projet ?

Dans ce travail profond sur le rythme passe une énergie farouche qui n'exclut en rien un autre Beethoven : celui des longues et magnifiques mélodies dont l'influence est à trouver chez Mozart bien plus que chez Haydn. La 5^{ème} sonate pour violon s'ouvre sur une élégante arabesque descendante mais on en trouve plutôt dans les mouvements lents : celui du 5^{ème} Concerto et des dernières sonates pour piano ou quatuors. Souvent aussi, ces longues mélodies jouées dans un tempo très lent donnent lieu à des variations qui brouillent encore la sensation de repère temporel.

Les amateurs de musique vocale seront au regret qu'elle soit moins représentée dans l'œuvre de Beethoven ... précisément peut-être parce que les mélodies ont été données de préférence aux instruments !.. Bien sûr une poignée de beaux Lieder, et un cycle, le premier du genre (« A la Bien-aimée lointaine »)... Mais écoutons Schlegel : «... *une certaine tendance de toute musique instrumentale à la philosophie n'est pas invraisemblable en soi. La musique instrumentale ne doit-elle pas créer son propre texte ? et le thème n'y est-il pas développé, varié et contrasté comme l'objet de la méditation dans une suite d'idées philosophiques ?* »

La prédilection de ce compositeur pour une « théâtralité instrumentale » ne vient-elle pas de sa tendance à l'abstraction ? Ou de son goût pour le monde des Idées,

mieux représentées par des timbres purs sans l'appui d'une parole ?

Timbres

Après d'autres pièces incluant des Vents, le Septuor pour 3 Vents et Cordes (1799-1800) devint vite une des œuvres les plus populaires de Beethoven ; elle fut maintes fois éditée et arrangée. Mais après ce succès, le musicien se détourna des pièces avec instruments à vent solistes pour mieux les inclure à l'orchestration de ses symphonies. Il inaugure ainsi l'ère romantique, où les solistes des concertos seront désormais les Cordes et le piano, préférés pour leurs plus grandes capacités expressives et leur endurance. Pourtant Beethoven, à la suite de Mozart, va donner un rôle croissant aux Vents. Son utilisation très poussée de ces instruments dans la 3^{ème} symphonie est saisissante, avec des échos de sonorités des fêtes révolutionnaires. Le hautbois pathétique de la Marche funèbre, les cors (1^{er} et 3^{ème} mouvements) et la clarinette deviennent les nouvelles voix d'un discours symphonique en continuelle expansion. L'invention de la Timbale comme instrument thématique est elle aussi très originale (début du C^o pour violon, 3^{ème} C^o pour piano, Scherzo de la 9^{ème} symphonie). L'emploi constant des instruments en parfaite adéquation avec leurs possibilités techniques et expressives montre la très haute compréhension qu'avait Beethoven de toutes les couleurs de l'orchestre de 1800 et comment il s'est approprié ces timbres, à un moment où la facture de ces instruments évolue pourtant assez peu.

D'autre part, très souvent et même avant 1800, les œuvres de musique de chambre sont dotées d'une écriture symphonique ; chaque instrument, et a fortiori le piano quand il est seul, a une partie très pleine à jouer, brillante et difficile mais dans un style sérieux. Le discours est souvent

très charnu : l'imaginaire sonore de Beethoven avait besoin de beaucoup d'espace !

Les registres extrêmes des instruments (cordes, piano) commencent elles aussi à être parfois utilisés. Cela est manifeste dans les quatuors de l'opus 18 où l'écriture est déjà sensiblement différente de celle de Haydn et Mozart dans ces genres. C'est sans doute une manière de composer qui mènera tout droit à la pâte sonore de Schumann et de Brahms.

Programmes

« Cette étrange musique (...) va de l'illusion au désespoir, de la naïveté à la fatalité, de l'innocence à l'épouvante. Elle a toutes les ressemblances mystérieuses du possible. Elle est tout. Le songeur y reconnaîtrait son rêve, le marin son orage, Erwin de Steinbach sa cathédrale, le loup sa forêt... » Avec ses mots, Victor Hugo rejoint Jankelevitch : *« La musique signifie donc quelque chose **en général** sans jamais rien vouloir dire **en particulier** ; (...) dans la musique à programme, c'est le sens qui précède [par un texte, poème ou livret] et la musique qui dégage secondairement le sens de ce sens »*. Mais à côté des œuvres basées sur un texte, la notion d'un « programme » dans des pièces instrumentales se développera surtout à l'époque romantique, en particulier par l'introduction d'éléments biographiques, et en opposition à la « musique pure ». Chez Beethoven, on trouve déjà souvent ce type de cas : on peut voir dans le court mouvement lent du Concerto n°4 un programme implicite dans l'opposition du rythme austère joué par l'orchestre avec la partie suppliante du piano. C'est un exemple de « musique à programme intérieur » qui cherche à représenter l'univers émotionnel d'un sujet humain imaginaire ou de l'auteur. Le thème du Destin dans la 5^{ème} symphonie a été désigné par le compositeur ; la symphonie « Pastorale », les sonates « Pathétique » ou « Les Adieux » font partie de ce type

d'œuvres au fond programmatique plus ou moins affiché. Le « programme » (le message) de fraternité idéale porté par la 9^{ème} symphonie n'a-t-il pas dépassé le projet de son auteur : hymne européen, chute du mur de Berlin, etc ..? De l'Hymne à la Joie, c'est la mélodie qu'on (re)connait universellement, plus que le texte de Schiller, et - quand elle n'est pas détournée à des fins barbares, cette musique est toujours prête à être convoquée pour une cause juste ou élevée.

Morceaux choisis

- Très longue est la liste des idées neuves exposées dans l'ensemble des 9 symphonies et elles se trouvent dans certaines particulièrement concentrées. Les deux détonations qui ouvrent la 3^{ème} (« l'Héroïque ») génèrent l'œuvre toute entière. Par contraste, elles sont suivies immédiatement d'un thème très lyrique en deux parties. La tête simple et très souple de ce thème va être travaillée jusqu'à épuisement dans la partie centrale que l'on nomme « développement ». Il aura, dans ce 1^{er} mouvement d'une longueur inusitée, un implacable cheminement qui le mènera à des points culminants de force par l'usage de la dissonance et de l'instrumentation. La durée exceptionnelle de l'œuvre, sa densité émotionnelle et son intense vie rythmique dut saisir puissamment ses premiers auditeurs, si tant est que la première interprétation ait pu rendre justice à la partition ! Un nouveau monde s'ouvrait au genre de la Symphonie, dans lequel Beethoven lui-même s'engouffra. Il suffit qu'on songe ensuite à la violence (de nos jours intacte) de la 5^{ème} ou aux dimensions et à la forme de la 9^{ème} pour réaliser tout ce que nous devons d'éclairs à ce génie.

- Des mouvements lents des 3^{ème} et 5^{ème} concertos pour piano, Chopin a très bien compris la leçon : longue mélodie régulière démarrant doucement après la fin fracassante du 1^{er}

mouvement, cordes munies de sourdines, entrée retardée des Vents, et un piano qui chante, libre de toutes entraves terrestres dans le 5^{ème}... Le 3^{ème} avait même fait commencer le piano seul et dans un autre monde, avant qu'il se mette à dialoguer avec l'orchestre dans un nocturne extatique baigné de couleurs lunaires !

- La *sonate n° 21 pour piano* est extraordinaire à plus d'un titre. Le piétinement initial sur un même accord dans le grave du piano pourrait évoquer un ancêtre des « Augures printaniers du « Sacre »... La notion de *thème rythmique* développée ici et certes suggérée par Haydn, est la source d'une énergie nouvelle sous la plume Beethoven. Le silence sera un élément structurel du court Adagio, en contraste aux mouvements 1 et 3 qui sont globalement d'une écriture véloce en *continuum*. La maîtrise du silence est aussi l'apanage de ce *maître du temps musical*.

- Coup d'essai, coup de génie, l'opus 61 est le premier grand *Concerto pour violon* du XIX^{ème} siècle ! A la fois insurpassable et magnifique fenêtre ouverte aux compositeurs romantiques alors qu'il est encore marqué d'un certain classicisme. Une œuvre qui exige de son interprète la plus grande pureté puisqu'il est assez peu virtuose et mit d'ailleurs du temps à s'imposer... L'introduction orchestrale tour à tour énigmatique, majestueuse ou inquiète (timbales, choral de bois, cordes imitant la timbale, puis thème ascensionnel des bois) cède la place au soliste dans une atmosphère d'une grande sérénité pour laisser le violon comme un ange sur un nuage. Le mouvement lent à l'écriture extrêmement sobre, voire intimiste, s'enchaîne avec le rondo, une danse joyeuse dont l'énergie enfin libérée évoque la chasse.

- Beethoven bénéficia de la présence à Vienne d'Ignaz Schuppanzigh qui créa presque tous ses quatuors à cordes après avoir fondé un ensemble parmi les premiers et les meilleurs d'Europe. L'inspiration du musicien put donc s'appuyer sur cette formation et sur le professionnalisme de

son ami. Au début du 7^{ème} *quatuor*, premier des 3 dédiés au comte Razoumovsky, une très longue mélodie chemine du médium au grave du violoncelle avant d'être relayée par le 1^{er} violon et de se déployer vers un aigu solaire. L'ensemble est en fait un long crescendo qui, bloqué en suspension sur la dominante, ne met pas moins de 19 mesures à atteindre la tonalité principale de Fa majeur ! Le Scherzo, placé en 2^{de} position, sera d'un niveau tout aussi élevé. Un motif fait de 11 fois la même note et digne d'un tambourin sert de thème unificateur à tout ce mouvement, qui brille autant par le nombre que par la qualité de ses idées. Ce n'est pas tant sa durée (40 minutes) que sa densité qui donne à ce quatuor une allure, une fois encore, de « nouveau monde »...

- Faisant suite au court et éclatant *Osanna*, un *praeludium* sombre et nu change brusquement de registre pour aller s'accrocher à un accord de sixte. On se croit un instant au début de Lohengrin...De ce point suspendu, le regard du créateur (2 flûtes et le violon solo) s'abaisse avec douceur vers les humains (basses du chœur) qui vont vite rendre la parole aux instruments. Dans le « Benedictus » de la *Missa Solemnis*, l'imagination orchestrale est au service de la foi la plus profonde et la plus pure. Le balancement de la mélodie du violon solo dans une région élevée semble l'expression d'une voix céleste qui se trouve pondérée par les cuivres - trompettes, trombones et timbales - dans une calme pulsation privée de premier temps. Au centre de l'édifice, les clarinettes, bassons et cors remplissent l'espace laissé libre ; le reste des cordes se joint au rythme des cuivres. Dans cette sonorité, le septuor aura 23 mesures pour préparer l'entrée des solistes, d'abord alto et basse, puis soprano et ténor, le chœur entrant juste avant la variation suivante. Qui pourrait résister à la sérénité produite par ce sublime moment d'apesanteur et de pure grâce ?

Une postérité sans descendants ?

L'écrivain et musicien romantique E.T.A. Hoffmann raconta fasciné l'audition de la 5^{ème} symphonie et reconnut immédiatement Beethoven comme l'un des siens. Jusqu'aux années 1960, l'interprétation de ses oeuvres fut généralement tirée vers un style romantique assez appuyé, mais les choses ont notoirement changé grâce à la musicologie et par l'effet du retour aux instruments d'époque et au pianoforte. De l'humour transmis par Haydn et bien présent dans ses œuvres d'esprit plus classique jusqu'au sentiment déjà romantique de la nature dans la « Pastorale », la dialectique classique / romantique ne peut être aisément tranchée par l'histoire des œuvres car l'évolution de Beethoven ne fut pas linéaire et il y eut clairement des retours en arrière. Peut-être s'agit-il seulement d'une tension, ou d'une simultanéité entre deux états qui se sont exprimés le plus souvent en alternance d'une œuvre à l'autre, mais parfois en opposition dans la même (Fidelio) ? La question resta ouverte très tard en Allemagne au XIX^{ème} siècle puisque Johannes Brahms, un des plus fervents continuateurs, est resté très proche des formes classiques malgré son langage post-romantique. Son obsession à *se situer* par rapport à son aîné l'amena à des choix et à des renoncements éloquentes. Le jeune Schubert, si discret et sensible, n'aborda jamais celui qu'il admirait tant. Il n'eut qu'un an et demi avant sa propre mort pour écrire une incroyable série de chef-d'œuvres, libéré de l'ombre de Beethoven, son voisin à Vienne. La *Gemütlichkeit* (le confort) définissant la période *Biedermeier* est sans doute une raison du divorce entre Beethoven et son auditoire. Le potentiel de contestation, voire de conflit, porté par sa musique et resté intact en 1815, ne convenait plus à cette époque d'apparition de l'art bourgeois. C'est la naissance des grandes institutions de concerts et d'enseignement qui mit Beethoven immédiatement après sa mort au premier plan de la vie musicale, au moment même de la redécouverte de

Bach par Mendelssohn (1829). La construction des salles et leur ouverture à de nouveaux publics avaient besoin d'un *corpus*, d'un fond de répertoire. La diffusion des œuvres de Beethoven en France est à ce titre un cas d'école : l'engouement fut immense et immédiat, porté entre autres par Berlioz et le Conservatoire de Paris.

*

L'intense point culminant que représente l'œuvre de Beethoven explique la difficulté à donner une suite à certaines formes, après sa mort. De même que toute Fugue réveille l'image de J-S. Bach, la Symphonie, la Sonate et tous les genres de la musique de chambre - à commencer par le Quatuor - ont demandé un grand effort de distanciation d'avec le style beethovénien. C'est moins le cas à l'opéra où le texte, issu d'un contexte socio-historique particulier, génère en partie de lui-même un style musical. Wagner, en ne touchant pas aux formes dans lesquels il aurait pu être comparé à Beethoven, se réclamait encore de lui pour la fondation de sa vocation de compositeur née à l'écoute de la 9^{ème} symphonie, alors qu'il emprunta beaucoup plus à Berlioz, Weber et Mendelssohn. D'un autre côté, l'axe Berlioz - Liszt, puis les Russes et l'école française à partir de 1870 ont trouvé des voies différentes pour, par exemple, sortir de la *Forme Sonate*. Mais paradoxalement, la terrifiante fascination exercée par la pensée beethovénienne a surtout conduit les compositeurs du romantisme allemand à se mesurer à elle, dans presque tous ses recoins, alors même qu'elle était trop originale pour susciter des épigones. Ça n'est pas sans difficultés que même des génies comme Schumann, Mendelssohn et Brahms parvinrent à creuser leur propre sillon.

Les récalcitrants

La manière de composer « dans la pâte » qui va encore s'épaissir avec la génération post- romantique ainsi que le

besoin d'invention de formes nouvelles finit par provoquer une réaction : ce qui a fait la force de l'art beethovénien est aussi ce qui a conduit à le critiquer. Le « travail thématique » était déjà devenu moins visible chez Brahms, c'est-à-dire toujours très présent mais aussi plus masqué, fondu dans la structure du morceau. Le « développement » fut remis en question en même temps que la *Forme Sonate*, en tous cas dans le sens d'une longue

« spéculation » sur un matériau fait de thèmes mélodiques. Dès 1870 et la guerre, les choses étaient devenues plus compliquées et plus subtiles. Le rayonnement de l'étoile montante, Wagner, et les tensions politiques entre la France et la Prusse firent naître un « esprit de tranchée » entre les compositeurs pour affirmer des identités nationales parfois exacerbées. Beethoven put en faire les frais, en tous cas en apparence. Déjà le jeune Chopin, une fois composés ses deux concertos (1829-30), s'était attaché à une écriture pianistique et à des formes courtes et très éloignées de la sphère beethovenienne. En réaction, Chabrier, Moussorgsky ou Debussy et Ravel eurent aussi des comportements de rejet ou de fuite qui s'accrurent encore au XX^{ème} siècle, tant la référence au génie de Bonn pouvait déranger. Vers 1900-10, modes et goûts ayant changé, les avant-gardes devinrent agressives alors que le modèle beethovénien le plus strict était devenu un style en soi que l'on choisissait ou pas d'épouser. Son utilisation par les compositeurs soviétiques par exemple (Chostakovitch, Miaskovski), a témoigné de sa capacité à renaître, mais les idées les plus profondément novatrices de Beethoven ont continué à cheminer dans l'imagination des compositeurs des temps très récents.

De la légende au mythe, du mythe au culte

Au lendemain de sa mort le 26 mars 1827, le cercueil de Beethoven fut suivi d'une immense foule. L'événement rappela aux viennois qu'à leurs côtés, sans presque jamais se

déplacer (comme Schubert, Kant ou Brahms), avait vécu pendant 35 ans un musicien d'un très grand génie dont les siècles allaient se souvenir ; une figure tutélaire qui eut un nombre incalculable de thuriféraires, certains tremblant à son évocation. De même qu'écrire sa première symphonie relevait du défi lorsqu'on était allemand au XIX^{ème} siècle, le chiffre 9 devint une source d'angoisse pour les compositeurs qui avaient réussi à l'atteindre... Par une sorte de tabou, il ne devait pas y avoir de « 10^{ème} », ni pour Mahler, ni pour Bruckner, les 2 derniers grands symphonistes du romantisme allemand ! Brahms (sonate, variation) et Mahler (symphonie) entre autres ont voulu prolonger les formes classiques en les reprenant où Beethoven les avait laissées. Tout le XIX^{ème} siècle allemand s'est nourri du récit de la vie du musicien sourd, figure romanesque idéale à un moment où l'unité allemande était en construction. En 1902, Felix Weingartner dirige à Mayence l'intégrale des 9 symphonies. Cette année-là, la Frise Beethoven de Gustav Klimt consacra sur les cimaises du pavillon Sécession à Vienne l'actualité du compositeur allemand, avant que l'idéologie nazie ne récupère sa pensée héroïque. Rodin et plus encore Bourdelle ont été eux aussi fascinés par Beethoven et sa musique.

*

En un temps où cela ne se produisait que dans certains salons, Beethoven a mis la musique savante au centre de l'attention des auditeurs. Il reste de nos jours le compositeur le plus joué et apprécié du grand public devant Mozart et Bach, dans un contexte où les musiciens allemands s'accordent la part du lion. Depuis sa mort, son œuvre n'a connu aucun « tunnel » ou période de disgrâce, contrairement à celles de Bach, Mozart, ou même de Brahms et Haydn. Comme Bach et Mozart avant lui, Beethoven a considérablement enrichi les formes existantes, pratiquées déjà à un haut niveau par Mozart et Haydn, n'en créant pas de nouvelles mais laissant à sa mort un immense réservoir d'idées au service des modernités à venir. Personnage au

destin contrarié, il fut admiré des romantiques pour sa vie de tourments et de solitude, pour son enthousiasme et sa philosophie idéaliste. Beethoven est aussi le premier à avoir « pris le temps de composer » : comparé à ses trois aînés Bach, Mozart et Haydn, qui durent faire face à de perpétuelles commandes ou services, son catalogue est sensiblement plus réduit. Les romantiques lui emboîteront le pas : dans la mesure du possible, chaque œuvre sera désormais un enfant chéri et entouré de toutes les attentions. Beethoven a été investi d'une telle force morale, d'une telle masse d'énergie que même sourd, même malade, il resta libre de créer, presque au mépris des contraintes matérielles. Certains ont dit que sa maladie avait été un aiguillon. Sans elle, la symphonie Héroïque aurait-elle vu le jour ? Cette image de *résistant* à son destin a fait de lui un puissant symbole de la volonté humaine. Peut-être stimulé par sa situation physique critique, son langage a augmenté les possibilités expressives de l'art musical d'une façon définitive. Des sens originaux et neufs comme l'urgence, l'attente, le fluide ou le solide, la violence - traitée parfois jusqu'à un point paroxystique, ont mené à la fondation d'une esthétique nouvelle. Malgré un substrat classique, la pensée bouillonnante et hypersensible du compositeur lui a permis d'assumer l'exaltation créative indispensable aux romantiques. L'avis de Goethe est pénétrant : « Je n'ai encore jamais vu un artiste plus puissamment concentré, plus énergique, plus intérieur. ... C'est malheureusement une personnalité tout à fait indomptée ». Peut-être cette *indomptable* personnalité était-elle la seule capable des changements si profonds dans les domaines des formes, du rythme, de l'architecture, pour ne citer que les plus évidents ?...

Il nous a laissé ce « *Chant infini* », compagnon de nos vies, dans leurs joies, dans leurs peines.

Ludwig van Beethoven, imemoriā

À (ré) écouter

Dans l'imposant massif des 140 opus, on trouvera beaucoup de sommets :

- Orchestre : 9 symphonies, 7 concertos, 7 ouvertures
- Musique vocale : 1 opéra, 3 œuvres religieuses, 1 cycle vocal
- Musique de chambre : 17 quatuors, 7 trios, 15 sonates (pour violon ou violoncelle)
- Piano : 32 sonates, 7 cycles de variations
- Des « pièces d'humeur » courtes, mais grandes par leur portée !
- Des pièces de jeunesse, souvent avec instruments à vent
- Quelques pièces de circonstance ou de commande

À lire

Beethoven : Cahiers de conversation, Buchet/Chastel 2015

Beethoven : Intégralité de la correspondance 1787 - 1827, Actes Sud 2010

Vladimir Jankelevitch : La musique et l'ineffable, Seuil 1983

Brigitte François-Sappey : Histoire de la musique en Europe, PUF 1992

Brigitte François-Sappey : La musique aux tournants des siècles, Fayard 2015

Nikolaus Harnoncourt : La parole musicale, Actes Sud 2014

Charles Rosen : Le style classique, Gallimard 1978

Brigitte et Jean Massin : Beethoven, Club Français du Livre 1955

Marc Frisch : Une histoire du piano, Riveneuve 2013

Romain Rolland : Vie de Beethoven

Rémy Stricker : Le dernier Beethoven, Gallimard 2001

Alain Louvier : L'orchestre, PUF 1978

Olivier Alain : L'harmonie, PUF 1965

Pierre-René Serna : Beethoven, un musicien espagnol ?

Catalogue d'exposition « Ludwig van, le mythe.. », Gallimard 2016

A lire

Dr Elie ATTIAS

Pneumo-Allergologue – Toulouse

Directeur de la revue Médecine et Culture

Albert Camus : Discours de Suède⁴⁵

Ce discours, dédié à Louis Germain qui fut l'instituteur de Camus, fut prononcé le 10 décembre 1957 à l'Hôtel de Ville de Stockholm, à la fin du banquet qui clôturait les cérémonies de l'attribution du prix Nobel.

Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde se défasse. Héritière d'une histoire corrompue où se mêlent les révolutions déchues, les techniques devenues folles, les dieux morts et les idéologies exténuées, où de médiocres pouvoirs peuvent aujourd'hui tout détruire mais ne savent plus convaincre, où l'intelligence s'est abaissée jusqu'à se faire la servante de la haine et de l'oppression, cette génération a dû, en elle-même et autour d'elle, restaurer, à partir de ses seules négations, un peu de ce que fait la dignité de vivre et de mourir.

Devant un monde menacé de désintégration, où nos grands inquisiteurs risquent d'établir pour toujours les royaumes de la mort, elle sait qu'elle devrait, dans une sorte de course folle contre la montre, restaurer entre les nations une paix qui ne soit pas celle de la servitude, réconcilier à nouveau travail et culture, et refaire avec tous les hommes une arche

⁴⁵ Albert Camus, *Discours de Suède*, Editions Gallimard.

d'alliance. Il n'est pas sûr qu'elle puisse jamais accomplir cette tâche immense, mais ils est sûr que, partout dans le monde, elle tient déjà son double pari de vérité et de liberté, et, à l'occasion, sait mourir sans haine pour lui. C'est elle qui mérite d'être saluée et encouragée partout où elle se trouve, et surtout là où elle se sacrifie. C'est sur elle, en tout cas, que, certain de votre regard profond, je voudrais reporter l'honneur que vous venez de me faire.

Du même coup, après avoir dit la noblesse du métier d'écrire, j'aurais remis l'écrivain à sa vraie place, n'ayant d'autres titres que ceux qu'il partage avec ses compagnons de lutte, vulnérable mais entêté, injuste et passionné de justice, construisant son œuvre sans honte ni orgueil à la vue de tous, toujours partagé entre la douleur et la beauté, et voué enfin à tirer de son être double les créations qu'il essaie obstinément d'édifier dans le mouvement destructeur de l'histoire. Qui, après cela, pourrait attendre de lui des solutions toutes faites et de belles morales ? La vérité est mystérieuse, fuyante, toujours à conquérir. La liberté est dangereuse, dure à vivre autant qu'exaltante. Nous devons marcher vers ces deux buts, péniblement, mais résolument, certains d'avance de nos défaillances sur un si long chemin. Quel écrivain dès lors oserait, dans la bonne conscience, se faire prêcheur de vertu ? Quant à moi, il me faut dire une fois de plus que je ne suis rien de tout cela. Je n'ai jamais pu renoncer à la lumière, au bonheur d'être, à la vie libre où j'ai grandi. Mais bien que cette nostalgie explique beaucoup de mes erreurs et de mes fautes, elle m'a aidé sans doute à mieux comprendre mon métier, elle m'aide encore à me tenir, aveuglément, auprès de tous ces hommes silencieux qui ne supportent dans le monde la vie qui leur est faite que par le souvenir ou le retour de brefs et libres bonheurs.

Victor Hugo

Printemps

Voici donc les longs jours, lumière, amour, délire !

Voici le printemps ! Mars, avril au doux sourire,

Mai fleuri, juin brûlant, tous les beaux mois amis !

Les peupliers, au bord des fleuves endormis,

Se courbent mollement comme de grandes palmes ;

L'oiseau palpite au fond des bois tièdes et calmes ;

Il semble que tout rit, et que les arbres verts

Sont joyeux d'être ensemble et se disent des vers.

Le jour naît couronné d'une aube fraîche et tendre ;

Le soir est plein d'amour ; la nuit, on croit entendre,

A travers l'ombre immense et sous le ciel béni,

Quelque chose d'heureux chanter dans l'infini.

Victor Hugo, *Toute la lyre*

Votre visage

Votre visage
Changeant et pur comme la mer,
Votre visage
Est un paysage si clair
Votre sourire
Qui s'illumine rien que pour moi,
Semble me dire :
« Je suis ta joie
Et je suis aussi la jeunesse.
Cheveux d'or en boucles d'amour,
A toi ma vie, ma tendresse,
A toi mon cœur pour toujours ».
Votre visage,
Changeant et pur comme la mer,
Votre visage
Est un paysage
Si clair
Si clair.

Paroles et musique de **Charles Trenet** / 1947
(Raoul Breton)

Voltaire

Superstition⁴⁶

Chapitre tiré de Cicéron, de Sénèque et de Plutarque

Presque tout ce qui va au-delà de l'adoration d'un Etre suprême et de la soumission du cœur à ses ordres éternels est superstition. C'en est une très dangereuse que le pardon des crimes attaché à certaines cérémonies.

« Ils immolent des brebis noires et ils offrent des sacrifices aux dieux manes ⁴⁷ ».

« Oh ! hommes trop accomodants qui pensez que la faute funeste du meurtre peut être enlevée par l'eau d'un fleuve ! ⁴⁸ »

Vous pensez que Dieu oubliera votre homicide si vous vous baignez dans un fleuve, si vous immolez une brebis noire, et si on pronoe sur vous des paroles. Un second homicide vous sera donc pardonné au même prix, et ainsi un troisième, et cent meurtres ne vous coûteront que cent brebis noires et cent ablutions ! Faites mieux, misérables humains : point de meurtres et point de brebis noires.

Quelle infâme idée d'imaginer qu'un prêtre d'Isis et de Cybèle, en jouant des cymbales et des castagnettes, vous réconciliera avec la divinité ! Et qu'est-ce donc ce prêtre de Cybèle, cet eunuque errant qui vit de vos faiblesses, pour s'établir médiateur entre le Ciel et vous ? Quelles patentes a-t-il reçues de Dieu ? Il reçoit de l'argent de vous pour

⁴⁶ Voltaire, Dictionnaire philosophique, Edition d'Alain Pons, pages 485-487.

⁴⁷ Lucrèce, *De natura rerum*, III, v. 51-52.

⁴⁸ Ovide, *Fastes*, II, v. 45-46.

marmotter des paroles, et vous pensez que l'Être des êtres ratifie les paroles de ce charlatan ?

Il y a des superstitions innocentes : vous dansez les jours de fête en l'honneur de Diane ou de Pomone, ou de quelqu'un de ces dieux secondaires dont votre calendrier est rempli : à la bonne heure. La danse est très agréable, elle est utile au corps, elle réjouit l'âme, elle ne fait de mal à personne ; mais n'allez pas croire que Pomone et Vertumne vous sachent beaucoup de gré d'avoir sauté en leur honneur, et qu'ils vous punissent d'y avoir manqué. Il n'y a d'autres Pomone ni d'autre Vertumne que la bêche et le hoyau du jardinier. Ne soyez pas assez imbécile pour croire que votre jardin sera grêlé si vous avez manqué de danser la *pyrrhique* ou la *cordace*.

Il y a peut-être une superstition pardonnable et même encourageante à la vertu : c'est celle de placer parmi les dieux les grands hommes qui ont été les bienfaiteurs du genre humain. Il serait mieux sans doute de s'en tenir à les regarder simplement comme des hommes vulnérables, et surtout de tâcher de les imiter. Vénérez sans culte un Solon, un Thalès, un Pythagore ; mais n'adorez pas un Hercule pour avoir nettoyé les écuries d'Augias, et pour avoir couché avec cinquante filles dans une nuit.

Gradez-vous surtout d'établir un culte pour des gredins qui n'ont eu d'autre mérite que l'ignorance, l'enthousiasme et la crasse ; qui se sont fait un devoir et une gloire de l'oisiveté et de la gueuserie : ceux qui au moins ont été inutiles pendant leur vie méritent-ils l'apothéose après leur mort ?

Remarquez que les temps les plus superstitieux ont toujours été ceux des plus horribles crimes.

Aristote⁴⁹ : Le bien humain suprême

1 - Introduction : un objectif nommé bonheur

Mais reprenons notre argument. Dès lors que toute connaissance ou décision a pour objectif quelque chose de bon, quel est l'objectif que vise, disons-nous, la politique ? Et quel est le bien placé au sommet de tous ceux qui sont exécutoires ?

Sur un nom, en somme, la toute grosse majorité tombe d'accord : c'est le bonheur, en effet, disent et la masse et les personnes de marque. Au reste, voir une vie de qualité et réussir, c'est la même chose, dans leurs conceptions, qu'être heureux. Mais le bonheur, qu'est-ce que c'est ? On entre dans la controverse et la masse n'apporte pas une réponse pareille à celle des sages.

2 - Les opinions touchant le bonheur

Pour certains, en effet, la réponse est claire et évidente : c'est quelque chose comme le plaisir, la richesse ou l'honneur, quoique la réponse varie des uns aux autres - et souvent même un individu identique change d'avis, puisque, tombé malade, il dit que c'est la santé, et dans l'indigence que c'est la richesse. Et s'ils se rendent compte qu'ils ne savent pas, ils sont alors stupéfaits de ceux qui leur disent que c'est quelque chose de grand qui les dépasse.

En revanche, si l'on en croit quelques uns, il faudrait distinguer de ces multiples bonnes choses, une autre chose « en soi » qui serait précisément le motif pour lequel toutes celles-là sont bonnes.

⁴⁹ Aristote, *Ethique à Nicomaque*, Le monde de la philosophie, Flammarion.

2.1. Point de départ : les faits connus de nous.

Ainsi donc, passer en revue toutes les opinions est sans doute assez vain et il suffit de voir celles qui émergent le plus ou semblent présenter quelque argument. Mais n'oublions pas la différence entre les arguments qui partent des principes et ceux qui conduisent aux principes.

C'est à juste titre, en effet, que Platon aussi s'interrogeait là-dessus et demandait si c'est à partir des principes qu'on chemine, comme dans le stade : va-t-on des commissaires aux récompenses en direction de la limite ou l'inverse ? Car il faut partir des données connues. Mais cela peut vouloir dire deux choses : telles données, en effet, sont connues de nous et telles autres, absolument. Peut-être donc, pour ce qui nous concerne, devons-nous partir de données connues de nous-mêmes.

Aussi doit-on avoir eu, dans ses habitudes, une belle conduite si, sur les matières que sont le beau ou le juste et, globalement, sur les matières politiques, l'on veut écouter avec satisfaction. Car, le point de départ, c'est le fait, et s'il apparaît suffisamment, on n'aura nul besoin, en outre, du pourquoi. Or, celui qui a bénéficié de telles habitudes ou bien possède des principes ou bien peut s'en faire une idée facilement.

Quant à celui qui n'est dans aucune de ces deux situations, qu'il écoute ces mots d'Hésiode :

« Tout bon celui qui tout saisit par la pensée ; (...)
Et brave aussi qui cède aux propos bienveillants.
Mais qui ne voit par soi, ni nul autre n'entend,
Et son cœur, celui-là est perdu tout entier ».

2.2. Les opinions communes.

Quant à nous, il nous faut dire, après cet excursus, que la conception qu'on a du bien et du bonheur, non sans raison, découle selon toute apparence du mode d'existence que l'on mène.

2.2.1. *Le plaisir*

Pour la masse et les gens les plus grossiers, c'est le plaisir. Aussi bien l'existence qu'ils aiment est-elle faite de jouissance – car les trois modes d'existence les plus saillants sont celle qu'on vient de dire, celle du politique et, troisièmement, l'existence consacrée à la méditation. Ainsi donc la masse se montre complètement servile, préférant une existence de bestiaux. Mais elle peut prétendre à un argument, du fait que beaucoup de ceux qui peuvent se le permettre souffrent du même penchant que Sardanapale⁵⁰.

2.2.2. *L'honneur*

De leur côté, les personnes de marque et portées à l'action vivent pour l'honneur. – De fait, l'existence politique a en somme cela pour fin. Mais (a) l'honneur paraît être une chose trop légère par rapport au bien recherché, car il semble dépendre de ceux qui l'accordent, plutôt que de celui qui le reçoit, alors que le bien est chose intime et malaisée à ravir, nous le devinons. (b) De plus, ces personnes ont l'air de poursuivre l'honneur pour se donner une raison de croire qu'ils sont bons.

2.2.3. *La vertu*

Néanmoins, s'ils recherchent l'hommage des hommes sagaces et auprès de ceux dont ils sont connus, c'est aussi pour leur vertu. Il est donc évident que, d'après eux, c'est la vertu qui l'emporte, et du coup, c'est plutôt celle-ci la fin de l'existence politique, à ce qu'on peut supposer. – Cependant, elle apparaît trop peu comme une fin, elle aussi. Il semble, en effet, qu'on puisse encore dormir tout en ayant la vertu ou rester inactif la vie durant et, par surcroît, subir des malheurs et les infortunes les plus grandes. Or nul ne dirait de celui qui vit de la sorte qu'il est heureux, sauf à

⁵⁰ Sardanapale (Assurbanipal) est ce roi assyrien de Ninive dont Hérodote (II, 150) signale les richesses prodigieuses, dépensées pour satisfaire sa luxure et ses appétits les plus bas.

vouloir défendre une position jusqu'au bout. Et là-dessus, il suffit, car il en est assez question dans les arguments à la ronde.

2.2.4. *La méditation*

Quant au troisième mode d'existence, consacré à la méditation, nous en ferons l'examen dans la suite.

2.2.5. *La richesse*

Quant à l'existence vouée au profit, elle est en quelque sorte embrassée par contrainte et la richesse n'est évidemment pas le bien recherché, puisqu'elle est utile en fonction d'autre chose encore⁵¹.

2.2.6. *Conclusion*

Aussi ce sont plutôt les biens évoqués précédemment qu'on peut concevoir comme fins, puisqu'on les aime pour eux-mêmes⁵². Mais les apparences ne sont pas non plus en leur faveur, et beaucoup d'arguments se trouvent accumulés contre eux. Ainsi donc, il faut laisser cela.

2.3. L'opinion des philosophes amis.

Mieux vaut peut-être d'ailleurs examiner le bien universel et vider la question de savoir comment on l'entend, quelque incommode que soit rendu ce genre de recherche du fait que ce sont des amis qui ont introduit les « formes ». Mais il semblera qu'il vaut mieux et que c'est un devoir, pour peu qu'il s'agisse de présenter la vérité, d'aller jusqu'à réfuter ce qui est approprié, surtout lorsqu'on est entre

⁵¹ La contrainte qui force à un métier lucratif et exclut une existence libre ne joue plus quand la richesse est poursuivie en dehors de toute nécessité (cf. *Politiques*, I,9, 1258 a 14-18). C'est pourquoi il fallait avancer ici deux arguments.

⁵² Savoir : le plaisir, l'honneur et la vertu. La méditation compterait évidemment aussi dans le nombre, mais Aristote l'a écartée de son examen. Les critiques adressées aux prétentions qui tiennent le plaisir, l'honneur ou la vertu pour une fin dans l'existence, laissent une place à la prétention aristotélicienne de donner une idée du bonheur qui fasse droit ensemble à toutes ces aspirations, lesquelles ne s'excluent que parce qu'elles sont, selon lui, dévoyées.

philosophes. Quand deux choses leur sont chères, en effet, un devoir sacré les oblige à honorer d'abord la vérité.

2.3.1. *Objections générales à l'idée d'un bien universel.*

Alors : (a) ceux qui ont apporté cette opinion ne produisaient pas de formes idéales des choses parmi lesquelles, disaient-ils, l'une est antérieure et l'autre postérieure ; c'est précisément pourquoi ils ne posaient même pas une forme idéale des nombres. Or on parle du bien à la fois pour indiquer une essence, pour indiquer une qualité et pour indiquer un relatif, mais ce qui est par soi, c'est-à-dire la substance, a naturellement priorité sur le relatif, car celui-ci a l'air d'un rejeton et d'un accident de l'être. Par conséquent, il ne peut y avoir une quelconque forme idéale commune au-dessus de ces réalités.

(b) De plus, le bien, de son côté, s'entend en autant de façons que l'être. On parle, en effet, du bien pour indiquer une essence (par exemple, le dieu ou l'intelligence), une qualité (les vertus), une quantité (la mesure), un relatif (l'utile), un moment (l'opportunité), une localisation (l'habitat) et d'autres choses semblables. Il est donc clair que le bien ne peut être une quelconque qualité commune, universelle et une, car il n'en serait pas question dans tous les cas d'imputations, mais dans un cas uniquement.

(c) De plus vu que, d'autre part, tout ce qui se range sous une seule forme idéale fait aussi l'objet d'une seule science, tous les biens devraient également faire l'objet d'une seule science, quelle qu'elle soit. Or voilà, il en est beaucoup, même pour les biens rangés sous une seule imputation ; ainsi, pour juger de l'opportunité, il y a dans la guerre, la connaissance stratégique et, en matière de maladie, la médecine ; et pour juger de la mesure, il y a en nutrition, la médecine et en matière d'efforts, l'éducation physique.

(d) On peut d'autre part se demander ce que bien vouloir dire, en définitive, l'expression « chose en soi », si

tant est que « l'homme en soi » et l'homme se définissent par une seule et même formule, celle de l'homme. Car si l'on considère la chose en tant qu'homme, cela ne fait aucune différence. Et dans ces conditions, il n'y a pas non plus à faire de différence à propos du bien si on le considère en tant que tel.

(e) Mais ce n'est pas non plus parce qu'il serait éternel qu'un bien serait davantage un bien, si tant est que la blancheur qui dure longtemps n'est pas davantage ce qu'elle est que la blancheur éphémère.

Plus convaincant d'ailleurs paraît l'argument des Pythagoriciens à propos du bien, puisqu'ils situent l'« Un » dans leur liste des biens ; et c'est eux dès lors que Speusippe a, semble-t-il, suivi. Mais ce doit être là l'objet d'un autre propos.

2.3.2. *Objections spéciales*

2.3.2.1. *Introduction : les deux sortes de biens.*

Par ailleurs, chez ceux qu'on vient de dire, une certaine ambiguïté se fait jour parce que ce n'est pas indifféremment sur n'importe quel bien que portent leurs arguments. Et si l'on rapporte à une forme unique les biens poursuivis et aimés pour eux-mêmes, en revanche, les choses susceptibles de les produire, de les garder d'une façon ou d'une autre ou encore d'empêcher leurs contraires, sont des choses qu'on appelle biens en raison des premiers et dans un autre sens. Il est donc évident qu'on peut entendre deux sortes de choses en parlant de biens et que les unes sont en elles-mêmes des biens, alors que les autres en sont à cause des premières.

Mettons donc à part des biens « utiles » les biens en soi, et examinons s'ils répondent à une forme idéale unique.

2.3.2.2. *Les biens en eux-mêmes ne répondent pas à une seule forme idéale.*

(a) Or quels sortes de biens peut-on poser à ce titre ? Ce sont, n'est-ce-pas, toutes les choses qu'on poursuit même quand elles restent sans suite, comme le simple fait d'être sensé, de penser ou de voir, certains plaisirs ou les honneurs, car, si nous les poursuivons aussi pour quelque chose d'autre, malgré tout, l'on peut poser que ces biens font partie des biens en soi. Ou alors on ira jusqu'à dire qu'il n'y a aucun bien en soi hors de la forme idéale, avec la conséquence que vaine sera cette forme.

(b) Mais si les choses en question font partie des biens en soi, la formule qui définit le bien devra se montrer identique dans tous les cas, comme dans le cas de la neige et de la céruse, la formule qui définit la blancheur. Or, honneur, sagacité et plaisir se définissent par d'autres formules qui sont différentes lorsqu'on les définit en tant que biens. Par conséquent, il n'y a pas à tenir le bien pour une quelconque réalité commune et il ne répond pas à une seule forme idéale.

(c) Mais comment alors s'entend-il ? Car il n'a pas l'allure en tout cas de ces réalités dont l'équivocité tient au hasard. Mais ne seraient-ce pas qu'elles dérivent d'un seul bien ? Ou que toutes contribuent à un seul ? Ou plutôt qu'elles ont un rapport d'analogie ? Comme dans le corps, en effet, c'est la vue, dans l'âme, c'est l'intelligence et donc c'est autre chose dans chaque genre.

Mais peut-être faut-il laisser ces questions de côté pour l'instant, car les examiner avec toute la rigueur nécessaire, relèverait plutôt d'une autre philosophie.

2.3.3. *Objection définitive : l'inutilité d'un bien idéal.*

Et il en va pareillement de la question qui porte sur la forme idéale. En effet, si même il y a quelque chose d'unique et d'imputable en commun sous le nom de bien ou

quelque chose d'indépendant qui serait le bien en lui-même, il est évident que celui-ci ne pourrait être exécuté ni acquis par l'homme. Or voilà justement la sorte de bien qu'on recherche.

2.3.3.1. *Objection.*

Du coup, quelqu'un sera peut-être d'avis qu'il vaut mieux tout de même avoir connaissance pour le rapporter à ceux des biens qu'on peut acquérir ou exécuter, car avec cette sorte de modèle, nous serons plus à même de savoir également tout ce qui est bon pour nous et, le sachant, plus à même de l'atteindre.

2.3.3.2. *Réfutation.*

Il y a certes quelque chose de convaincant dans cet argument, mais il a tout l'air d'être en désaccord avec ce que sont les sciences. (a) Chacune d'elles, en effet, vise un certain bien et est aussi en quête de ce qui lui fait défaut pour l'obtenir, mais laisse de côté cette connaissance du bien en soi. Pourtant, qu'un secours si précieux soit ignoré des hommes de métier dans leur ensemble et que ceux-ci ne le recherchent même pas, voilà qui n'est pas bien logique ! (b) Du reste, on se demande aussi quel avantage un tisserand ou un menuisier tirerait, en vue de son propre métier, d'une connaissance de ce bien en soi. (c) Ou comment serait meilleur médecin ou meilleur stratège celui qui aurait sous les yeux la forme idéale elle-même. Car, manifestement, ce n'est même pas « la » santé sous telle forme que considère le médecin, mais celle de l'homme ; peut-être même faudrait-il dire plutôt : celle de cet homme-ci, car c'est le particulier qu'il soigne.

Sur ces questions, on doit arrêter là les discussions.

3 - *Arguments rationnels*

Mais encore une fois, revenons au bien recherché. Que peut-il bien être ?

3.1. *Clarification d'un point acquis.*

Puisqu'il apparaît différent d'une action à une autre et d'une technique à une autre, puisque c'est une chose différente en médecine, dans la conduite des armées et ainsi de suite, qu'est-ce donc chaque fois que le bien, sinon ce pour quoi l'on exécute tout le reste ? Voilà, ce qu'est en médecine, la santé, en conduite militaire, la victoire, dans l'art de la construction le bâtiment et ainsi de suite. Et, en chaque action et décision, c'est la fin, puisque c'est en vue de celle-ci que nous exécutons le reste, tous sans exception. De sorte que s'il est une chose exécutable qu'on puisse assigner pour fin à l'ensemble de nos actions, c'est elle qui sera le bien exécutable. Et s'il en est plusieurs, ce seront elles. On a beau donc changer de route, le raisonnement aboutit au même point. Ce point, néanmoins, il faut encore essayer de le tirer plus au clair.

3.1.1. *Clarification : le bien parfait, c'est la fin ultime.*

Or, Puisqu'il y a manifestation plusieurs fins et que nous en choisissons certaines en raison d'autres (par exemple, la richesse, les hautbois et globalement les instruments), il est évident que toutes ne sont pas finales. Mais le bien suprême, lui, est quelque chose de final visiblement. Par conséquent, s'il n'y a qu'un seul bien final, il sera celui qu'on recherche et s'il en est plusieurs, ce sera le plus final d'entre eux.

3.1.2. *La fin ultime, c'est le bonheur.*

Par ailleurs, est final, disons-nous, le bien digne de poursuite en lui-même, plutôt que le bien poursuivi en raison d'un autre ; de même, celui qui n'est jamais objet de choix en raison d'un autre, plutôt que les biens dignes de choix, et en eux-mêmes et en raison d'un autre ; et donc, est simplement final le bien digne de choix en lui-même en permanence et jamais en raison d'un autre. Or ce genre de bien, c'est dans le bonheur surtout qu'il consiste, semble-t-il. Nous le voulons, en effet, toujours en raison de lui-même et jamais en raison d'autre chose. L'honneur, en revanche, le plaisir, l'intelligence et n'importe quelle vertu, nous les voulons certes aussi en raison d'eux-mêmes (car rien n'en résulterait-il, nous voudrions chacun d'entre eux), mais nous les voulons encore dans l'optique, dans l'idée que, par leur trichement, nous pouvons être heureux, tandis que le bonheur, nul ne le veut en considération de ces biens-là, ni globalement, ni en raison d'autre chose.

3.1.3. *Confirmation : le bonheur se suffit à lui-même.*

Du reste, il apparaît qu'en partant de la notion d'autosuffisance, on aboutit au même résultat. Le bien final en effet semble se suffire à lui-même.

Toutefois, l'autosuffisance, comme nous l'entendons, n'appartient pas à une personne seule, qui vivrait une existence solitaire. Au contraire, elle implique parents, enfants, épouse et globalement les amis et les concitoyens, dès lors que l'homme est naturellement un être destiné à la cité. - Bien qu'il faille, à cet entourage, fixer une certaine borne, car si on l'étend aux ancêtres, aux descendants et aux amis des amis, on s'en ira à l'infini. Mais ce point doit être considéré ailleurs.

Quant à l'autosuffisance que nous posons, elle est le caractère de la chose qui, réduite à elle seule, rend l'existence digne d'élection et sans le moindre besoin. Or ce caractère appartient au bonheur, croyons-nous. - De plus,

nous pensons par ailleurs que ce dernier est de tous les biens le plus digne d'élection quand il est dissocié de leur nombre. Quand il est en revanche associé à leur nombre, nous croyons évidemment qu'il est préférable au bonheur seul, même s'il ne s'accompagne que du moindre des biens, car celui-ci qui s'y ajoute crée un excès de biens, mais le plus grand des deux reste toujours préférable.

Donc, le bonheur paraît quelque chose de final et d'autosuffisant, étant la fin de tout ce qu'on peut exécuter.

3.2. *L'essence du bien suprême.*

Mais sans doute déclarer que c'est le bonheur qui constitue le bien suprême est une déclaration sur laquelle chacun tombe manifestement d'accord. Et on attend encore, pour plus de clarté, que soit formulée son essence. Or on peut rapidement y arriver si l'on parvient à concevoir l'office de l'homme.

3.2.1. *L'office de l'homme.*

De même, en effet, qu'un flûtiste, un sculpteur, tout artiste et globalement ceux qui ont un certain office et une action à exécuter semblent trouver, dans cet office, leur bien et leur excellence, de la même façon, on peut croire que l'homme aussi se trouve dans cette situation, si tant qu'il ait quelque office.

Serait-ce donc qu'un menuisier et un cordonnier ont des offices et des actions à exécuter, alors que l'homme n'en aurait aucun et serait naturellement sans fonction ? Ou bien peut-on poser qu'à l'exemple de l'œil, de la main, du pied et en somme chacun de ses membres, qui ont visiblement un office, l'homme aussi en a un, à côté de tous ceux-là ? Alors que peut-il donc bien être ?

(a) Vivre, en effet, constitue manifestement un office qu'il a en commun même avec les plantes ; or on cherche ce qui lui est propre ; il faut donc écarter la vie nutritive ou de croissance. (b) D'autre part, il y aurait, à sa suite, une

certaine vie sensitive ; mais manifestement, elle aussi, est commune au cheval, au bœuf et à tout animal. (c) Reste donc une certaine vie active à mettre au compte de ce qu'il a de rationnel, c'est-à-dire ce qui, d'un côté, obéit à la raison et, de l'autre, la possède et réfléchit. – Mais vu qu'il y a deux façons d'entendre cette vie aussi, il faut poser que c'est la vie en acte, car c'est elle principalement qui semble entendue.

3.2.2. La définition du bien humain par le genre et la différence spécifique.

Mais si l'office de l'homme est l'activité rationnelle de l'âme ou une activité qui n'est pas sans raison, néanmoins nous soutenons qu'un même office, je veux dire un même genre d'office, appartient à tel individu et à son homologue vertueux, par exemple, au cithariste et au bon cithariste, et il en va donc ainsi absolument dans tous les cas, la supériorité conférée par la vertu s'ajoutant à l'office : car celui du cithariste est de jouer de son instrument, mais s'il est bon, c'est d'en bien jouer !

Dans ces conditions, si nous posons que l'office de l'homme est une certaine forme de vie (c'est-à-dire une activité de l'âme et des actions rationnelles), mais que, s'il est homme vertueux, ses œuvres seront parfaites et belles, dès lors que chaque œuvre parfaitement accomplie traduit la vertu qui lui est propre, dans ces conditions donc, le bien humain devient un acte de l'âme qui traduit la vertu et, s'il y a plusieurs vertus, l'acte qui traduit la plus parfaite et la plus finale.

Encore faut-il que ce soit dans une existence qui atteint sa fin, car une seule hirondelle ne fait pas le printemps, non plus qu'un seul beau jour. Or de la même façon, la félicité et le bonheur ne sont pas donnés non plus en un seul jour, ni même en peu de temps.

3.3. *Limites de l'argument.*

3.3.1. *C'est une esquisse que chacun peut parfaire.*

Voilà donc, dans ses contours, le portrait du bien, puisqu'il faut sans doute esquisser d'abord et ensuite, reprendre le dessin. Mais on peut penser que chacun est à même de pousser plus avant et d'articuler de beaux détails au contour dessiné. Le temps permet aussi de trouver ce genre de détails où y contribue efficacement. D'où précisément les progrès advenus dans les techniques, puisque chacun peut ajouter ce qui fait défaut.

3.3.2. *Mise en garde : rappel des exigences méthodologiques.*

(a) Il faut cependant garder aussi en mémoire ce qu'on a dit précédemment, et ne pas réclamer le même genre de rigueur partout. En chaque domaine, au contraire, il faut se conformer à la matière supposée et suivre la mesure qui conduit à la démarche entreprise. Le menuisier et le géomètre, en effet, ont une manière différente de chercher l'angle droit, car le premier s'en préoccupe dans la mesure où il est utile à son travail, tandis que le second, se demande ce qu'il est et quelle peut être sa propriété, vu qu'il a l'œil sur la vérité. Car de la même façon qu'il faut donc procéder dans les autres domaines aussi, pour que « le hors-d'œuvre ne prenne pas plus de place que l'œuvre ».

(b) D'autre part, il ne faut pas exiger non plus la cause partout indifféremment. Au contraire, il suffit, en certains cas, d'avoir bien montré le fait, comme précisément lorsqu'on envisage les principes ; or le fait vient en premier et constitue un principe.

(c) De leur côté, les principes s'aperçoivent tantôt par induction, tantôt par le sens, tantôt par l'effet d'une certaine habitude, et cela varie d'un cas à l'autre. Or il faut essayer d'approcher chaque genre de principes par la voie qu'exige leur nature et mettre du zèle à les bien définir, car

ils ont un grand poids pour la suite. Il semble, en effet, que le principe soit plus que la moitié de tout et permette de clarifier en même temps beaucoup d'objectifs recherchés.

4. Confirmation : retour aux opinions.

Néanmoins, l'examen du bonheur ne doit pas consister seulement à offrir la conclusion et les prémices que réclame le raisonnement. Au contraire, il doit encore considérer les propos que l'on tient à son sujet. Avec la vérité, en effet, toutes les données sont en accord, tandis qu'avec l'illusion, on constate bien vite leur désaccord.

4.1. Première confirmation : les biens de l'âme.

(a) Alors, prenons la répartition des biens en trois catégories ; il y a, d'une part, les biens qu'on dit extérieurs et, d'autre part, ceux qui concernent l'âme ou le corps. Mais ce sont les biens qui concernent l'âme que principalement et par-dessus tout nous appelons de biens. Or nous posons les actions et les activités psychiques dans cette catégorie. De sorte que notre argument semble parfaitement conforme à cette opinion-là, qui est ancienne et reçue en commun par les philosophes.

(b) Du reste, on peut aussi juger qu'il est correct au fait qu'on dit que la fin consiste en certaines actions et en certains actes, car, dans ces conditions, elle devient partie intégrante des biens de l'âme et non des biens extérieurs.

4.2. Deuxième confirmation : le bonheur et ses composantes.

S'accorde par ailleurs encore à notre argument l'idée que l'homme heureux connaît une vie de qualité et le succès, puisqu'on a dit en somme que le bonheur, c'est la vie parfaite en quelque sorte et l'action réussie.

Mais il apparaît même que les différents biens qu'on recherche lorsqu'on est en quête du bonheur appartiennent

tous à celui qu'on vient de dire. De l'avis des uns, en effet, c'est la vertu, pour d'autres, la sagacité, pour d'autres encore, une certaine sagesse. Et selon les uns, ces biens, ou l'un d'eux, s'accompagnent du plaisir (ou ne doivent pas aller sans lui), alors que d'autres vont jusqu'à y inclure la prospérité. Et ces arguments sont, pour une part, ceux de la masse depuis un temps immémorial et, pour l'autre, ceux du petit nombre des personnages réputés. Or ces deux sortes d'opinions ne peuvent logiquement se fourvoyer complètement sur l'ensemble des points. Au contraire, sur un point quelconque au moins, voire sur la grosse majorité, elles doivent correspondre à un jugement correct.

4.2.1. *La requête d'une vertu.*

Ainsi donc, avec ceux qui plaident en faveur de la vertu ou d'une certaine vertu, notre argument est en accord, puisque c'est elle que manifeste l'acte vertueux.

Mais une différence qui n'est peut-être pas négligeable sépare nos conceptions du bien suprême : faut-il le placer dans une possession ou dans un comportement, dans un état ou dans un acte ? L'état, en effet, peut finalement ne rien donner de bon quand il existe, par exemple, chez le dormeur – ou même, d'une certaine façon, chez la personne éveillée si elle est incapable d'activité, car, pour être heureux, il lui faudrait nécessairement agir et agir avec succès. Or, de même qu'aux épreuves olympiques, ce ne sont pas les plus beaux ou les plus forts que l'on couronne, mais ceux qui participent aux concours (car c'est parmi eux qu'on trouve les vainqueurs), exactement de la même façon, ce qui est beau et bon dans l'existence échoit à ceux qui agissent correctement.

4.2.2. *La requête du plaisir.*

D'autre part, leur existence est également plaisante en elle-même. Prendre plaisir est, en effet, l'une des propriétés de l'âme. Or chacun prend plaisir à ce dont il est

réputé amateur : par exemple, le cheval, s'il est amateur de chevaux, le spectacle, s'il est amateur de spectacles. Or exactement de la même façon, les actes justes sont plaisants si l'on est épris de justice et, globalement, les actes vertueux, si l'on est épris de vertu.

Ainsi donc, si les choses qui plaisent à la masse sont en conflit avec cela, c'est parce qu'elles ne sont pas naturellement plaisantes. Mais ceux qui aiment ce qu'il est beau d'accomplir ont plaisir à ce qui est naturellement plaisant ; or telles sont les actions vertueuses ; de sorte qu'elles sont plaisantes à la fois pour eux et en elles-mêmes. Leur existence n'a donc nul besoin par surcroît du plaisir comme d'un artifice ; au contraire, elle contient le plaisir en elle-même.

4.2.3. *La requête du beau.*

A ce qui précède, en effet, il faut ajouter que n'est pas bon non plus celui que ne réjouissent pas les belles actions. Car nul ne dirait juste celui qui n'a pas de joie à faire la justice, ni généreux celui qui n'en a pas aux actions généreuses, et il en va exactement de même dans les autres cas. Or, dans ces conditions, l'on peut dire qu'en elles-mêmes les actions vertueuses sont plaisantes, mais aussi bonnes et belles.

C'est même au plus haut point qu'elles le sont, si l'on s'en remet au jugement du vertueux. Or son jugement est décisif, comme nous l'avons dit. Par conséquent, le bonheur est ensemble la chose la meilleure, la plus belle et la plus plaisante. Et la distinction que suggère l'inscription de Délos n'est pas de mise :

*« Très beau d'être très juste et très bon la santé,
Mais quel plaisir d'atteindre à l'objet désiré ! »*

Tous ces caractères appartiennent en effet aux activités les meilleures. Or ce sont elles, ou l'une d'entre elles, la meilleure, nous l'avons dit, qui constituent le bonheur.

4.2.4. *La requête des biens extérieurs.*

Mais il apparaît malgré tout que celui-ci a encore besoin, en plus, des biens extérieurs, ainsi que nous le disions.

- (a) Impossible, en effet, ou du moins difficile d'exécuter de belles choses lorsqu'on est sans ressources, car beaucoup s'exécutent, comme à l'aide d'instruments, par le moyen d'amis, de la richesse ou du pouvoir politique.
- (b) D'autre part, il y a un certain nombre d'avantages dont l'absence ternit la félicité : par exemple, une famille honorable, de bons enfants, la beauté... On ne peut en effet prétendre au bonheur si l'on a l'apparence vraiment disgracieuse ou une famille douteuse ou qu'on est solitaire et sans enfants ; et peut-être moins encore, si l'on a des enfants ou des amis franchement mauvais ou que la mort les a ravés alors qu'ils étaient bons.

Ainsi que nous le disions, il faut donc apparemment compter aussi sur ce genre d'avantage qui permet de couler des jours heureux. De là vient l'amalgame que font certains en identifiant la bonne fortune au bonheur, alors que d'autres le réduisent à la vertu.

5. *Le bonheur dépend de nous.*

De là vient aussi qu'on se demande s'il s'agit d'un bien qu'on peut acquérir par l'apprentissage, l'habitude ou encore quelque autre exercice, ou s'il échoit, comme le sort, par quelque divine faveur, voire en raison de la fortune.

5.1. *Un bien divin.*

Certes, s'il est par ailleurs encore quelque présent des dieux fait aux hommes, logiquement, le bonheur aussi est un don divin, et même lui surtout, dans la mesure où c'est le plus grand des biens humains. Mais ce point, peut-être, demanderait un autre examen pour être traité de façon adéquate.

Il apparaît cependant que même s'il n'est pas envoyé par les dieux et qu'il advient au contraire en raison de la vertu, c'est-à-dire d'un certain apprentissage ou d'un exercice, le bonheur fait partie des biens les plus divins, car la récompense de la vertu et sa fin sont manifestement le bien suprême, c'est-à-dire quelque chose de divin et de l'ordre de la félicité.

5.2. *Un bien indépendant de la fortune.*

Néanmoins, ce peut être aussi un bien partagé par beaucoup, puisqu'il est accessible à tous ceux qui n'ont pas de handicap pour la vertu, moyennant un certain apprentissage et de l'application. Or s'il vaut mieux d'être heureux dans ces conditions qu'en raison de la fortune, la logique veut qu'on le soit de cette façon, si tant est que les choses naturelles sont à leur mieux dans pareilles conditions, ainsi que les œuvres de l'art et toutes celles qui dépendent d'une cause, surtout si cette cause est la plus sublime qui soit.

Du reste, confier ce qu'il y a de plus grand et de plus beau à la fortune serait par trop étourdi.

5.3. *Confirmations.*

D'ailleurs, à l'évidence, ce qu'on recherche découle aussi de notre argument. Il a été dit, en effet, que le bien suprême est une activité de l'âme, qui doit à la vertu une certaine qualité, alors que les biens qui restent sont, les uns, des présupposés nécessaires, les autres, des adjuvants ou des moyens utiles à titre d'instruments.

D'autre part, ces positions seront aussi en accord avec nos déclarations du début. En effet, nous avons posé que la fin de la politique est le bien suprême. Or la politique met le plus grand soin à faire que les citoyens possèdent certaines qualités, qu'ils soient bons et en mesure d'exécuter ce qui est beau.

Notre sentiment a donc de l'allure quand nous refusons de dire heureux un bœuf, un cheval ou n'importe quel autre animal, car nul d'entre eux n'est en mesure d'avoir en partage ce genre d'activité. – Et c'est pour ce motif que même un enfant n'est pas heureux, parce qu'il n'est pas encore capable d'exécuter de telles actions, vu son âge. Quant à ceux dont on clame la félicité, ils doivent leur réputation à l'espérance de celle-ci, car il faut compter, comme nous le disons, et sur une vertu finale et sur une existence qui atteint sa fin.

6. Le bonheur est définitif.

En effet, beaucoup de changemens se produisent et des fortunes en tout genre au cours de l'existence, et il se peut que le plus prospère tombe en de grands malheurs dans la vieillesse, comme les récits de Troie le racontent à propos de Priam. Or celui qui a essuyé de telles caprices de la fortune et qui a fini misérablement, nul ne le proclame heureux.

Est-ce donc à dire qu'il faille même se garder de proclamer heureux quelque homme que ce soit aussi longtemps qu'il est en vie et que nous aurions intérêt, comme le veut Solon, « à voir la fin » ?

6.1. Le bonheur ne peut être rejeté après sa mort.

Mais alors, s'il faut aller jusqu'à poser les choses ainsi, est-ce que vraiment il y a encore une place pour le bonheur à ce moment-là, après qu'on a trouvé la mort ? Au contraire, c'est précisément cette hypothèse qui semble

complètement déplacée, en particulier pour nous, qui défendons l'argument que le bonheur est une sorte d'activité !

6.2. *Le bonheur ne pourrait être affecté après la mort.*

Mais dans l'hypothèse envisagée, nous ne voulons pas dire que c'est une fois mort qu'on est heureux et Solon non plus n'a pas cette intention. Il pense, au contraire, qu'on ne peut sûrement proclamer un homme bienheureux qu'à partir du moment précis où il est à l'abri des maux et des infortunes. Or, dans cette hypothèse aussi, il y a place pour un certain embarras. Car, semble-t-il, il existe, pour le mort, et du mauvais et du bon, exactement comme pour le vivant qui ne s'en aperçoit pas : par exemple, les marques d'honneur ou d'infamie que reçoivent ses enfants et, globalement, ses descendants, leurs succès et leurs revers... Et voilà précisément qui pose question, car celui qui a connu une existence bienheureuse jusqu'à la vieillesse et qui a connu une fin analogue peut avoir des descendants qu'affectent bien des vicissitudes : certains d'entre eux peuvent être bons et avoir l'existence qu'ils méritent, mais d'autres peuvent se trouver dans la situation contraire.

Il est cependant évident que même les distances peuvent modifier de façons diverses les rapports aux parents. Il serait donc étrange que la mort partage encore ces vicissitudes et à certains moments accède au bonheur, puis à d'autres, retourne à la misère, bien qu'on ne puisse dire sans absurdité que rien, même pour un temps, ne touche les parents dans le sort de leur progéniture.

6.3. *Le bonheur est stable.*

Mais il faut en revenir à la question soulevée antérieurement. On s'apercevra vite, en effet, qu'elle éclaire aussi ce qu'on est en train de rechercher pour le moment.

Supposons donc qu'il faille chaque fois « voir la fin » et à ce moment-là, proclamer quelqu'un bienheureux, non parce qu'il l'est, mais parce qu'il l'était auparavant. Comment alors ne pas trouver absurde de refuser, au moment où il est heureux, d'avouer la vérité en reconnaissant ce qui lui appartient ? En fait, si l'on ne veut pas déclarer heureux les gens en vie, c'est en raison des vicissitudes de la vie et parce qu'on se fait du bonheur l'idée d'une chose ferme et malaisée à renverser de quelque façon que ce soit, alors que la roue de la fortune tourne souvent pour les mêmes individus. Il est clair, en effet, que si nous suivons pas à pas les caprices de la fortune, nous allons souvent dire que le même individu est heureux et malheureux tour à tour, donnant de l'homme heureux l'image d'une sorte de caméléon et d'édifice branlant.

6.4. *La stabilité du bonheur ne tient pas à la fortune, mais à l'activité vertueuse.*

Ne faut-il pas plutôt dire que s'en remettre, pour en juger, aux caprices de la fortune est incorrect de toutes les façons ? Ce n'est pas à eux que tient, en effet, le fait de vivre bien ou mal. Au contraire, ils offrent le supplément dont a besoin l'existence humaine, comme nous le disions. Et ce qui en décide souverainement, ce sont les actes vertueux dans le cas du bonheur et les actes contraires à la vertu dans le cas contraire.

Et un témoignage en faveur de notre argument se trouve aussi dans la question qu'on vient de traiter, puisque aucune des œuvres humaines ne présente autant de solidité que les activités qui sont vertueuses. Elles sont, en effet, plus stables encore que les sciences, semble-t-il.

Or dans leur nombre, ce sont les plus honorables qui sont les plus stables, car c'est elles surtout, et cela sans discontinuer jamais, que les bienheureux consacrent leur vie. C'est, en effet, apparemment le motif pour lequel il n'y a pas de place, dans leur cas, pour l'oubli.

Par conséquent, la stabilité recherchée appartiendra à l'homme heureux. Et il traversera l'existence dans ce bonheur car, toujours ou avant tout, il exécutera et aura en vue ce qui est vertueux.

6.5. *Le bonheur est assombri par des infortunes graves.*

Il supportera aussi les caprices de la fortune avec le plus beau visage et restera partout entièrement à son affaire, du moins s'il est véritablement bon « et d'une carrure irréprochable ».

Cependant, bien des choses se produisent au gré de la fortune et il y a une différence entre les grands et les petits aléas.

Quand elles sont petites, les marques d'une bonne fortune et pareillement d'une fortune opposées ne pèsent évidemment pas lourd dans la vie.

Quand ce sont en revanche, de grands facteurs et qu'elles se répètent souvent, elles peuvent accroître considérablement la félicité de l'existence, car elles l'assortissent naturellement ainsi d'une parure en supplément et l'on en peut faire un bel usage et vertueux.

A l'inverse, si ce sont des revers, ils entament et gâtent la félicité, car ils accumulent chagrins et obstacles à bien des activités. Et pourtant, même dans ces cas, on voit dans tout son éclat ce qui est beau, chaque fois que quelqu'un supporte sans aigreur des infortunes nombreuses et de taille, non par insensibilité à la douleur, mais parce qu'il possède noblesse et grandeur d'âme.

6.6. *L'infortune, même grave, ne fait pas le misérable.*

Par ailleurs, si ce sont les actes qui décident souverainement de la vie, comme nous le disions, personne, s'il est bienheureux, ne peut devenir un misérable. Jamais, en effet, il n'exécutera les actions odieuses et viles, car

l'homme véritablement bon et sensé, croyons-nous, supporte tous les caprices de la fortune en faisant bonne figure et tire de ce qui est à sa disposition de quoi toujours accomplir les plus belles actions, exactement comme un chef militaire, s'il est bon, tire de l'armée qu'il a sous la main le meilleur parti de la guerre, ou comme un cordonnier fait des cuirs qu'on lui a donnés la plus belle chaussure qu'il peut. Et la même chose s'observe avec tous les autres hommes du métier.

Or, dans ces conditions, on ne deviendra jamais un misérable si l'on est heureux.

6.7. Le bonheur peut exister sans une félicité constante.

Cela ne veut pas dire, certes, que sera bienheureux celui qui vient de tomber dans les malheurs de Priam, mais au moins, il ne passera non plus, alors, par toutes les couleurs et il ne sera pas facile de le changer. On ne peut être, en effet, arraché au bonheur aisément, ni par n'importe quel revers. Au contraire, cela nécessite de grandes infortunes, qui se plutiennent. Après de telles infortunes, on ne peut pas non plus recouvrer le bonheur en peu de temps. Au contraire, si tant est qu'on le puisse, cela exige une longue période durant laquelle, en fin de compte, on aura bénéficié de grands et beaux avantages.

Par conséquent, qu'est-ce qui empêche de dire heureux celui dont l'activité traduit une vertu finale et qui possède en suffisance les ressources extérieures, non pendant n'importe quelle période, mais dans une existence qui atteint sa fin ?

Peut-être faut-il ajouter : « et qui conservera ce genre d'existence puis connaîtra une fin analogue », du fait que l'avenir nous est obscur et que le bonheur que nous posons est une fin absolument finale, de toutes les façons. Mais, dans ces conditions, nous devons dire « bienheureux », parmi les vivants, ceux qui possèdent et peuvent conserver

les caractéristiques qu'on a mentionnées ; et il nous faut parler d'hommes bienheureux.

Et là-dessus, assez de distinctions !

6.8. *Le bonheur est très diversement affecté par la fortune des proches.*

Par ailleurs, prétendre que les caprices de la fortune affectant la descendance et les amis dans leur ensemble ne comptent pour rien du tout, c'est manifestement trop peu faire cas de l'amitié et trop contraire aux opinions. – Nombreuses, cependant, sont les circonstances, lesquelles comportent des différences en tout genre. Et elles nous touchent tantôt plus, tantôt moins. Procéder aux distinctions particulières serait donc visiblement une tâche énorme et sans limite, mais un exposé général, même sommaire, donnera vite satisfaction.

Ainsi, tout comme les revers personnels sont parfois un fardeau qui pèse d'un certain poids sur l'existence, mais sont d'autres fois, assez légers à supporter, apparemment de la même façon, ceux qui affectent les proches se répartissent, dans leur ensemble, en deux catégories.

D'un autre côté, il y a une différence à faire pour chacune des affections, selon que l'on parle des vivants ou des défunts – la différence est beaucoup plus grande que celle qu'on fait pour les crimes terribles, selon qu'ils sont préalables à l'action dans les tragédies ou qu'ils sont perpétrés sous les yeux du spectateur. Il faut donc prendre en compte cette différence aussi.

6.9. *Le bonheur des défunts est pratiquement hors d'atteinte.*

Mais la question se pose plutôt, à n'en pas douter, quand on parle des trépassés, est de savoir s'ils partagent avec les vivants quoi que ce soit, le bien ou ses contraires ? Selon toute apparence, en effet, si même, venant des vivants, la moindre chose parvient à les atteindre, bonne ou non, c'est

une chose ténue, c'est-à-dire sans importance, soit absolument, soit pour eux. Et si elle n'est pas sans importance, ce n'est pas, en tout cas, une chose de force ni de nature à rendre heureux ceux qui ne le sont pas, ni à supprimer chez ceux qui l'auraient un état de félicité.

Ainsi donc, une certaine incidence sur les trépassés est manifestement attribuable aux succès des êtres qui leur étaient chers, ainsi qu'à leurs échecs, mais une incidence telle est si faible, qu'elle ne peut, s'ils sont heureux, les rendre malheureux, ni produire aucun autre effet de ce genre.

7. Le bonheur est au-dessus des vertus louables.

Ces distinctions étant fournies, jetons par ailleurs un coup d'œil sur la question de savoir si le bonheur se range parmi les choses louables ou plutôt parmi les choses honorables, puisqu'il est au moins évident qu'il ne se range pas parmi les potentialités.

7.1. Les qualités louables.

Il apparaît alors que tout objet louable se voit attribuer des louanges pour avoir une certaine qualité et quelque disposition à une certaine chose, car si nous louons le juste, le courageux ou, globalement, l'homme bon et sa vertu, c'est en raison de leurs actes et de leurs œuvres. Et si nous louons également celui qui est fort, celui qui est fait pour la course, et chacun de ceux qui ont une autre capacité, c'est parce que chacun présente une certaine qualité naturelle et une disposition à quelque chose de bon et d'excellent. – Le montrent d'ailleurs encore les louanges adressées aux dieux, car il y apparaissent ridicules, quand ils sont rapportés à nous ; et il en va de la sorte parce que la louange passe par une référence à quelque chose, comme nous disions.

7.2. Le bonheur dépasse le louable.

Or si la louange s'adresse à pareilles dispositions, il est évident que les êtres les meilleurs n'appellent pas de louange, mais quelque chose de plus et de mieux que cela. Et c'est très exactement ce qu'on voit, car ce que nous célébrons chez les dieux, c'est leur félicité et leur bonheur, comme on le fait pour ceux des hommes qui sont les plus divins. Et, parmi les biens, nous faisons exactement la même distinction. Nul, en effet, ne loue le bonheur comme on loue ce qui est juste ; au contraire, on le tient pour un bien plus divin et meilleur, qu'on célèbre en terme de félicité.

Eudoxe, de son côté, semble avoir eu un bel argument dans le même sens, pour accorder le premier prix au plaisir, car il n'est pas objet de louange, alors qu'il fait partie des bonnes choses : cela fournit l'indice, croyait-il, qu'il est au-dessus des objets louables ; or, notait-il, telle est la caractéristique du dieu et du bien, puisqu'on leur rapporte précisément tout le reste.

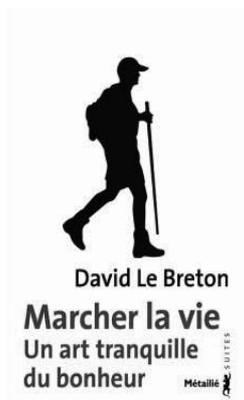
La louange, en effet, s'adresse à la vertu, puisque l'aptitude à exécuter les belles actions vient de celle-ci, et les éloges vont aux œuvres, tant celles du corps que celles de l'âme. Mais débrouiller ces nuances avec rigueur revient peut-être avec plus de pertinence à ceux qui ont pris la peine de se familiariser avec les éloges.

7.3. Conclusion : le bonheur tient de l'honorable.

Pour notre part, nous pouvons voir, d'après ce qui vient d'être dit, que le bonheur fait partie des choses honorables et achevées.

Au demeurant, cela ressort aussi du fait qu'il est principe, car c'est en fonction de lui que, tous, nous exécutons tout le reste. Or le principe et la cause des biens, nous posons qu'il s'agit d'une chose honorable et divine.

**David Le Breton, *Marcher la vie, un art tranquille du bonheur*,
Editions Métailié, 168 pages.**

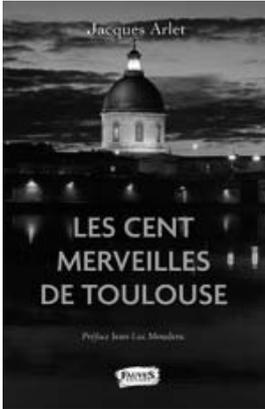


La marche connaît un succès planétaire en décalage avec les pratiques de sédentarité ou de sport en salle prédominant dans nos sociétés. Cette passion contemporaine mêle des significations multiples pour le même marcheur : volonté de retrouver le monde par corps, de rompre avec une vie trop routinière, de peupler les heures de découvertes, suspendre les tracas du jour, désir de renouvellement, d'aventure, de rencontre.

Une marche sollicite toujours au moins trois dimensions du temps : on la rêve d'abord, on l'accomplit, et ensuite on s'en souvient, on la raconte. Même terminée, elle se prolonge dans la mémoire et dans les récits que l'on en fait : elle vit en nous et est partagée avec les autres.

Dans ce livre - ludique, intelligent et stimulant -, l'auteur revient sur le plaisir et la signification de la marche, et nous en révèle les vertus thérapeutiques face aux fatigues de l'âme dans un monde de plus en plus technologique.

**Jacques Arlet, *Les Cent merveilles de Toulouse*,
Fauves Editions, 274 pages.**



Amis lecteurs, qui passez par là, venez vous perdre dans le dédale de ces pages, de la rue Alsace-Lorraine à la place du Capitole, des cariatides de la rue des Marchands aux moulins du château narbonnais, en passant sur le Pont-Neuf et sous le cèdre du Palais Niel... Un abécédaire fasciné et fascinant qui plaira à tous les amoureux de Toulouse et de l'Histoire.

Après avoir consacré une première partie de sa vie à la médecine, Jacques Arlet s'est tourné vers l'écriture à l'heure de la retraite. Sa bibliographie fait une large place à l'histoire, de Toulouse notamment ; il est également l'auteur de plusieurs biographies et de deux romans. Entré dans sa centième année, il y a quelques mois, il a souhaité fêter l'événement, entre autres, par la publication de ce dictionnaire amoureux de sa ville d'adoption.

Marie-Hélène Lafont, *Histoire du fils*, Editions Buchet-Chastel, 176 pages. Prix Renaudot 2020.



Le fils, c'est André. La mère, c'est Gabrielle. Le père est inconnu. André est élevé par Hélène, la soeur de Gabrielle, et son mari. Il grandit au milieu de ses cousines. Chaque été, il retrouve Gabrielle qui vient passer ses vacances en famille. Entre Figeac, dans le Lot, Chanterelle ou Aurillac, dans le Cantal, et Paris, Histoire du fils sonde le coeur d'une famille, ses bonheurs ordinaires et ses vertiges les plus profonds, ceux qui creusent des galeries dans les vies, sous les silences. Avec ce nouveau roman, Marie-Hélène Lafont, professeur de lettres classiques à Paris, confirme la place si particulière qu'elle occupe aujourd'hui dans le paysage littéraire français.

Roger-Pol Droit, *Monsieur, je ne vous aime point*, Editions Albin Michel, 416 pages.

Roger-Pol Droit

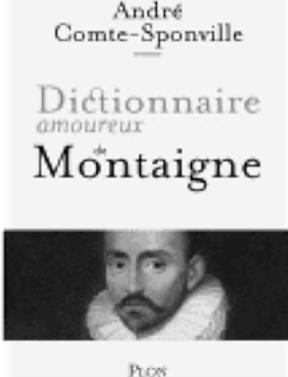
Monsieur,
je ne vous aime
point

roman



C'est l'histoire d'une amitié impossible. Entre Voltaire et Rousseau, les deux géants des Lumières. Dans un XVIII^e siècle en effervescence, ils se lisent, s'écrivent, s'admirent. Avant le temps des déceptions, du mépris, des insultes, où finalement ils se haïssent à mort. Sans jamais se rencontrer... Ce qui les oppose ? Tout ! Dans ce face à face, loin de leurs statues, on découvre Voltaire adulé et mondain, affairiste et généreux, candide et manipulateur, Rousseau exalté et dépressif, ambitieux et sauvage, passionné et libre. On les accompagne dans la farandole de l'époque, de Paris à Genève, de Potsdam à Londres, de châteaux en auberges, de salons en théâtres, philosophant avec Diderot, d'Alembert, Grimm, leurs amis communs, batifolant avec des femmes souverainement libres comme Madame de Warens, Madame du Châtelet, ou avec l'humble lingère Thérèse Levasseur... Sans le savoir, ils dessinent la confrontation, plus que jamais actuelle, de deux mondes : Voltaire, « en-haut », choisit progrès, opulence et scepticisme, Rousseau, « en bas », défend nature, frugalité et vertu. Comédie des sentiments, ce premier roman du philosophe Roger-Pol Droit est une fête de grand style. On y apprend que, pour engendrer des idées, les icônes de la philosophie jouissent, souffrent et rêvent.

André Comte - Sponville, *Dictionnaire amoureux de Montaigne*, Editions Plon, 656 pages.



Le tour de force d'André Comte-Sponville est d'avoir réussi, dans le dialogue amoureux qu'il mène ici avec l'auteur des *Essais*, à rendre limpide et bouleversante l'incroyable richesse de la pensée de celui-ci, tout en nous rendant intimement témoins de ce qu'il en retire pour faire franchir à sa propre philosophie une nouvelle étape. Il nous fait redécouvrir Montaigne, écrivain de génie, talentueux philosophe, humain d'exception que l'on aurait tant aimé connaître : « quel esprit plus libre, plus singulier, plus incarné ? Quelle écriture plus souple, plus inventive, plus savoureuse ? Quelle pensée plus ouverte, plus lucide, plus audacieuse ? Celui-là ne pense pas pour se rassurer, ni pour se donner raison. Ne vit pas pour faire une œuvre. Pour quoi ? Pour vivre, c'est plus difficile qu'il n'y paraît, et c'est pourquoi aussi il écrit et pense. Il ne croit guère à la philosophie, et n'en philosophe que mieux. Se méfie de *l'écrivainerie* et lui échappe, à force d'authenticité, de spontanéité, de naturel. Ne prétend à aucune vérité, en tout cas à aucune certitude, ne se fait guère d'illusions sur les humains, et n'en est que plus humaniste, ni sur la sagesse, et n'en est que plus sage. Et quel auteur, plus de quatre siècles après sa mort, demeure si vivant, si actuel, si nécessaire ?

**Barbara Cassin, *Le bonheur, sa dent douce à la mort*,
Autobiographie philosophique, Editions Fayard.**



L'autobiographie philosophique de Barbara Cassin, un texte sensible et littéraire qui, de l'anecdote à l'idée, nous donne à voir la texture philosophique de toute vie.

On ne saurait trouver moins académique que cette “autobiographie philosophique” qui tient pourtant la promesse de son sous-titre, dans la mesure où elle retrace vraiment le parcours intellectuel de l'auteure. On saura sinon tout, du moins l'essentiel des influences qui formèrent son esprit, et de ses rencontres avec de grandes figures du monde intellectuel. On s'en régale, car Cassin a un don indiscutable pour le portrait. Issue d'une famille qu'elle portraiture avec une affection qui n'empêche pas l'esprit critique, Cassin fait l'éloge du mensonge (dont sa mère sut se servir pour sauver son mari sous l'Occupation), mais aussi (en prenant le contrepied du corps parental) de l'infidélité qu'elle a pratiquée avec le consentement de son mari.

De toute évidence, dans le cas de ce couple, l'attachement est toujours resté le plus fort, y compris lors de la maladie mortelle d'Etienne qui avait refusé de finir sa vie à l'hôpital, un choix que l'auteure commente en ces termes : “J'ai compris que nous avons, en somme, le droit d'être heureux”. L'évocation de ces derniers mois de bonheur a de quoi vous mettre la larme à l'œil, mais là encore, la vitalité et la drôlerie de Cassin prennent le dessus.

***Nous remercions tous les intervenants
qui ont bien voulu participer à la rédaction de la revue
Médecine et Culture***

Véronique Adoue, INSERM, Toulouse ; **Pr Jacques Amar**, INSERM 558, Service de Médecine Interne et d'Hypertension Artérielle, Pôle Cardiovasculaire et Métabolique CHU-Toulouse ; **Dr Richard Aziza**, IUCT-Oncopole Toulouse ; **Dr Françoise Bienvenu**, Laboratoire d'Immunologie, centre hospitalier Lyon Sud ; **Dr Buy X**, Institut Bergonié, Bordeaux ; **Pr François Carré**, PU-PH, responsable de l'UPRES EA 3194, Université de Rennes 1, Hôpital Ponchaillou ; **Dr R.L Cazzato**, Institut Bergonié-Bordeaux ; **Barbara Combes**, responsable de la cellule d'urgence Médico-Psychologique, Toulouse ; **Me Déculot Cécile**, Interne en M.G, Faculté de Rouen ; **Pr Alain Didier**, **Drs Roger Escamilla**, **Christophe Hermant**, **Marlène Murriss**, **Kamila Sedkaoui** : Service de Pneumo-Allergologie, Clinique des voies respiratoires, Hôpital Larrey, CHU Toulouse ; **Pr Julien Mazières**, **Valérie Julia**, **Anne Marie Basque** : Unité d'Oncologie Cervico-Thoracique Hôpital Larrey, CHU-Toulouse ; **Dr Sandrine Pontier**, Service de Pneumologie et Unité des Soins Intensifs, Clinique des voies respiratoires, Hôpital Larrey, CHU Toulouse ; **Pr Bruno Degano**, Pneumologie - CHRU de Grenoble ; **Dr Hervé Dutau**, Unité d'endoscopie thoracique, CHU de Sainte Marguerite, Marseille ; **Pr Meyer Elbaz**, Service de cardiologie B, Fédération cardiologie CHU Rangueil Toulouse ; **Dr Martine Eismein**, Conseil Général de la Haute-Garonne ; **Dr Régis Fuzier**, Département d'anesthésie, IUCT-Oncopole ; **Pr Michel Galinier**, Pôle cardiovasculaire et métabolique CHU Rangueil Toulouse ; **Pr Hermil Jean-Loup**, PU-MG, Faculté de Rouen ; **Pr Jean-Pierre Louvet**, **Pierre Barbe**, **Antoine Bennet**, UF de Nutrition, Service d'Endocrinologie, Maladies métaboliques et Nutrition, CHU Rangueil Toulouse ; **Pr Mathieu Molinard**, Département de Pharmacologie, CHU Bordeaux, Université Victor Segalen, INSERM U657 ; **Pr Jean-Philippe Raynaud**, **Marie Tardy**, Service universitaire de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, CHU de Toulouse-Hôpital La Grave ; **Pr Daniel Rivière**, **F. Pillard**, **Eric Garrigues**, Service d'Exploration de la Fonction Respiratoire et de Médecine du Sport, Hôpital Larrey, CHU Toulouse ; **Drs Fabienne Rancé**, **A. Juchet**, **A. Chabbert-Broué**, **Géraldine Labouret**, **G. Le Manach**, Hôpital des Enfants, Unité d'Allergologie et de Pneumologie Pédiatriques, Toulouse ; **Dr Jean Le Grusse**, **Dr Dominique Mora**, **Dr H. Naoun**, **M. Antonucci-Infirmière**, CLAT, Hôpital J.D, Toulouse ; **Dr J.P. Olives**, gastro-entérologue, Hôpital des Enfants, Toulouse ; **Drs Thierry Montemayor**, **Michel Tiberge**, Unité des troubles du sommeil et Epilepsie, CHU Rangueil Toulouse ;

Julie Oudet, praticien hospitalier SAMU 31 pour la formation ; **Julie Oudet**, praticien hospitalier SAMU 31 pour la formation ; **Dr J. Palussiere**, Institut Bergonié, Bordeaux ; **Dr Pierre Roucolle**, praticien hospitalier au SMUR-Toulouse ; **Pr Norbert Telmon**, Service de Médecine légale, CHU Rangueil Toulouse ; **Pr Jean-Jacques Voigt**, chef de service d'Anatomie et Cytologie pathologique.

Pr Elizabeth Cohen-Jonathan Moyal, département des radiations IUCT-Oncopole Toulouse ; **Christine Toulas**, Laboratoire d'oncogénétique ; **Laurence Gladieff**, service d'oncologie médicale ; **Viviane Feillel**, service de radioséniologie : IUCT-Oncopole-Toulouse. **Pr Rosine Guimbaud**, Oncologie digestive et Oncogénétique, CHU Toulouse et IUCT-Oncopole - Toulouse ; **Michel Olivier**, Anesthésiste-Réanimateur-Algologue, Hôpital Pierre Paul Riquet, CHU Purpan-Toulouse ; **Jean Claude Quintin**, chirurgie de la rétine, CHU Pierre Paul Riquet, Toulouse ; **Roucolle Pierre**, praticien hospitalier au SMUR-Toulouse ; **Valérie Siroux**, INSERM U 823, Grenoble.

Alexandre Aranda, neurologue, clinique de l'Union, Toulouse ; **Edmond Attias**, ORL, chef de service au C.H. d'Argenteuil ; **P. Auburgan**, Médecine du Sport, Centre hospitalier de Lourdes ; **Maurice Benayoun**, Docteur en sciences odontologiques, Toulouse ; **André Benhamou**, Chirurgien dentiste, Toulouse, Directeur d'International Implantologie Center ; **Stéphane Beroud**, Médecine du sport, Maladies de la Nutrition et Diététique, Tarbes ; **Anne Chapell**, médecin, enseignante en éthique, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Jamel Dakhil**, Pneumo-Allergologue, Tarbes, praticien attaché Hôpital Larrey ; **Daniel D'Herouville**, médecin chef, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Carol Guinet-Duflot**, art-thérapeute, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Fanny**, infirmière, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Thomas Ginbourger**, Dr en STAPS/sociologie, Université Paul Sabatier Toulouse III. **Vincent Gualino**, Chirurgie de la rétine, CHU Pierre Paul Riquet, Toulouse ; **P.Y Farrugia**, kinésithérapeute, La Rochelle ; **Françoise Fournial**, Pneumologue, Isis médical, Toulouse ; **Gilles Jebrak**, service de pneumologie et de transplantation, Hôpital Bichat, Paris ; **Cyril Louvrier**, chirurgien ORL, Toulouse ; **Madeleine**, aide-soignante, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Michel Miguères**, Pneumo-Allergologue, Nouvelle Clinique de L'Union-Saint-Jean ; **Christian Martens**, Allergologue, Paris ; **Marion Narbonnet**, psychomotricienne, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Michel Olivier**, Anesthésiste-Réanimateur-Algologue , Hôpital Pierre Paul Riquet, CHU Purpan – Toulouse ; **Jean-Claude Quintin**, Clinique Honoré Cave, Montauban ; CHU Lariboisière, Paris ; **Béatrice Raffegau**, bénévole, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Nouredine Sahraoui**, Laboratoire Teknimed, Toulouse ; **Pr Simon Schraub**, Professeur d'oncologie radiothérapie, Faculté de Médecine Université de Strasbourg ; **Laurence Van Overvelt**, chercheur Laboratoire

Stallergènes ; **Camille Vatier**, Faculté de médecine et Centre de recherche St Antoine, Paris ; **Marie Françoise Verpillieux**, Recherche Clinique et Développement, Novartis Pharma ; **Bernard Waysenson**, Docteur en Sciences Odontologiques.

Laurence Adrover, Pneumologue ; **David Attias**, Pneumologue-Allergologue ; **Franç Berthoumieu**, chirurgie thoracique et vasculaire ; **Jacques Besse**, **Matthieu Lapeyre**, **Daniel Colombier**, **Michel Levade**, **Daniel Portalez**, Radiologues ; **Benjamin Elman**, Urologue ; **Vincent Misrai**, Urologue ; **Christophe Raspaud**, Pneumologue ; **Jacques Henri Roques**, Chirurgie générale et digestive ; **Michel Demont**, Médecine du Sport ; **Anne Marie Salandini**, **Florence Branet-Hartmann**, **Christine Rouby**, **Jean René Rouane**, Neuroendocrinologie ; **Jean-Paul Miquel**, **Nicolas Robinet**, **Bernard Assoun**, **Bruno Dongay**, Cardiologie ; **Bruno Farah**, **Jean Fajadet**, **Bernard Cassagneau**, **Jean Pierre Laurent**, **Christian Jordan**, **Jean-Claude Laborde**, **Isabelle Marco-Baertich**, **Laurent Bonfils**, **Olivier Fondard**, **Philippe Leger**, **Antoine Sauguet**, Unité de Cardiologie Interventionnelle ; **Jean-Paul Albenque**, **Agustin Bortone**, **Nicolas Combes**, **Eloi Marijon**, **Jamal Najjar**, **Christophe Goutner**, **Jean Pierre Donzeau**, **Serge Boveda**, **Hélène Berthoumieu**, **Michel Charrançon**, service de Rythmologie ; **Thierry Ducloux**, Médecine Nucléaire ; **Raymond Despax**, Oncologie ; **Dr Philippe Dudouet**, service de Radiothérapie, Clinique Pasteur, Toulouse.

Jacques Arlet, Professeur des Universités, Ecrivain ; **Laurent Arlet**, Rhumatologue, Toulouse ; **Elie Attias**, Pneumo-Allergologue, Toulouse ; **Sébastien Baleizao**, médecin généraliste ; **Paul Bellivier**, artiste-peintre ; **Olivier Bendries**, informaticien ; **Reine Benzaquen**, peintre-sculpture ; **Jean-Paul Bounhoure**, Professeur à l'Université, Membre de l'Académie Nationale de Médecine ; **Jean-Jacques Brossard**, chercheur associé, centre d'études et recherches sur la police ; **Pierre Carles**, Professeur Honoraire des Universités ; **Jean Cassigneul**, Gastro-entérologue, Toulouse ; **Pierre-André Delpla**, PCU-PH, Médecine légiste et psychiatre - CHU Rangueil, Toulouse ; **Hamid Demmou**, Université Paul Sabatier ; **Pascal Dupond**, Professeur agrégé de Philosophie ; **Arlette Fontan**, Docteur en philosophie, Enseignante à l'ISTR de Toulouse ; **Alain B.L. Gérard**, Juriste, philosophe ; **Jean-Philippe Derenne**, Professeur des universités, Ancien chef de service de pneumologie et réanimation à la Salpêtrière-Paris, **Jocelyne Deschaux**, Conservateur du Patrimoine écrit à la B.M. de Toulouse ; **Didier Descouens**, ORL, Toulouse ; **Stéphane Dutournier**, Acrobate ; **Pr Yves Glock**, Chirurgie cardio-vasculaire, CHU Rangueil Toulouse ; **Nicole Hurstel**, Journaliste, écrivain ; **Serge Krichewsky**, hauboïste à l'Orchestre National du Capitole de Toulouse ; **Hugues Labarthe**, Enseignant à l'université, Saint Etienne ; **Marie Larpent-Menin**,

journaliste ; **Vincent Laurent**, Doctorant en droit privé, UT1 Toulouse ; **David Le Breton**, Professeur de sociologie à l'Université Marc Bloch de Strasbourg, Membre de l'UMR "Cultures et sociétés en Europe" ; **Paul Léophonte**, Professeur des Universités, correspondant national (Toulouse) de l'Académie de Médecine ; **Isabelle Le Ray**, Peintre, créatrice de Tracker d'Art ; **Christian Marc**, Comédien ; **Jezebel Martinez**, Cardiologue, Coutras ; **Michel Martinez**, Agrégé de Lettres, docteur d'Etat en Littérature ; **Charlotte Maubrey-Hebral**, Professeure agrégée de Lettres Modernes ; **Jean Miguères**, Professeur honoraire des Universités ; **Sophie Mirouze**, Festival International du Film de la Rochelle ; **Morué Lucien, Domingo Mujica**, alto-solo, orchestre national du Capitole de Toulouse ; **Florence Natali**, professeure agrégée de philosophie ; **Georges Nouvet**, Professeur Honoraire des Universités ; **Henri Obadia**, Cardiologue, Toulouse ; **Christophe Pacific**, docteur en Philosophie ; **Mireille Pénochet** ; **Sophie Pietra-Fraiberg**, Docteur en philosophie ; **Laurent Piétra**, Docteur en philosophie ; **Gérard Pirlot**, Professeur de psycho-pathologie Université Paris X, Psychanalyste, Membre de la Société psychanalytique de Paris, Psychiatre adulte, qualifié psychiatre enfant/adolescent. ; **Anne Pouymayou**, Professeur de Français ; **Jacques Pouymayou**, Anesthésiste-Réanimateur, IUCT-Oncopole ; **Aristide Quérian**, chirurgien cardio-vasculaire ; **Lucien Ramplon**, Procureur général honoraire, "Président des toulousains de Toulouse" ; **Claire Ribau**, Docteur en éthique médicale ; **Isabelle Richard**, doyenne de la faculté de médecine d'Angers ; **Guy-Claude Rochemont**, Professeur, membre fondateur, ancien président et membre de Conseil d'administration de l'Archive ; **Nicolas Salandini**, Doctorant en philosophie ; **Manuel Samuelides**, Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, Pr honoraire de mathématiques appliquées à l'Ecole Nationale Supérieure de l'Aéronautique et de l'Espace ; **Didier Sicard**, Ancien président du comité consultatif d'éthique ; **Stéphane Souchu**, Critique de cinéma ; **Pierre-Henri Tavoillot**, Maître de conférence en philosophie morale et politique à l'université Paris-Sorbonne, président du Collège de Philosophie ; **Ruth Tolédano-Attias**, Docteur en chirurgie dentaire, DEA de philosophie, Docteur en Lettres et Science Humaines ; **Emmanuel Toniutti**, Ph.D. in Théologie, Docteur de l'Université Laval, Québec, Canada ; **Shmuel Trigano**, Professeur de sociologie-Université Paris X-Nanterre, Ecrivain Philosophe ; **Marc Uzan**, Endocrinologue, Toulouse ; **Jean Marc Vergnes**, DRE INSERM-U825 ; **Pierre Weil**, Agronome et chercheur ; **Christian Virenque**, Professeur des Universités ; **Muriel Welby-Gieusse**, Médecin phoniatre, choriste et pianiste ; **Muriel Werber**, Dermatologue, Toulouse.

Sommaire de tous les articles parus dans la revue *Médecine et Culture*

Numéro 1 :

B.P.C.O.

R. Escamilla, A. Didier, M. Murriss

Médecine et Éthique

E. Attias

Concepts fondamentaux des religions monothéistes

R. Toledado-Attias, L. Pietra, H. Demmou

Le tenor est en prison

J. Pouymayou

Etat des lieux du cinéma français

S. Mirouze

Numéro 2

Recommandations pour le suivi médical des patients asthmatiques

Anaïs et Afsaps

La désensibilisation allergénique : intérêt de la voie sublinguale

M. Miguères

Orientations diagnostiques du cancer de la prostate

B. Elman

L'endocardite infectieuse d'origine dentaire

M. Benayoun

Les citrons de Sicile

J. Pouymayou

Laïcité, religions, incroyance : les valeurs

E. Attias, A. Fontan, H. Demmou, A.B.L. Gérard

La mutation numérique du cinéma

S. Souchu

Numéro 3

Sport et Médecine

F. Carré, D. Rivière, A. Didier, E. Garrigue, B. Waysenson

Le sport est-il dangereux pour la santé ?

D. Rivière

Sport : société et économie

E. Attias

Réflexion sur le sport

E. Attias, R. Toledano-Attias

Milon de Croton

J. Pouymayou

Sculpture

J. Miguères

Cinéma

Une brève présentation de la cinémathèque de Toulouse

G.-C. Rochemont

La Rochelle, pour le seul plaisir du cinéma

S. Mirouze

Pour filmer la boxe, le cinéma prend des gants

S. Souchu

Musique

Le dernier mur du son

S. Krichewsky

Numéro 4

Ronchopathie et apnées du sommeil

T. Montemayor, M. Tiberge, B. Degano, E. Attias, J. Amar
A.M. Salandini, Ch. Rouby, F. Branet, J.R. Rouane,
A.Didier, K. Sedkaoui, F. Fournial

Procès médicaux en France

L. Vincent

La superstition

E. Attias, L. Piétra, N. Salandini, E.Toniutti,
Ch. Raspaud, L. Remplon,

Les Sybarites

J. Pouymayou

Musique : Mozart

D. Descouens, S. Krichewski

Photo

L. Arlet

Numéro 5

L'obésité

J.P. Louvet, P. Barbe

Poids, troubles du comportement alimentaire et fonction ovarienne

J.P. Louvet, A. Bennet

La gastroplastie

F. Branet-Hartmann, Ch. Rouby, A.M. Salandini, J.H. Roques

Le concept d'alexithymie

M. Tardy, J.Ph. Raynaud

Le dossier médical personnel

V. Laurent

Le corps

D. Le Breton, E. Attias, R. Tolédano-Attias, L. Piétra,
S. Beroud, H. Obadia

Le ballet du capitole de Toulouse

Nanette Glushahk, Michel Rahn

Les croissants

J. Pouymayou

Cinéma : le burlesque contemporain des frères Farreili

S. Souchu

Peinture

H. Obadia

Numéro 6

Nouveautés en cardiologie

J.P. Albenque, A. Bortone, N. Combes, E. Marijon, J. Najjar, Ch. Goutner,
J.P. Donzeau, S. Boveda, H. Berthoumieu, M. Charrançon M. Galinier, M. Elbaz,
J. Amar B. Farah, J. Fajadet, B. Cassagneau, J.P. Laurent, Ch. Jordan, J.C. Laborde,
I. Marco-Baertich, L. Bonfils, O. Fondard, Ph. Leger, A. Sauguet
J.-P. Miquel, N. Robinet, B. Assoun, B. Dongay, D. Colombier

Le cœur dans tous ses états

R. Tolédano-Attias, L. Piétra, G. Pirlot, Y. Glock 37

Dix jours en Octobre

J. Pouymayou

Théâtre et société : de Sophocle à Koltès

Ch. Marc

Toubib Jazz Band

L. Arlet

Hommage : Albert Richter

E. Attias

Numéro 7

Journée Toulousaine d'Allergologie

Pr A. Didier, M. Miguères, J. Dakhil,
F. Rancé, A. Juchet, A. Chabbert-Broué,
G. Le Manach

Les Allergènes Recombinants

L. Van Overvelt

Le syndrome obésité-hypoventilation

S. Pontier, F. Fournial, L. Adrover

L'orthèse d'avancée mandibulaire

G. Vincent

Imagerie de l'aorte abdominale

M. Levade, D. Colombier

Les médecins philosophes

E. Attias, H. Labarthe 29

Musique : Le Piano

P. Y. Farrugia

Les Cénobites ; OK

J.Pouymayou

Numéro 8

Nouveautés en Oncologie

J.-J. Voigt, R. Aziza, N. Sahraoui D. Portalez,

T. Ducloux, R. Despax, J. Mazières 20

Réflexions sur les âges de la vie

P.-H. Tavoillot, G. Pirlot, L. Piétra

E.R.A.S.M.E.

J. Deschaux

Les athlètes du son

P. Y. Farrugia

Le coureur de Marathon

J. Pouymayou

Le festival de Cannes

E.Attias

Numéro 9

Nouveautés en oncologie

H. Dutau, Ch. Hermant, Ch. Raspaud, Ph. Dudouet,

E. Cohen-Jonathan Moyal, Ch. Toulas, R. Guimbaud,

L. Gladieff, V. Feillel, V. Julia, A.-M. Basque, J. Mazières

La responsabilité

E. Attias, S. Pietra-Fraiberg, R. Tolédano-Attias

V. Laurent, N. Telmon

Phedou

C. Ribau, P. Dupond, J.-P. Marc-Vergnes

La police scientifique

J.J. Brossard

Musique

Deux générations de musiciens : L. Morué, D. Mujica.

Bon anniversaire, Maestro

J. Pouymayou

Peinture

P. Bellivier

Un personnage du bain turc d'Ingres

P. Léophonte

Numéro 10

La BPCO en 2009

G. Jebrak

La violence

R. Tolédano-Attias, E. Attias

D. Le Breton, G. Pirlot, P.A Delpa

Katherine Mansfield

P. Léophonte

La Sultane Créole

J. Pouymayou

Musique : de la violence et autres dissonances

S. Krichewski

L'école du cirque

S. Dutournier

Le cinéma en DVD

S. Mirouze

Numéro 11

Étude sociologique du recours aux médecines parallèles en cancérologie

S. Schraub

Journée toulousaine d'Allergo-Pneumologie

L. Têtu, M. Lapeyre-Mestre, A. Juchet, M Miguères

L'Institut Pasteur

S. Mergui

Les rapports humains

R. Tolédano-Attias, E. Attias

Hector Berlioz

M. Penochet

Le français qui sauva Bismarck

J. Pouymayou

Charlie Chaplin

E. Attias

Numéro 12

Sport et maladies graves

D. Rivière

Anévrisme athéromateux de l'aorte abdominale

Ph. Léger, A. Sauguet, Ch. Jordan

Montaigne

E. Attias, R. Tolédano-Attias, G. Pirlot

Peinture : Le Pastel

P. Bellivier

Musique : Carlo Gesualdo

M. Penochet

Le tyran, le savant et la couronne

Curzio Malaparte "une vie de héros"

J. Pouymayou

Chopin et la maladie des passions tristes

P. Léophonte

L'étrange docteur Maï

C. Corma

Numéro 13

Comment mettre en place la VNI dans l'IRC

S. Pontier-Marchandier

L'orthèse d'avancée mandibulaire

R. Cottancin

Aspects atypiques du myocarde en scanner et en IRM

D. Colombier, O. Fondard, M. Levade, J. Besse, M. Lapeyre

La Justice

E. Attias, R. Tolédano-Attias, S. Pietra-Fraiberg

Musique : Robert Schumann

M. Penochet

Le plus beau tableau du monde ou le peintre, l'écrivain et le soldat

J. Pouymayou

La peste à Venise (1347-1630)

P. Léophonte

Numéro 14

Agriculture et santé durable

Pierre Weil

Allergie au Ficus Benjamina

D. Attias

Voltaire

E. Attias, R. Tolédano-Attias,

Ch. Maubrey, A. Pouymayou

L'affaire Druaux

S. Baleizao, G. Nouvet

Le Collège de France

R. Tolédano-Attias

Buster Keaton

E. Attias

Franz List

M. Penochet

Coq au vin

J. Pouymayou

Le mot de la fin

P. Léophonte

Numéro 15

Vers une reconnaissance de l'allergie

Ch. Martens

La pompe à insuline chez le patient diabétique

C. Vatiez

Crise des transmissions

R. Tolédano-Attias, E. Attias, M. Martinez, D. Le Breton

M. Samuelides, G. Pirlot

Les jardins d'Eyrignac

E. Attias

La dague de miséricorde

J. Pouymayou

Une lecture de Frédéric Prokosch

P. Léophonte

Numéro 16

La tuberculose hier et aujourd'hui

J. Le Grusse

Vivre coliqueux à Rome

À partir du journal de voyage de Michel de Montaigne

J. Martinez

Réflexions sur la mort

N. Telmon, E. Attias, L. Pietra,

G. Pirlot, D. Le Breton,

Ch. Maubrey-Hebral 1

La voix de la mort

J. Pouymayou

Les gladiateurs et la médecine cannibale

J. Ph. Derenne

Jules Verne

M. Uzan

Laurel et Hardy

E. Attias

Entretien avec Joan Jorda, peintre et sculpteur

P. Léophonte

Numéro 17

La tuberculose pédiatrique

D. Mora, G. Labouret, H. Naoun,

M. Antonucci, M. Esmein

Jean de la Fontaine : la vie, l'oeuvre, les fables

E. Attias, S. Fraiberg-Pietra, Ch. Hebral, R. Toledano-Attias

La Castapiane

J. Pouymayou

Harold Lloyd

M. Uzan

L'histoire des castrats et Farinelli

M. Pénochet

Pontormo et le syndrome de Stendhal

P. Léophonte

Numéro 18

La vieillesse

E. Attias, D. Le Breton, R. Toledano-Attias, J. Marinez

Soins palliatifs et fin de vie

E. Attias

Verdi, deux siècles sans une ride

J. Pouymayou

Amadeus, Don Giovanni, Don Giacomo

P. Léophonte

Numéro 19

Syndrome d'apnée du sommeil : étude pluri-disciplinaire

D. Attias, A. Aranda, C. Louvrier,
V. Misrai, J.C. Quintin, V. Gualino

L'art thérapie en soin palliatif

C. Guinet-Duflot

Regards sur l'individualisme contemporain

R. Tolédano-Attias, L. Pietra, E. Attias

Victor Hugo : L'itinéraire politique d'un grand poète

J.P. Bounhoure

Les clés de la Bastille

P. Pouymayou

Aimer, admirer ou plaindre Emma : une lecture de Madame Bovary

P. Léophonte

Numéro 20

Journée toulousaine d'Allergologie

V. Adoue, V. Siroux, F. Bienvenu, M. Miguères, J.-P. Olives

J'ai vécu la médecine d'urgence

Ch. Virenque

Deux médecins méridionaux, pionniers de la cardiologie

J.-P. Bounhoure

Socrate

E. Attias, R. Tolédano-Attias, L. Piétra

L'effet Papillon

J. Pouymayou

Christian de Duve

P. Léophonte

Numéro 22

L'hypnose est-elle efficace contre le trac chez les artistes ?

M. Welby-Gieusse

La Liberté

E. Attias, D. Le Breton, L. Pietra, Ch. Hebral, J.P Bounhoure

Être libre sous le joug...

P. Léophonte

Les poissons rouges et la poudre blanche

J. Pouymayou

Georges Brassens

E. Attias

Numéro 21 : Morceaux choisis 1

David Le Breton

Obsolécence contemporaine du corps :

Visages du vieillir

Que transmettre aujourd'hui ?

Pierre Henri Tavoillot

Philosophie des âges de la vie

Ruth Tolédano-Attias

Quel est l'impact de l'individualisme sur les rapports humains

Réflexions sur la violence

Crise ou rupture des transmissions

Socrate : la tâche du philosophe

Elie Attias

La superstition : analyse et dérapages

A la découverte de Voltaire

Réflexions sur la Justice

L'Amitié

Gérard Pirlot

Violence et « biolence » à l'adolescence

Montaigne : Le « je » subjectif construit dans la réverbération mélancolique... des absents

Laurent Piétra

Quelques variations sur le thème de « l'homme sans âge » de Mircea Eliade et F.F Coppola

« Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point »

Jézabel Martínez

Le regard littéraire sur la vieillesse à la Renaissance

Sophie Fraiberg-Piétra

La responsabilité : approche éthique

Charlotte Hébral

Le chêne et le roseau

Paul Léophonte

D'un labyrinthe de curiosités au fleuve Alphée avec Roger Caillois

Amadéus, Don Giovanni, Don Giacomo

Pontormo et le syndrome de Stendhal

Jean Paul Bounhoure

Goya : sa maladie, son œuvre

Sébastien Balcaizao et Georges Nouvet

L'affaire Druaux

Serge Krichewsky

De la violence et autres dissonances

Anne et Jacques Pouymayou

Voltaire et Calas

Elie Attias

Charlie Chaplin

Jacques Pouymayou

Les clés de la Bastille

Le coq au vin

Numéro 23 : Morceaux choisis 2

Ruth Tolédano-Attias

Approche philosophique des rapports humains

L'élaboration du concept de *responsabilité* dans la philosophie platonicienne

Elie Attias

Individualisme et Solitude

Le procès de Socrate

David Le Breton

Violences et jeunes des quartiers de Grands Ensembles

Du cadavre

Gérard Pirlot

La mort qui ronge inconsciemment dans les manifestations psychiques

Laurent Piétra

D'où vient que la superstition ne meurt point ?

L'individualisme

Charlotte Hebral

La mort dans *Les Fleurs du mal*

Micromégas (1752)

Sophie Fraiberg-Piétra

Légalité et légitimité

Jézabel Martinez

« Vivre coliqueux à Rome ».

A partir du Journal de voyage de Michel de Montaigne

Jean Paul Bounhour

Victor Hugo : l'itinéraire politique tortueux d'un grand poète

Paul Léophonte

Un personnage du bain turc d'Ingres

Chopin et la maladie des passions tristes

Jacques Pouymayou

Le plus beau tableau du monde

Le coureur de Martahon

Marc Uzan

Lire ou relire Jules Verne aujourd'hui

Jacques Arlet

Poètes toulousains de la Belle Epoque

Numéro 24 :

Jacques Pouymayou

A la poursuite de l'antalgie

Michel Olivier

Douleur et Urgence

Muriel Welby-Giesse

Chant et reflux

Elie Attias

Comment définir le bonheur ?

Ruth Tolédano-Attias

Peut-on rechercher le bonheur à l'heure de l'arbitraire ?

Laurent Piétra

Le bonheur doit-il être achevé ?

Charlotte Hebral

La littérature et le bonheur

Paul Léophonte

Un souvenir de Sviatoslav Richter (1915_1977)

Pierre Carles

Beaux tuberculeux

Elie Attias

Pierre Dac

Numéro 25

Guy Laurent, Gisèle Compaci

L'accompagnement des patients en cancérologie

Jean Paul Bounhour

Maladie coronaire et sexe féminin

Aristide Querian

Histoire de la chirurgie cardiaque

Elie Attias

Réflexions sur la jalousie

Gérard Pirlot

La jalousie : du pathologique à la « normalité » d'un affect inscrit au plus profond de l'humain et de l'humanité

Paul Léophonte

Un génie presque oublié, Laennec

Pierre Carles

Et Zeus nomina les étoiles

Jacques Pouymayou

L'homme qui détourna le fleuve

Apothéose, A Denis Dupoirion

Numéro 26 : Un cheminement philosophique de Ruth Tolédano-Attias

La “juste mesure” et la démesure
Approche philosophique du corps
Le cœur politique : le courage, la cordialité, l’amitié et la justice dans la cité
L’amour courtois : le cœur en émoi pour des amours impossibles
Réflexions sur la violence
Approche philosophique des rapports humains
« Des cannibales » : le paradoxe de Montaigne. Qui est le plus barbare ?
La justice avec ou sans la démocratie
Voltaire : *Candide ou l’optimisme*
Crise ou rupture des transmissions
Peut-on parler de la dimension philosophique des Fables de La Fontaine ?
Vieillesse et sagesse
Quel est l’impact de l’individualisme sur les rapports humains ?
Peut-on rechercher le bonheur à l’heure de l’arbitraire ?
Socrate : la tâche du philosophe
Lectures et commentaires :
- *Storytelling, la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, de Christian Salmon
- *Expériences de la douleur : Entre destruction et renaissance* de David Le Breton.
- *Eclats de voix. Une anthropologie des voix* de David Le Breton
- *Tous gros demain ?* (2007) et *Mon assiette, ma santé, ma planète* (2010) de Pierre Weill.

Numéro 27 :

Paul Léophonte

Une brève histoire de la tuberculose

Jean Paul Bounhour

La mort de Gustave Mahler

Bref rappel sur l’historique des endocardites malignes

Cécile Décultot, Jean-Loup Hermil, Sébastien Baleizao

Comment les médecins généralistes appliquent la bientraitance lors des visites à domicile

Ruth Tolédano-Attias

Rire/Aimer/Joie

David Le Breton

Quand le rire fait police

Charlotte Hebral

Le rire en littérature

Elie Attias

Le Burlesque

Christian Virenque

Double anniversaire

Pierre Carles

Les voyageurs de Jules Verne sont malades

Jacques Pouymayou

La souris du paradis

Numéro 28 :

Jean Paul Bounhoure

Manifestations cardio-vasculaires et substances récréatives

Christian Virenque

Kéraunopathologie et médecine kéraunique

Thomas Ginsbourger

Activité physique et cancer

Ruth Tolédano-Attias

Mensonge : malaise et aliénation

Laurent Pietra

Le mensonge comme action

Charlotte Hebral

Mensonge littéraire. Une voie véritable ?

Elie Attias

Superstition et Mensonge

Paul Léophonte

Huitième Commandement et mensonge médical vertueux,
ou vérité nuancée

Jacques Pouymayou

Le peintre et les architectes

Numéro 29 : Pensées et Réflexions de Elie Attias

Sport et Économie

Réflexion sur le sport. Jusqu'où la performance ?

Le corps dans tous ses états

Les médecins philosophes

Ma responsabilité envers autrui ou le devoir de responsabilité

La violence à travers des citations

L'amitié

Michel de Montaigne

Réflexion sur la justice

À la découverte de Voltaire

Observation et analyse de la crise de transmission

La mort dans tous ses états

Jean de La Fontaine

Vieillesse et perte d'autonomie

Soins palliatifs et fin de vie : Réflexion

Individualisme et Solitude

Le procès de Socrate

Réflexions sur la liberté

Réflexions sur la jalousie

Comment définir le bonheur

Le rire : le Burlesque

Mensonge et superstition

Chroniques

- La Laïcité
- Albert Richter : champion et humaniste
- Le festival de Cannes
- Charlie Chaplin
- Buster Keaton
- Stan Laurel et Olivier Hardy
- Georges Brassens
- Pierre Dac

Numéro 30 :

Jacques Pouymayou

Analgésie périmerveuse et douleurs du cancer
L'analgésie intrathécale en douleur cancéreuse

Régis Fuzier

Analgésie périmerveuse continue et douleur carcinologique

Ruth Tolédano-Attias

Que peut la raison face aux émotions ?

Elie Attias

Quand l'émotion l'emporte sur la raison

Florence Natali

La fragilité de Médée

Charlotte Hebral

Ce que dit l'émotion à la raison

Manuel Samuelidès

Histoire de la raison scientifique

Paul Léophonte

Chronique : L'Art d'Hammershoi

Jacques Pouymayou

Nouvelle : Un monde connecté ou l'avenir numérique radieux

Numéro 31 :

Christian Virenque

Une brève histoire du SAMU 31

Louis Lareng ; Hommage

Richard Aziza, R.L. Cazzato, X.Buy, J.Palussiere

Perspectives du radiologue interventionnel dans la prise en charge des métastases osseuses

Florence Natali

Difficile vérité

Laurent Pietra

Le Léviote d'Ephraïm de Rousseau : texte clef

Manuel Samuelidès

Développement de l'intelligence artificielle

Ruth Tolédano-Attias

Un paradoxe contemporain : la culpabilité héréditaire

Charlotte Hebral

Le mentir-vrai au théâtre : un jeu pour la vérité

Paul Léophonte

Un miracle toscan

Jacques Pouymayou

L'aviateur et le philosophe

Brigitte Hedel-Samson et Michèle Tosi

Œuvres ultimes

Elie Attias

Editorial

A lire

Numéro 32 : Nouvelles : Jacques Pouymayou

Incipit

Le ténor est en prison

Les citrons de Sicile

Milone de Crotone

Les Sybarites

Les croissants

Dix jours en octobre

Les cénobites tranquilles

OK

Le coureur de Marathon

Bon anniversaire, Maestro

La sultane créole

Le français qui sauva Bismarck

Le tyran, le savant et la couronne

C.Malaparte, « une vie de héros »

Le plus beau tableau du monde

Coq au vin

La dague de la miséricorde

La voix du mort

La castapiane

Verdi, deux siècles sans une ride

Les clefs de la Bastille

L'effet papillon

Les poissons rouges et la poudre blanche

Le coureur de Marathon

L'homme qui détourna le fleuve

Apothéose

La souris du paradis

Le peintre et les architectes

Un monde connecté

L'aviateur et le philosophe

Le Nobel inattendu

Numéro 33 :

Elie Attias

Editorial

Paul Léophonte

Les fléaux infectieux, une fatalité de la condition humaine

Philocalie

Jean Cassigneul

Petite histoire des grandes épidémies

Jean Paul Bounhoure

L'apport de Claude Bernard à la physiologie et à la pensée médicale

Histoire de la cardiologie à Toulouse (2020)

Christian Virenque

Vivre, survivre, revivre

Ruth Tolédano-Attias

Passage d'une question épistémologique à une question éthique : Apparence et Virtuel

Florence Natali

Du visage au regard

Charlotte Hebral

Le professeur et le visage virtuel

Laurent Pietra

Le visage virtuel : une face dans la foule ?

Jacques Pouymayou

Le bras de la pompe

Incipit : solutions

Poèmes du covid

Serge Krichewsky

Beethoven

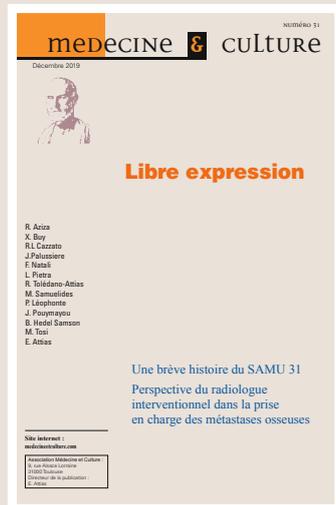
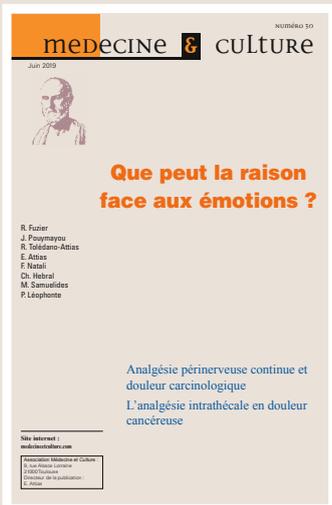
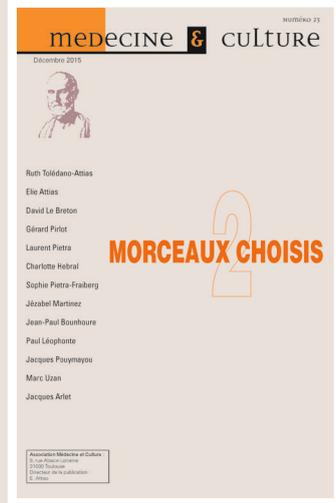
Elie Attias

A lire, les Livres

Achévé d'imprimer

G.N. Impressions - 31340 Villematier
Email : gnimpressions@gmail.com

Dépôt légal : décembre 2020



Vous pouvez lire et télécharger la revue Médecine et Culture sur le site :
medecineetculture.com